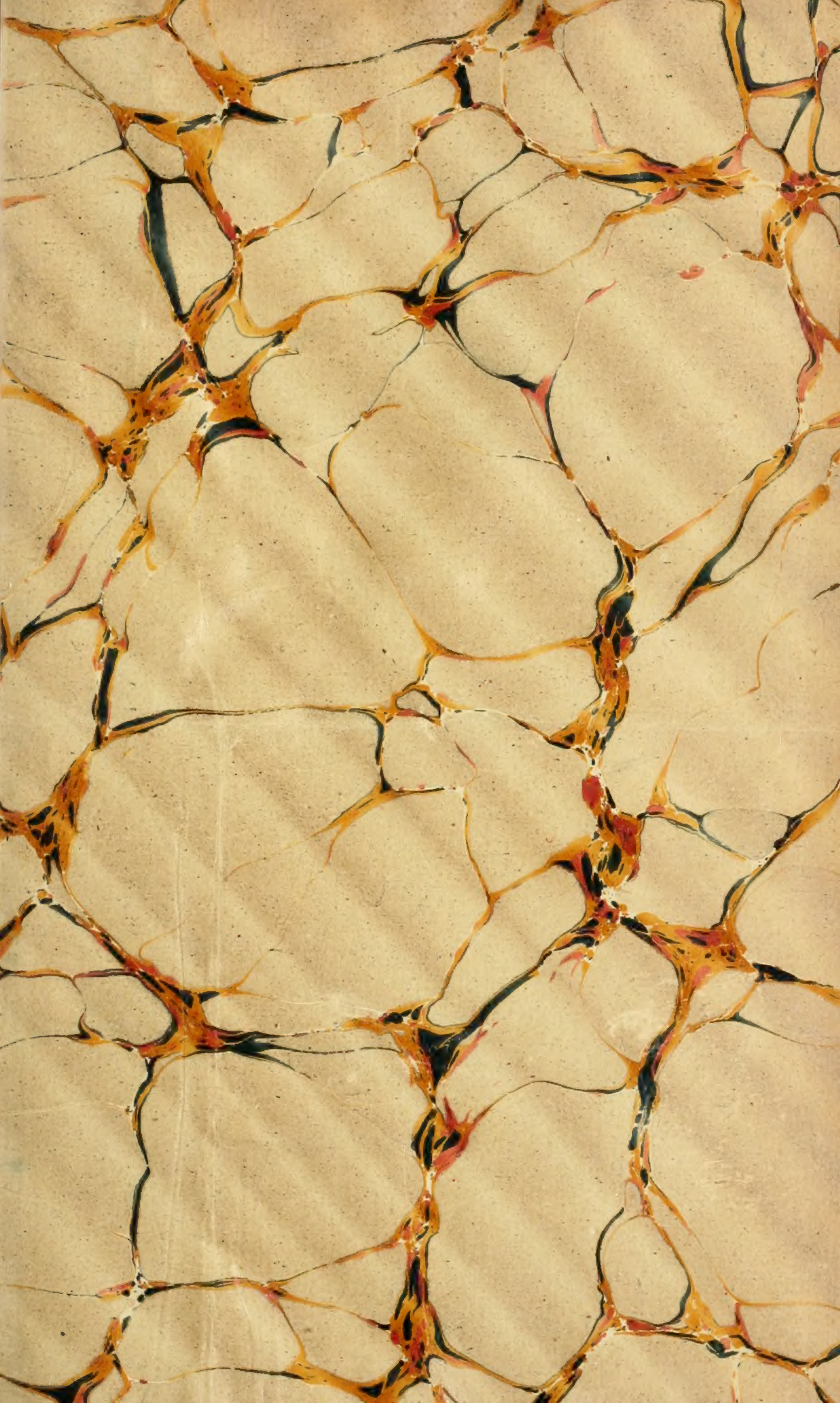






LES JOURS S'ALLONGENT

ŒUVRES

De PAUL MARGUERITTE

ROMANS

Tous quatre.
La Confession posthume.
Maison ouverte.
Jours d'épreuve.
Pascal Géfosse.
Amants.
La Force des choses.
Sur le retour.
Ma Grande.
La Tourmente.
L'Essor.

NOUVELLES

Le Cuirassier blanc.
La Mouche.
Ame d'enfant,
L'Avril.
Fors l'honneur.
Simple Histoire.
L'Eau qui dort.

THÉATRE

Pierrot assassin de sa femme.
(Pantomime.)

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

Mon Père.
Alger l'hiver.
Le Jardin du passé.
Les Pas sur le sable.

ROMANS

En collaboration avec
VICTOR MARGUERITTE

Le Carnaval de Nice.
Le Poste des neiges.
Femmes nouvelles.
Le Jardin du roi.
Les Deux Vies.
L'Eau souterraine.
Le Prisme.
Vanité.

UNE ÉPOQUE (1870-71.)

I. — Le Désastre.
II. — Les Tronçons du glaive
III. — Les Braves Gens.
IV. — La Commune.

NOUVELLES

La Pariétaire.
Poum.
Zette.
Vers la lumière.
Sur le Vif.

THÉATRE

Le Cœur et la Loi.
L'Autre.

ÉTUDES SOCIALES

Quelques idées.
L'Élargissement du divorce.
(Brochure.)

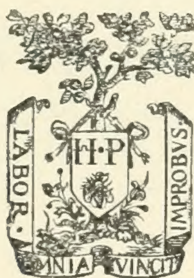
PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 10816.

PAUL MARGUERITTE

(SOUVENIRS DE JEUNESSE)

LES

JOURS S'ALLONGENT



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Published 1 april 1908.

PREMIÈRE PARTIE

PRISON D'ENFANTS

I

D'Alger à Marseille, la traversée fut longue. Mon isolement commençait.

Jusqu'alors, je n'avais jamais voyagé pour mon compte, colis vivant à la garde des miens. Pour la première fois des impressions de voyage m'assaillirent, fines et aiguës comme des pointes d'aiguilles.

Frôlé, bousculé, il me semblait, malgré la présence du colonel X..., auquel j'étais confié, que j'étais seul, perdu dans la foule et les rues. La vie bruyante, énorme, complexe d'une grande ville bruissait à mon oreille et m'effarait. Je prenais conscience de ma personnalité, c'est-à-dire moins que rien, dans ce flot du mouvement universel. Mes imaginations ne s'adaptaient

plus à la réalité brusquement entrevue. J'étais aussi étranger à tout, aussi lointain qu'un enfant tombé de la lune, je découvrais un aspect inconnu des choses : c'était un orgueil et une souffrance.

L'empressement du maître d'hôtel au restaurant de la Marine, ses courbettes, ses sourires, le geste ample et généreux dont il offrait les plats et changeait les assiettes estampillées d'une ancre rose, m'eussent fait croire à sa sympathie sincère, si mon Mentor, renfrogné par caractère et sceptique par expérience, n'eût grommelé : « — Il compte sur un bon pourboire ». Exact! Je m'en convainquis à l'indifférent dédain dont cet homme déçu nous regarda partir.

A Paris, nous descendîmes aux environs de l'Opéra, dans un petit hôtel familial où j'étais venu, je me le rappelais, avec mon père. Mon cousin Martial, maintenant étudiant en droit, y logeait en pension. Le propriétaire, vieillard

propret et sérieux, nous fit un accueil très poli. Sous ses yeux paternes, une grande demoiselle blonde dirigeait la maison, disait : — « Jules, des draps au 27! Emma, l'eau chaude au 8! »

Son sourire m'adoucit un peu la tristesse du séjour, car l'hôtel paraissait funèbre malgré l'animation de la table d'hôte; la rue était noire, novembre morose et froid. Sensation nouvelle pour moi qui venais des pays du soleil. Pendant ce temps, le colonel X... faisait des démarches pour mon admission au Prytanée militaire de la Flèche.

N'ayant pas emporté son sabre, il dut, afin de se présenter au ministère de la guerre, emprunter celui d'un lieutenant de mobiles de passage à l'hôtel, joli garçon satisfait de sa personne et qui, aux repas, parlait trop. Les souvenirs de la guerre et de la Commune revenaient dans tous les propos; beaucoup de jactance s'y mêlait à une tristesse bavarde : mon guide souffrait de cette légèreté.

Il avait bourré d'importance, le matin, un

des officiers d'ordonnance du général de Cissey, blanc-bec joufflu et poupin qui, l'évinçant, le toisait avec insistance, car le colonel X... avait un nez fâcheux, écarlate et bourgeonnant : « — Vous regardez mon nez, monsieur, avait-il dit très haut, vous pensez : Voilà un vieil africain qui a une figure de pochard! Détrompez-vous, monsieur, je ne bois que de l'eau; et si j'ai ce mal, c'est que je l'ai attrapé à Metz à manger de la carne de cheval sans sel, tandis que vous, monsieur de l'état-major, à en juger par votre mine, vous vous donniez toutes vos aises. — Mais, mon colonel, je ne me suis jamais permis... — Introduisez-moi auprès du ministre, monsieur, et sachez que je veux être reçu! »

Il l'avait été sur l'heure. Mais cette franchise bourrue avait nui et devait toujours nuire à sa carrière.

J'eus une bonne soirée, que Martial et un autre de mes cousins, prétextant un opéra-comique très convenable, arrachèrent à grand'-peine à son rigorisme. Je vis une opérette, ce

qui ne m'était jamais arrivé. Toutes ces femmes en travesti et en maillot, avec leurs gorges nues et leurs jambes étincelantes sous le collant de soie chair, me produisirent une surprise assez expressive pour que des fauteuils d'orchestre mon cousin A. H... fît signe à Martial, placé à côté de moi au balcon, de ne plus me prêter la lorgnette. Je fus long à m'endormir, je revoyais ces femmes lumineusement dévêtues, et les flons-flons joyeux me tintinnabulaient dans la cervelle.

Autre impression : des brioches achetées toutes chaudes rue de la Lune; on les mange en buvant de la bière dans un grand café, en compagnie de deux étudiants et d'une dame à chignon d'or et à spencer vert, qu'on dit la sœur de l'un d'eux. On s'exprime à mots couverts, on rit, on embrasse la dame. « — C'est, m'explique ensuite Martial, parce qu'elle est très bonne. » Il ajoute : « — N'en parle pas! »

Des monuments brûlés, des ruines de la Commune, je n'ai pas souvenir; pourtant les Tui-

leries, le ministère des finances durent me frapper de leurs carcasses noircies et de leurs fenêtres vides. On payait les achats avec des billets de banque de dix francs; l'or et l'argent manquaient, à cause des cinq milliards. Paris n'en avait pas moins un air de fête; ce qui m'étonnait était qu'il pût circuler une telle foule où je ne connaissais personne.

Mais il fallut dire adieu au vieil hôtel, au propriétaire si poli, à l'opulente demoiselle blonde qui me laissait un regret plus vif que je n'aurais cru; plus tard la beauté de Mlle Croizette, du Théâtre-Français, me rappela ce souvenir inconsciemment voluptueux. Adieu Martial, adieu Paris, le train roule.

A la Flèche, nouvel hôtel, bien provincial, celui-là; d'innombrables ragoûts et fricassées et les gras poulets du Mans, trop tendres et presque sucrés, toute une avalanche de plats s'abat sur les réchauds de la salle à manger. Mais les morceaux ne passent pas et ce que j'ai mangé m'étouffe, car je sens se resserrer l'étreinte du

lendemain et se rapprocher les battants de la geôle.

A Paris, j'espérais encore l'impossible : une dépêche allait nous rappeler, ma mère se serait ravisée... Qui sait si la guerre n'allait pas reprendre?... Si seulement le Prytanée brûlait?... Non, il était bien là, dressant au milieu de la ville grisâtre, à un carrefour de rues pavées, sa masse monumentale ceinte de hauts murs, sa porte massive et son écusson de fleurs de lys.

Le colonel X..., ancien flèchois, en argot d'école ancien « brution », revoit avec un évident plaisir la maison où il a été élevé et dont, à mots brefs, il m'a vanté l'esprit et les usages. Comme tous les hommes, il se retourne avec indulgence vers son enfance : il a du respect pour le passé de ces murs, le château qu'Henri IV donna comme collège aux Jésuites, les illustrations qui en sont sorties, Descartes, Eugène de Savoie, bien plus tard les frères Dupetit-Thouars.

Tour à tour école militaire, école des Frères

de la doctrine chrétienne préparant aux fonctions ecclésiastiques ou à la magistrature, de nouveau fabrique à soldats sous Napoléon et les Bourbons, le Prytanée possède aux yeux du colonel X... les fortes assises de la tradition, la vertu d'un enseignement séculaire; il sourit dans sa rèche moustache à sa prison d'autrefois.

Franchies la porte dont le concierge tire le cordon, une galerie à colonnes qui sert de parloir couvert, nous longeons la pelouse ovale de la cour d'honneur. Première visite au général, absent; au colonel commandant en second qui nous reçoit, un homme grave, de mine souffrante. Sa tunique, au lieu d'être serrée à la taille, s'évase depuis les bras en cône d'éteignoir; et j'apprendrai bientôt qu'il préconise cette forme pour toutes les tuniques de l'école : on ne doit pas être serré, répète-t-il.

Sous la conduite d'un long et bizarre gardien, nous visitons le parc du général, celui des élèves, la chapelle, la salle d'honneur où se

distribuent les prix, les dortoirs, réfectoires, les cuisines où la soupe cuit dans d'énormes chaudrons et d'où s'exhale une odeur écœurante de vaisselle. Visite à Monsieur l'aumônier, bel homme fleuri qui porte sur la soutane une ceinture violette et à qui on donne du *Monsignore*, Monseigneur, je ne sais trop.

Puis nous traversons la ville, sonnons chez le médecin de l'école, teint pâle, visage fermé; sa voix sèche me glace. Examen médical : — Puis-je faire un soldat?... La gorge, les glandes du cou, l'auscultation : « — Respirez!... Ne respirez plus!... Laissez tomber le pantalon! » Sa main froide se livre à une exploration intime. « — Rhabillez-vous!... »

Mon dépaysement grandit d'heure en heure; c'est une sorte d'angoisse blanche où les sensations se succèdent avec la rapidité vertigineuse des images de l'avant-sommeil. Par moments, j'essaie de me persuader que le cauchemar va se dissiper; je m'éveille, je me retrouve à Moustapha dans l'allée des goyaves, la noria

tourne en craquant, l'eau des canaux sautille!... Comme il fait bon, beau!... Les oranges embaument!... Non, le mauvais rêve continue dans le jour blême où le frisson du soir descend en vapeur bleuâtre.

Au magasin d'habillement, je quitte mon costume noir, on me donne une chemise de toile râpeuse, des chaussettes matriculées. Il faut que j'apprenne, que je retienne le chiffre qui si souvent remplacera mon nom; on m'essaie des vêtements, une tunique bleue à un rang de boutons de cuivre, un pantalon rouge à pont-levis, dont je ne distingue d'abord pas le devant ni le derrière. Un képi cercle mon front, des godillots se bouclent à mes pieds : me voilà « brution ».

On croise dans la cour un officier :

— Saluez-le! me dit le colonel X...

Trop tard, il est passé. Dehors, car c'est jour de grande sortie, on rencontre des élèves; délurés dans leur uniforme, on dirait de véritables enfants de troupe. Que je suis empoté à

côté d'eux! Je dois ressembler à un pingouin!

— Un sergent, saluez!

Pauvre geste de manchot... Je rabats vite mon bras pour ne pas me faire remarquer. Je me sens plus seul encore d'avoir aperçu des camarades et des chefs.

Le soir descendit sur cette détresse. Dans la chambre d'hôtel lugubrement éclairée d'une bougie, je savourai toute ma misère; j'eusse voulu retenir les minutes qui s'enfuyaient, j'aspirais lentement les dernières gorgées d'air libre. J'éprouve sous ce costume militaire un bizarre mélange d'humiliation et de fierté; la gaucherie du déguisement domine, avec le malaise des plis neufs et du cuir dur. Il fallut descendre. La lumière et le bruit de la table d'hôte heureusement m'étourdirent; mais je n'avais qu'à lever les yeux sur les aiguilles d'un cadran au mur pour qu'une terreur sourde m'élançât : plus qu'une demi-heure, qu'un quart d'heure...

Il y avait là d'autres élèves et mon Mentor

m'avait invité à leur parler, mais les mots me restaient dans le gosier.

Un ancien m'expliqua complaisamment l'organisation de l'école en trois bataillons entre lesquels se répartissaient les grands, les moyens, les petits : le dernier bataillon, le mien, comprenait les sixième, septième, huitième A et B. Dans les deux autres bataillons, un capitaine, secondé d'adjudants et de sergents, commandait; le troisième, plus paternel, par dérogation obéissait à des civils : un sous-inspecteur des études et des maîtres répétiteurs.

Quelques mots d'argot complétèrent ces détails sommaires : le Prytanée s'appelait le Bahut, les nouveaux, les melons : j'en étais un. Mon képi était un boston. Les vexations qu'on imposait aux nouveaux s'appelaient : brimades. Le cri : Flemme! prévenait d'une surprise.

L'aiguille du cadran avançait inexorable,... dix minutes, cinq minutes! Le colonel X... m'emmena par les rues noires. Voici la porte, je la reconnais, la pelouse ovale de la cour

d'honneur. Des camarades rentrent, s'arrachent aux baisers des parents. « — Allons, suivez-les! » murmure mon guide, ému peut-être de mon silence. Une main qui serre la mienne, une ou deux recommandations brusquées : travail, sagesse... et me voilà dans l'inconnu, noyé parmi la bousculade, repêché, expédié ici, renvoyé là, échouant enfin à mon peloton, incorporé dans le rang au milieu de voix moqueuses : « — Tiens, un melon!... — Silence! — Par file à droite! Droite! En avant, arche! »

Tiens, où va-t-on? Pourquoi franchit-on cette porte? Nous voici dans la rue noire qu'éclairent de loin en loin des réverbères suspendus. J'apprends que par fête exceptionnelle on conduit toute l'école au cirque. Le rythme des souliers du bataillon fait un grand bruit ferré, plof, plouf! plof, plouf! indéfiniment.

Me voici encaqué sur des bancs, et tandis qu'un cheval savant tire au pistolet, sonne l'heure et fait le mort, je paie ma bienvenue avec les bonbons d'un sac de chocolat. Quand

il n'y en a plus, un grand réclame le sac, le gonfle à pleines joues et le fait claquer.

« — Foucault! » crient des voix en écho prolongé.

On rit : c'est un usage, paraît-il. Des clowns balafrés culbutent, des gymnastes s'échafaudent en pyramide : cette soirée dépayse ma tristesse. Elle revient sur les pavés noirs, coupés de flaques tristes; je reconnais les murs, le carré vide de la porte, on s'y engouffre.

Un escalier qu'éclaire un quinquet fumeux, le dortoir avec sa double rangée de lits, aux pieds desquels attiennent des caissons peints en gris, dessus noir, et dont le panneau s'abat. Sur la première planche on plie les effets, sur la seconde on range le « petit fourniment » : brosses, cirage, martinet pour les habits, patience, fiole de tripoli, dans un compartiment le kép... « boston »! le col noir, les gants de fil blanc.

Mes voisins décrochent les souliers de rechange, les alignent en une longue avenue funéraire, et le pion, un monsieur à chapeau haute-

forme, commande avec des temps : « — Tunique!... pantalon!... »

Instantanément et comme par magie les vêtements s'affalent, s'aplatissent, rangés dans les caissons. « — Savates!... Minute!... » Des vases ronds et blancs ont jailli, on entend courir un long pleur de cascade. « — Caleçons, chaussettes... A genoux!... » au chevet, certains prient. « — Bonnet de nuit!... Au lit! »

Me voilà couché le dernier, sur le crin dur et le traversin plat, dans la toile raide. A gauche j'ai un voisin, à droite le vide, un pan de mur, puis les lavabos. La lumière trouble de la lampe suspendue oscille. Le pion, les mains derrière le dos, se promène et son ombre, surmontée d'un tuyau de poêle, indéfiniment s'allonge.

Je ne puis dormir. Des ronflements s'élèvent, le pion finit par aller se coucher dans un lit entouré de rideaux blancs. Des heures sonnent au clocher, à coups lents.

Est-ce bien moi qui gis sur le dos, est-ce bien moi qui pense, qui regrette, qui me souviens,

moi dans la peine, moi qui ne puis me perdre et qui me retrouve au rythme de mon cœur et à la pulsation de mes veines, moi dans ma peau, dont ma main sent les contours tièdes, moi dans mon âme qui me harcèle et m'oppresse de l'irréfragable certitude d'être bien moi,... moi,... moi!...

II

A six heures et demie le roulement d'un tambour invisible résonna dans l'obscurité. La voix impérieuse cria : — « Debout!... Caleçons, chaussettes!... Pantalons, souliers! » Toutes les jambes devinrent rouges et tous les pieds noirs... « — Au lavabo!... puis : — Martinet!... » Au bruit claquant la poussière des vêtements vola... « — Astiquez — veste!... » Tous les coudes droits dansèrent frénétiquement, comme si l'on raclait du violon... « — Cravates!... — Fixe!... » On se tenait immobile au pied des lits, le maître passait l'inspection... « — Sur deux rangs! Par file à gauche! Marche! »

L'escalier, son quinquet grésillant, l'air vif qui vous cinglait dans la cour sombre : on entrait en étude : « — La prière! » A genoux sur les

bancs, tandis qu'à tour de rôle un élève récitait ou lisait sur un carton imprimé le *Pater*, l'*Ave Maria*, les *Actes des Apôtres*. Le bredouillement latin se continuait interminable, le maître, incliné dans sa chaire, semblait se recueillir.

On étudia les leçons, que quelques-uns récitèrent. Coup de baguette au tambour, ran! Marche, ran-plan, plan! On sortait sur un rang; des garçons en livrée bleue s'approchaient, une manne d'osier suspendue à l'épaule par une bretelle de cuir; ils nous distribuèrent un gros morceau de pain. « — Rompez!... » C'était la récréation. »

Elle précipitait la moitié des élèves vers un endroit obscur partagé en compartiments de zinc et en boxes étroits, isolant des planches aux trous de lune. Cette promiscuité, justifiée pour des apprentis soldats, gênait tellement les nouveaux venus qu'ils s'abstenaient les premiers jours et finissaient par se faufiler aux fins de récréations, quand il n'y avait presque plus personne. Un vieux garçon distribuait, parcimonieux, des

copies déchirées et reculottait les plus petits.

La classe et l'étude alternèrent, coupées d'une petite récréation jusqu'à l'heure du réfectoire où le bataillon se rendit au pas militaire : « — Une! Deux! Une! Deux! » Ceux qui n'étaient pas au rythme s'y mettaient d'un changement de pied. « — Halte! Front! Le *Benedicite!...* » Un élève se détacha, des signes de croix simultanés descendirent du front au creux de l'estomac, pointèrent les épaules. « — Rompez!... »

Sur les tables rondes, flanquées de douze tabourets de paille, la soupe et le bouilli étaient servis; deux élèves debout répartirent les portions. Chacun avait son couvert chiffré, sa timbale d'abondance. Les légumes apparurent. Les garçons à manne d'osier jetaient du pain à qui en redemandait; la peur de manquer d'adresse me retint; j'avais conscience qu'il fallait faire aussi bien que les autres, toute infériorité serait mal jugée. Déjà, dans le rang, les pieds impatients de ceux qui me suivaient avaient traqué mes talons, des sarcasmes

avaient houspillé ma gaucherie. Une « dégaine » preste et martiale, c'était le chic. J'avoue que...

Coup de baguette, tambour. — « A vos rangs! Les *Grâces!...* » Ran! plan! plan! On sortait du réfectoire, par la cour on gagnait le parc, le long d'un petit cours d'eau stagnant et boueux appelé la Douve et qu'on passait sur un pont de pierre. Le parc se déployait : quatre grands carrés bordés d'arbres, séparés d'avenues qui formaient la croix grecque. Le troisième bataillon et le second occupaient les cases les plus proches, le premier bataillon et le gymnase à ciel libre les plus reculés. Toute communication était sévèrement interdite entre les petits, les moyens et les grands.

La récréation finie, les bataillons s'alignèrent et chacun défila à son tour, d'abord les grands. En tête, ceux qui se préparaient à Polytechnique, « les taupins », avec un air absorbé de mathématiciens; l'un d'eux portait des lunettes. A sept ou huit, ils occupaient l'espace, avec distances d'une compagnie entière; c'était leur

privilège : n'y en eût-il qu'un, il marchait fièrement en avant du peloton suivant, les candidats à Saint-Cyr.

Ceux-là semblaient des hommes faits, beaucoup avaient la moustache, certains le bouc comme les chasseurs à pied; on en remarquait un surtout, mâle et fier, à sa médaille militaire : il l'avait gagnée en s'engageant pendant la guerre. Il n était pas le seul, on désignait les autres. Par contre un nom d'ancien élève se prononçait bas, avec tristesse : Rossel.

Jusqu'au soir études et classes, avec le répit du morceau de pain de quatre heures, puis, après les prières qui n'en finissent plus, une redoutable étude sous la lampe, une étude de trois heures où malgré soi les paupières clignent, la tête penche et brusquement se redresse. Un nom! Un rappel à l'ordre!... Il faut écarquiller les yeux, se piquer de temps en temps le doigt avec sa plume. Quel « ouf! » lorsque vibre le tambour, que la marche vous réveille dans la nuit froide.

Au réfectoire, commandements militaires et religieux comme à midi; plat d'œufs, plat de légumes. A vos rangs!... Enfin! C'est le dortoir, le lit qui va paraître si moelleux après cette première journée débordante de sensations.

Tant de visages nouveaux se confondent : le pion, tête broussailleuse et indifférente; le professeur, masque d'apôtre aux yeux et à la barbe de Christ, il ne doit pas être méchant; le sous-inspecteur, gras, bedonnant, confit. « — Vous ferez un quart d'heure de piquet, mon bon petit fi! Vous serez privé de sortie, mon bon fi! »

Et les figures innombrables des camarades, faces blêmes ou rougeaudes, ricaneuses ou taciturnes, sur lesquelles je ne puis mettre de noms et qui presque toutes se confondent. A peine si trois ou quatre se précisent : les grands yeux écarquillés, la bouche de poisson de mon voisin de droite, ahuri fantasque, la sérénité robuste d'un élève que le pion protège et que la faveur publique entoure, et, couvert d'injures et de sarcasmes, un pauvre être du tout

dernier peloton, un minuscule avorton ankylosé, bec-de-lièvre, œil gâté, qu'on surnomme : Coco-Bel-Œil!

La journée du lendemain, les autres furent pareilles. Une règle fixe avait tout prévu : messe et vêpres du dimanche, les sorties très rares, les parloirs une fois par semaine, tous les six mois la visite du dentiste. Mon voisin aux yeux écarquillés achetait les dentifrices pour les boire. Tous les quinze jours, bains de pieds : nous pénétrions dans une cave aux vapeurs d'étuve; on s'asseyait à même la pierre, les pieds dans un canal de boue olivâtre, où quatre cents paires de jambes venaient de cuire : défense de se laver, cela eût remué le sédiment. Je ne crois pas avoir pris d'autres bains cette année.

Le vendredi ramenait invariablement pour dîner une omelette à la farine dont les tranches avaient la consistance du mastic : on l'appréciait; une seule fois, se trouva dans ma part la chique du cuisinier. Le carême infligeait trois

jours par semaine des menus maigres qui constituaient un demi-jeûne : salade d'herbes et morue. On se rattrapait sur le pain, qu'on aplatissait à l'étude sous un atlas, en s'asseyant dessus.

On nous conduisait régulièrement au gymnase d'hiver. Il y avait là, en grand, tous les engins de supplice imaginables pour ceux qui, comme moi, manquaient de biceps. « — Tâte le mien! » se disait-on en faisant saillir la boule dure. Sous la chemise et le pantalon de toile même en hiver, et ceinture de gymnastique, nous évoluions par escouades sous la surveillance d'un lieutenant, en répétant les mouvements des sergents-moniteurs.

On passait par tous les agrès : le cheval de bois, la perche. On grimpait à une potence, on se suspendait à d'énormes lunettes, et d'un coup de reins on se lançait, glissant sur une barre de fer au-dessus du vide. Le portique simulait la poutre branlante des assauts; le vertige vous prenait au premier pas. L'appré-

hension nerveuse, l'humiliation du ridicule créaient bientôt une véritable phobie. Terrible m'apparaissait le trapèze volant!

D'un petit grincement pareil à un cri d'oiseau, il venait du fond de l'espace; — juché sur un tremplin on bondissait pour le saisir, et il vous emportait dans un plongement d'abîme à l'autre bout de la salle. Recroquevillé, pantelant, les mains griffant l'air, j'étais le clown burlesque qui prend son élan et tombe comme un sac.

« — Recommencez!... » Je recommençais, la sueur au front, le cœur porté aux lèvres d'une nausée. Et quand de guerre lasse on criait : « — Au suivant!... » le plus prompt, le plus fort s'élançait. Pour souligner le contraste, il faisait le beau sur le tremplin, et par un ressort, zeste! se détendait avec une grâce d'acrobate. Son élan se terminait par une culbute en l'air, le saut périlleux.

Ces séances de gymnastique, où je ne ressentais que découragement et dégoût, me devenaient si odieuses par les railleries qu'elles

m'attiraient, que toute la semaine j'en étais hanté, si bien qu'à cette attente je préférais encore l'angoisse du moment même en me disant, à chaque agrès dépassé : « Encore un! »

Je me rappelle avoir envié deux carriers qui sciaient d'énormes blocs dans une cour voisine; j'eusse préféré prendre leur place, malgré ce cri de la pierre qui me faisait grincer convulsivement des dents et avivait l'exaspération de mes nerfs malades. Rien n'a plus contribué à me donner pendant des années une aversion dédaigneuse et absurde de l'exercice, de la santé, de la vigueur, comme s'il était indispensable que la fragilité des muscles payât la rançon d'un cerveau qui travaille, comme si elle était un signe d'affinement et d'élégance.

Les après-midi du dimanche et le jeudi, nous défilions par rangs de quatre dans la ville, tambour battant. Les différentes promenades se réduisaient à cinq ou six, le long des taillis grêles et des champs hérissés de petits bois; rarement atteignait-on les menus coteaux qui do-

minent la vallée du Loir. Que cette nature plate me semblait pauvre à côté de celle que j'avais connue! J'en retenais moins les clairs ciels et les horizons ensoleillés que les lointains gris, les arbustes noirs ramifiant leurs branches sèches, les labours roux; si bien qu'à distance la tristesse de cette terre m'inspire encore de la répulsion.

Nous sortions et rentrions par la porte Soupière, ainsi appelée de ce qu'elle confinait les cuisines et qu'on y distribuait les restes aux pauvres. C'est par cette porte servile que les élèves chassés, dégradés au préalable et les boutons de la tunique arrachés, quittaient le Prytanée. Les prisons étaient proches.

A côté des cellules d'arrêt éclairées d'un demi-jour, meublées d'un pupitre et d'un escabeau, où le travail était obligatoire car on vous conduisait aux classes, les cachots apparaissaient redoutables, un surtout, le « Trou ». Vêtu d'un costume bleu de prisonnier, on moisissait dans l'obscurité et le froid, au niveau de la Douve,

sans travail, sans siège, au pain sec, la soupe et de l'eau. Les punis de cachot disparaissaient huit, dix jours, faisant à peine comme des pestiférés quelque apparition lointaine dans le parc, sous la garde d'un sergent. Leur mauvaise mine, leur livrée honteuse servaient d'exemple.

Ainsi, au commencement de l'éducation que j'allais recevoir, pesait la crainte.

III

Elle pesait dans les appels des « piquets » à chaque récréation, dans les pensums des retenues, dans la sévérité des voix. Elle s'étendait par imitation des maîtres aux élèves : moins que chez nos aînés, mais déjà trop, les forts molestaient les faibles, on martyrisait Coco-Bel-Œil.

L'origine militaire de ceux qui étaient élevés là, l'influence de caserne donnaient au contact quelque chose de rude qui, au lieu de s'affiner en grandissant, s'endurcissait. Pour peu on se battait, on se « pochait », visant l'œil pour le servir au beurre noir. Le courage brutal était en honneur, et on ne mettait rien au-dessus de la force.

A ce régime, bien vite l'enfant se déveloutait de sa fraîcheur et de sa délicatesse, dont il avait

honte puisqu'on les jugeait ridicules. Il imitait vite les mauvais exemples, devenait vulgaire et grossier. La discipline pourtant n'agglomérait pas encore ces âmes frivoles, ces corps inassouplis; ils échappaient sitôt le cri : « — Rompez! » à l'automatisme des : « — Par file à droite! » et des : « — Marquez le pas!... » à l'immobilité hypnotique des : « — Fixe! »

Les associations demeuraient instables; les amitiés, les « bandes » ne se formaient pas encore; les groupes se disséminaient, jouaient à la marelle, aux billes bloquées, à chat-perché. Avec des baguettes de tambour en bois blanc, des isolés battaient sur les portes et les bancs des *ra* et des *fla* retentissants : ce fut pendant quelques semaines une rage. Le vieux garçon des cabinets qui les fabriquait s'enrichissait.

Trente-cinq ans de ma vie, à l'heure où j'écris ces lignes, ont passé sur cette époque et je la revis avec l'intensité d'une vieille douleur. La crainte n'est pas seule à me fermer la bouche

et à ployer mon dos : l'ennui m'enlise le cœur, l'ennui tantôt aigu, tantôt sourd, l'ennui oppressant de l'emmuré qui ne peut se confier à personne et que son âme étouffe. A qui raconter tout ce qui me manque et me désespère, faire comprendre ma nostalgie pour le paradis perdu de ma vie d'hier, le mirage de la maison, du jardin d'Afrique, l'éblouissement du ciel et de la mer d'Alger, l'odeur enivrante de ma chaude petite patrie?

Les lettres, qu'il est permis d'écrire le dimanche soir?... Puis-je m'y plaindre? On les lit comme on lit les réponses. La première, « Mon bon fi! » me la rend, m'engage à ne plus attrister ma mère, à lui dire que je travaille, que je m'amuse, que je suis heureux. Il a raison, mais je n'écrirai plus ce que je pense. Si le professeur qui me regarde avec douceur pouvait me dire, après la classe, une bonne parole... Le règlement s'y oppose.

Il est vrai que le colonel commandant en second a bien voulu m'inviter à un ou deux

goûters en famille; il y a des dames et des jeunes filles, quelques camarades. Je suis si sauvageon, si ridiculement fier, et en même temps si maladroit à colin-maillard et aux jeux innocents que je décourage les meilleures volontés. On secoue la tête : Quel garçon étrange et insociable! Et comme, conscient de mon démérite, je n'ose, par délicatesse, accepter du gâteau de Savoie, on me déclare bien difficile. Bientôt on ne m'invitera plus : tant mieux!

Le général m'a fait appeler dans son cabinet; il a plus de bonhomie, malgré son aboiement brusque, ses sourcils en touffe, son teint rouge et sa moustache blanche. Il parle de mon père, il me demande si j'ai un frère? Je suis si intimidé que je réponds : « Non, ma sœur, oui, mon général! » J'assiste à une de ses soirées, il veille à ce qu'on m'offre du sirop, des petits fours; il y a une partie de concert, il chante dans un chœur, il me semble qu'il fait le chien : « Ouâ! Ouâ! Ouâ! » Ce qui me paraît si drôle que j'en ris aux larmes. Je me couche très agité

et les jours continuent leur ronde grise et noire.

Le dernier du mois a lieu la lecture officielle des compositions et des notes. Un cyclone balaie les études : on en calcule l'imminence au bruit sonore et rapproché des portes. Les voilà! Un remuement de pieds : tout le monde debout! Le général, suivi du colonel, de l'inspecteur des études, du sous-inspecteur, du trésorier, du bibliothécaire, des professeurs, se précipite dans la pièce, et dans l'immobilité pétrifiée, l'inspecteur lit avec volubilité des listes dont il mange les noms : « — Mnemenmnem ! Cinq, sept, sept, Boûooûeu : dix, dix, neuf... Hui-Hué-Hui... huit, sept, dix! »

Toutes les fois, le général, que cette lecture impatiente, me reconnaît; il me fusille de ses gros yeux et termine par un petit clignement de paupières qui agite le toupet blanc de son sourcil Bienveillance dont je suis touché... Quelqu'un s'intéresse donc, si peu que ce soit, à moi? Je me sens moins seul, et même j'en tire un brin de vanité. Pour les autres cela fait bien et me

protège; on me laisse tranquille. Ce jour-là, je le redoute et l'attends tout le mois, et quand il est passé, ce m'est un soulagement.

Mon adaptation militaire est lente, j'ai grand mal à attraper le déhanchement qu'il faut, tête haute, épaules effacées, bras en pendule alterné. J'ai marché jusqu'à présent d'une pièce, comme une momie dans ses bandelettes. Après trois mois, mon bras droit se décolle, mais le gauche reste mort... Trois mois encore, j'ai compris! Mes bras vont et viennent avec affectation, forcent la mesure. Mon boston, jusque-là planté en chapeau de propriétaire, s'incline. J'ai gagné mes épaulettes; on m'a montré à les briser sous mon matelas et à en peigner les franges rouges. Je me décide à astiquer mes boutons qui devenaient vert-de-gris. Je finirai peut-être par avoir, moi aussi, « une chic dégaine » ?...

Mes manches s'ornent de galons de caporal, puis de sergent. Je louche pour les admirer. Oh! Oh! Que signifient tant d'honneurs? Est-ce que

je travaillerais, par hasard? Il est certain que je sais mes leçons et que je fais mes devoirs. Pour la conduite, c'est entendu, je suis sage.

A présent, j'émaille mes phrases de mots d'argot dont la singularité m'amuse; à la fontaine, je pinte; au dortoir, je pionce; au réfectoire, je bouffe. J'abrège ainsi : le général, le gal; le colonel, le colo; une sortie galette est celle où peuvent sortir même ceux qui n'ont pas obtenu les épaulettes, « galettes », de ce que plates quand elles sont neuves. L'ambition me gagne, je voudrais ressembler au beau garçon favori de tous qu'on admire et qu'on craint. L'esprit de corps ne m'est pas encore venu, je ne lui obéirai jamais complètement; mais petit à petit l'influence du milieu agit sur moi, et je réagis moins.

Maintenant que le printemps naît et que les arbres du parc verdissent en dentelle fine, je connais, sinon les noms, du moins presque tous les visages du bataillon. Je sais quelles préférences les assemblent, à quel groupe ils se rat-

tachent; moi, je ne suis nettement d'aucun, je compte encore parmi les flottants. Or on est d'une « bande » et non d'une autre, car les « bandes » ont fini par se former. Elles marchent coude à coude et de front (au pas : une! deux!), par trois, quatre, jusqu'à sept ou dix, le long des murs de la cour, le long des arbres du parc; aux tournants, elles conversent sur pivot comme à l'exercice. Il y en a une de Corses qui ont un type à part, des yeux noirs et des teints jaunes, une fierté de partisans vaincus et qui ressemblent à des Bonaparte orgueilleux.

La plupart des élèves reçoivent un prêt assuré par les parents : quelques sous par semaine qu'augmentent les petits envois de timbres dans les lettres ; on les consacre à des friandises qui, d'être rares, paraissent délicieuses. L'hiver un vieux paysan matois vend de grosses crêpes grasses et du lait dans des pots de grès qui réchauffent les mains ; le cornet de cassonade coûte un sou à part. Un garçon, le jeudi, consent parfois à vous rapporter de la ville des marrons

grillés ou bien une vieille femme apparaît, trinqueballant de petits pots en fer blanc où elle verse des « crémés », fromages liquides que nous battons à la cuiller.

Les bandes se cotisaient pour ces aubaines; on était généreux entre copains, mais sans solidarité envers les autres bandes. La camaraderie, exclusive, assurait du moins la protection, la défense réciproque, la mise en commun de ce qu'on possédait. Pour beaucoup elle était forte. Pure, pas toujours; trop de confidences à voix basse, trop de contacts dans les coins obscurs avaient au bout de quelques mois troublé les plus innocents. On en lisait l'aveu dans leurs regards, sur leur physionomie animée d'une complicité gênée ou d'une indifférence provocante. Un peu plus d'hypocrisie masquait leurs paupières cernées.

Pour beaucoup un feu malsain couve qu'attiseront, — viennent les vacances, — le livre, les gravures, la parole entendue et cette fois comprise, un déshabillage entrevu. Le goût de la

volupté est dans l'enfant comme le ver dans le fruit. Et les parents se plairont à l'ignorer, diront : « — Pierre ou Jacques est si candide. » Il l'était. Depuis l'internat qui l'arrache aux influences du foyer, l'expose à la corruption précoce, il ne l'est plus. Ni l'aumônier ni le chapelain n'y remédieront. La confession qui devrait refréner le mal lui donne plus d'acuité. Les questions, les exhortations de bouche à oreille à travers le grillage, concentrent trop l'attention sur le péché de la chair et sur tout ce qui s'y rapporte : la curiosité du regard, l'impudeur inconsciente des frôlements, la délectation morose de l'idée.

Les allusions aux réalités de l'amour se précisent dans les conversations à mesure que l'année avance et que *ceux qui savent* renseignent leurs camarades. D'ailleurs, des grands aux petits, malgré la surveillance, l'infiltration se fait : on se rencontre en sortie, à l'infirmerie; des billets s'échangent. Un jeune frère, un cousin a reçu des confidences d'aîné; un sergent, un adjudant

a laissé entendre ses bonnes fortunes. On apprend qu'aux vacances les anciens, — la plupart sont des hommes, — sitôt débarqués à Tours, à Angers, au Mans, courent à ces maisons où il y a « des femmes ». A quoi reconnaît-on ces maisons, comment elles s'appellent... et ce qui s'y passe, l'argot d'école le fixe en images d'une précision crue.

Ces créatures, claustrées en d'étranges couvents, obsèdent la curiosité du mystère de leur fonction et aimantent la tentation. Quand on sera grand... Leur nudité, — *celui qui a vu* l'a décrite, les collines jumelles des seins, les vallées rondes de la croupe, les plaines du ventre, les algues de l'estuaire, toutes les parties de ce corps féminin « tant souéf et moelleux » se repèrent de noms âcres et fauves qui mordent la mémoire;... nul n'oubliera cette géographie vivante.

Découvrir ce qui est caché, défendu, sera pour l'enfant, avide de s'affirmer, la hantise. Il a respiré la sève de l'arbre du péché. Dorénavant

l'inconnu, même avant l'éveil de sa puberté, fascinera son imagination, sans aucun contre-poids d'éducation intelligente, ouverte, franche : et par malheur cet inconnu lui apparaîtra un jour sous une forme incomplète, animale, dépouillée de poésie, de sentiments élevés, dans une ombre clandestine et une odeur de vice captivantes quand même, d'autant plus peut-être.

A partir de ce moment il va chercher, à travers les concupiscences troubles, le mirage éternel des livres, le fantôme de nuée, le *Sésame* du temple, le frisson sacré, le verbe magique : l'Amour. Pour lui le conflit fatal a commencé; si peu corrompu soit-il encore, il a senti souterrainement frémir l'incompréhensible union de la bête et de l'esprit qui le possèdent; d'instincts inassouvis en aspirations irréalisables, égaré par l'anathème religieux, faussé par une morale convenue, il se débattra dans l'ignorance, le doute, le désir.

Cela durera des années qui devraient être

pour lui les plus fraîches, les plus lumineuses. A tâtons, par des sentiers louches, glissant dans la boue, il s'acheminera vers la lumière du grand jour et la compréhension des lois de la vie. Heureux s'il y parvient lavé des souillures de l'adolescence!

IV

J'avais dû faire choix d'un confesseur entre les deux curés de l'école, très irrévérencieusement surnommés : l'aumônier, le grand Q, le chapelain, le petit q. Ce dernier s'étonna, inquiet, de ma préférence; il avait le fretin, — c'est pour cela que je l'avais demandé, — et se gardait d'empiéter sur son supérieur. Prêtre pâle et discret, il ne devait opposer à mes doutes et à mon incrédulité, pendant des années, qu'une douceur lasse et une conviction résignée. Peut-être l'ai-je peiné, je le regretterais. Il voyait bien que la foi me manquait et me priait seulement de ne point scandaliser mes camarades.

Je reçus la confirmation des doigts de Mgr Freppel, évêque d'Angers, en tape sur la joue; un beau prêtre à barbe de missionnaire

essuyait à nos fronts, d'une pincée d'ouate, les onctions. Pour la première communion, nous avions tous jeûné jusqu'à onze heures : au lieu du morceau de pain du matin, on reçut au réfectoire une part d'omelette et de grosses fraises. Ces fraises étaient traditionnelles.

L'été venait. On allait se baigner dans le Loir. Sous des hangars on enfilait les caleçons de toile, puis un grouillement nu se précipitait vers les trois bassins où l'on avait de l'eau à mi-corps, jusqu'au menton, et par-dessus la tête. Sur des chevalets, les sergents-moniteurs vous apprenaient la natation à sec, ou vous plongeaient à la nage au bout d'une corde. Le médecin se promenait sur une petite jetée. L'eau froide vous saisissait d'abord; on s'y habituait et on sortait à regret.

Les exercices militaires remplissaient les carrés du parc de commandements brefs; on nous mettait dans les mains des fusils de petit calibre, et on nous en apprenait le maniement : « — Un temps, deux mouvements!... » Ecole de

peloton, école de compagnie, école de bataillon, conversions, défilés : « — Par la tête de la colonne, prenez les distances! » On allait au gymnase à ciel libre, enrichi d'engins terrifiants : un passe-rivière, une tour à plate-forme, un mur d'assaut aux moellons duquel les ongles se retournaient. Aux récréations du parc on nous avait concédé, le long du parapet de la Douve, des enclos où l'on pouvait planter des petits jardins; les uns y mettaient des fleurs, les autres du gazon. L'idée était charmante, elle ne fleurit que cette année-là.

A peine étais-je sorti quelques rares dimanches, chez des correspondants que ma mère avait fini par découvrir : gens simples et bons, un vieux mari, une femme encore jeune. Ils allaient quitter la Flèche; je ne les ai jamais revus, je ne sais s'ils vivent encore; j'ai oublié jusqu'à leur nom. Ils ont pourtant mis une petite lueur dans le cauchemar de ces longs mois de prison.

Enfin le jour béni, le jour d'extase arriva; le premier jour des vacances.

Ma mère et mon frère étaient venus me chercher : je fus bien heureux de les revoir.

On pense si je m'informai de Moustapha, de la bonne Julie, de la maison blanche, de mon cheval Ali surtout? Avec quel chagrin j'appris qu'on l'avait vendu! Serait-il heureux, aurait-il un bon maître?... Le souvenir de cette peine m'est vif encore. Combien d'autres plus graves ai-je oubliées!... La distraction du voyage et la joie de ma délivrance me détournèrent du passé.

Une seule chose m'étonnait : en présence de ma mère, de m'apercevoir combien, sans m'en douter, j'avais changé. J'étais enfant quand je l'avais quittée et déjà je me voyais jeune homme. Hors de l'école, tout l'aplomb qui m'avait fait défaut me gonfla subitement et je posai au soldat pour bien affirmer ma personnalité factice. Mais ce beau vernis craqua en trois jours de liberté : je repris avec joie mes vêtements civils qu'il fallut allonger, et je rentrai dans mon vrai moi sans le retrouver complètement.

J'avais souffert, et une continuelle attention pour prêter le moins possible au ridicule ou au blâme m'avait infligé un sens d'analyse nouveau, un dédoublement constant.

Je savourai ces vacances comme un bonheur meurtri, comme une convalescence du cœur et de l'esprit, qui mêlait la fiction à la réalité et animait, en des décors et avec des éléments d'âme différents, le songe éveillé de ma petite enfance.

Nous allons dans les Ardennes, nous retrouvons La Francheville et nos parents. Mais la guerre a jeté une ombre sur la joyeuse maison; les êtres, les choses ne sont plus les mêmes; on ne chante plus, on ne rit plus, le son des voix, le sourire sont autres. Mes souvenirs en restent voilés. Mes cousins sont devenus sérieux.

Fini, le temps où Julien m'invitait à avaler vite mon chocolat, parce que l'empereur d'Autriche, incognito, nous attendait sur la pelouse, en chapeau tyrolien et costume de chasse en velours. Je me promène, hissé sur une grande

jument mecklembourgeoise qui boite. Elle est venue avec l'armée de l'invasion, elle a entendu le canon et vu brûler des villages. Julien parle de la guerre : il paraît que les Allemands emportaient les pendules et faisaient leurs nécessités dans les commodes. Ils ont campé dans les maisons, bivouaqué dans le village, mais ils n'ont pas découvert la cave aux vins fins que l'oncle avait prudemment murée.

Nous allions ensuite chez des amis, les D... Leurs soins au chevet d'agonie de notre père confondaient dans notre amitié pour eux la tristesse et la gratitude. La franchise, la chaleur de leur accueil nous furent réconfortantes; nous étions désormais si seuls... Notre famille avait ses soucis et ses préoccupations; elle ne pouvait plus rien pour nous. Nos anciens amis? Presque tous militaires, l'avancement les avait dispersés aux quatre coins de la France. Les autres ne se souciaient plus guère d'une femme en deuil et de deux orphelins.

Le château qui nous offrit l'hospitalité, après

avoir subi la présence du roi de Prusse, était joli à voir avec ses quatre tourelles à chapeau pointu, ses murs de briques et son pignon d'ardoises, son perron fleuri. Des pelouses, des taillis, un parc lui donnaient un petit aspect seigneurial. D'un côté, il touchait au village, et une cour de ferme le séparait des étables, de l'écurie, de la basse-cour et des granges, car le maître du logis faisait valoir lui-même ses terres. Cet homme énergique et bon avait été officier de mobiles et gardait de la défaite une irritation encore chaude.

Il m'emmenait à cheval de grand matin; la terre était mouillée et les prés exhalaient une odeur fraîche; rien n'était doux comme la caresse des premiers rayons du soleil : il sortait à l'horizon d'une grande caverne d'or et on le voyait accourir vers nous et blondir tout le paysage jusqu'à la cime des bois et à la flèche des clochers. Une petite rivière se mettait à briller. Des cailles s'envolaient de la luzerne, les pommiers de la route mûrissaient.

Un jour, débouchant dans un village, nous rencontrâmes une halte de fantassins; ils portaient la tunique noire à col rouge, le pantalon dans les bottes; les rangs étaient rompus derrière les faisceaux. Trop tard pour reculer... Mon cœur battit d'une émotion imprévue; pour la première fois, je rencontrais nos ennemis; la souffrance pâlissait M. D...

Fut-ce ce côte à côte intolérable? Echangea-t-il avec un des officiers à cheval un regard trop vif, une injure entre les dents? Il me dit brusquement : « — Tiens-toi bien, et au grand trot! » Les fers des bêtes sonnèrent sur les pavés; d'autres soldats qui barraient la place s'écartèrent précipitamment sur notre passage, un d'eux faillit être culbuté. M. D..., à présent rouge, et qui je le compris eût écrasé sans regret le Prussien, répétait : « Au trot! Au trot! »

Il me semble que l'air me fouette encore le visage, les bas-côtés de la route filent en sens inverse, tandis que derrière nous, distancé, un trot, puis un galop de poursuite s'évertue : c'est

l'officier. Il peut courir! Tout à coup nous voici au pas et, à l'air résolu de M. D..., j'ai peur d'une altercation, mais le cavalier après réflexion tourne bride, et nous caressons longuement, tendrement l'encolure de nos chevaux.

Mon second souvenir : une gare pleine d'officiers noirs, un quai où des Bavarois à tunique bleu de ciel et casque à chenille montent la garde. J'éprouve une curiosité timide et un malaise honteux. Je me sens le fils des vaincus et des morts. L'ironie que je voudrais trouver, le mot de gavroche se fige au coin de ma bouche; je regarde droit devant moi, mi-li-tai-re-ment, mais les paupières me cuisent.

En un autre livre, j'ai noté ma troisième rencontre avec un gigantesque et débonnaire cuirassier blanc. Impression profonde qui devait, après coup, modifier mes idées sur la guerre, fixer mon rêve d'une revanche pacifique et non sanglante.

Je ne pris d'ailleurs, à cette époque, aucune conscience de l'état du pays, opprimé encore à l'Est, partout ailleurs sortant de sa frénésie et

de sa stupeur, se remettant à vivre et à respirer. Si j'entendis l'écho sourd des pelotons pour l'exécution sauvage des derniers « communards », je ne m'en souviens pas plus que des démêlés de M. Thiers avec l'Assemblée, ni de l'instruction du procès de Bazaine, qui cependant remplissait toutes les conversations.

Je prêtais bien plus d'intérêt aux bains que nous prenions dans la délicieuse petite rivière, toute frissonnante d'un clapotis rapide autour des saules dont trempaient les racines. On se déshabillait dans les taillis; la cabine, un pavillon contenant un mobilier rustique et du vin muscat avec des biscuits, étant réservée aux dames

La mère de Mme D... nous rapporta un jour de Semuy une branche de pommier où pendaient trois pommes. Elle l'avait cueillie à un arbre sous lequel notre père, cinq jours avant Sedan, avait passé la nuit, couché sur la paille d'une charrette et enveloppé de son manteau. Cette branche dura jusqu'à ce que les feuilles et les fruits se fussent desséchés.

J'accompagnais souvent M. D... à la chasse et je revois les chaumes ras, les meules fauves, les vallonnements ininterrompus que verdissent les carrés de trèfle et que brunissent les labours. La chienne d'arrêt va, vient, tourne, s'arrête soudain, une patte levée. Le coup de fusil part en même temps que le gibier. « — Apporte! » Le carnier se gonfle et nos ombres, un instant immobiles, s'allongent démesurées sous les obliques rayons qui enveloppent de leur fluide doré les bois; l'herbe que nos pieds écrasent sent bon, la fatigue même est agréable; on a les pieds qui brûlent tandis que les poumons aspirent avec ivresse le vent sec et léger. Le soleil descend sur la plaine jaune, et un frisson à peine sensible passe.

Une nature autre que celle d'Alger m'est révélée, la douceur et le charme des coteaux bas, d'harmonieux horizons sur ce coin de France que notre père appelait en le traversant : « Ce bon pays ardennais » et déplorait de voir « bientôt foulé par ces affreux Prussiens ». Cette vie active

me retrempe, cet air vif balaie de mon visage les pâleurs de l'école, de mon cerveau les miasmes de l'internat. Seuls persistent mon goût de la solitude et mon amour des livres.

Une émotion! Mon frère est tombé dans le ruisseau d'un moulin, aussitôt repêché par une blanchisseuse. Je le ramène à travers champs, vite, au château, et je le couvre de ma veste de peur que le froid ne le saisisse. Des remords me bourrèlent; si j'avais mieux veillé sur lui!... Le sentiment de ma responsabilité fraternelle me pénètre : je voudrais prendre mal en expiation.

De temps à autre une pointe vive me perçait le cœur : la rentrée! D'abord elle m'avait paru ineffablement loin! Puis je m'étais dit : encore autant que ce qui vient de s'écouler! Maintenant ce n'étaient plus que quelques jours. Je m'efforçais de n'y pas penser, mais l'angoisse se faisait impérieuse, l'échéance me prenait à la gorge.

Il fallait dire adieu à nos hôtes, reprendre le chemin du Prytanée.

DEUXIÈME PARTIE

LA CRISE

I

Je rentrai en cinquième et changeai de bataillon, ma cour devint celle du milieu, au parc je passai dans l'autre carré. La Douve le baignait de sa bourbe noire, où de gros canards s'ébattaient. Bientôt il fut défendu de s'approcher du parapet, un des cygnes du général ayant été blessé à coups de pierre. Par delà on apercevait les prisons et un saut-de-loup que franchissaient, pour découcher, les moniteurs du gymnase.

Pendant trois ans, je devais reconnaître tous les arbres de ce parc à leurs nœuds et à leurs crevasses, buter à l'aspérité des mêmes pierres, lire au long du grand mur le dessin uniforme

des moellons. Pendant trois ans j'allais m'accouder aux pupitres tailladés, marquer le pas dans la cour qui infligeait aux yeux la rigidité de ses façades, l'obsession d'un préau pénitentiaire.

De nouveau la crainte pesa.

Hors de la classe et de l'étude, nous n'obéissions plus aux pions, mais aux chiens, ainsi appelait-on les sergents et les adjudants qui nous dirigeaient. L'équilibre gardé au bataillon des petits se rompait, l'élément civil diminué par la rivalité militaire. Tel sous-off, plastronnant sous ses aiguillettes de laine rouge, regardait avec dédain le dos voûté, l'allure simple de notre vieux professeur, oubliait de le saluer.

On regardait l'instruction qui se donnait dans les pièces closes comme une nécessité, on lui laissait sa part, mais on sentait bien que l'éducation véritable était celle qui alignait en plein air, doublait, rompait les files, marchait au tambour, s'unifiait aux : « — Par file à droite!

En avant, arche! » On sacrifiait tout à la préoccupation, explicable après le désastre, de pétrir des soldats pour la revanche; il fallait des hommes « pour refaire la patrie ». La dureté naturelle du Prytanée s'en exagérait. La discipline primait tout. Pas d'explications : « — Rompez! Trois pelotons de rigueur! » C'était le piquet. Et aux lectures devant le bataillon en carré : « — Par décision, un tel, quinze jours d'arrêt! Un tel, huit jours de prison! »

On ne pouvait attendre de braves sous-officiers un maniement délicat de l'enfance. Habitués à la familiarité des chambrées, à la bousculade du service, ils affectaient une rudesse superflue; sans être méchants, plus d'un s'attirait le nom de « rosse »; pourtant un ou deux, bien que sévères, étaient déclarés « chics ». Un aimable garçon, depuis diplomate, faisait des élèves tout ce qu'il voulait; on citait sa compagnie : « La belle troisième. »

Mon sergent eut de la bonté. Des regards et quelques paroles de réconfort me donnèrent le

sentiment d'être moins abandonné. Ce qui me paraissait le plus pénible, en effet, c'était de ne plus compter à titre personnel, d'être le numéro tant, le premier de la file, le troisième de la demi-table aux repas, le septième lit. N'inspirer aucun intérêt, être tout le monde et personne me semblait bien rude, et pourtant cela valait mieux, car l'envie égalitaire des camarades a vite fait de murmurer contre ceux qu'on protège de sales imputations : Lèche... ceci! Lèche... cela!

Je compris bientôt que puisque je n'avais ni la souplesse de caractère qui se concilie la faveur publique, ni le poing irréfutable qui l'impose, je devais compenser mon infériorité physique et mon manque de prestance militaire en devenant un des moins mauvais élèves de la classe. Mon application et mon travail me serviraient d'excuse : on tracasse moins ceux qui l'emportent par quelque point, et le succès quel qu'il soit impose toujours un peu. J'avais rendu, selon l'usage, épaulettes et galons, je les rega-

gnai de mois en mois et ainsi chaque année jusqu'à la fin.

L'ennui aussi, l'indicible spleen, me contraignait à l'effort d'apprendre : une étude remplie me paraissait plus courte. Parfois le coup de baguette me surprenait agréablement. Si en retard et avec tant de lacunes, j'avais plus de mal que les autres; ma difficulté d'entendre et ma myopie compliquaient ma tâche. Très faible en version latine, je ne saisissais dans la dictée que des mots estropiés : le professeur me confia par bonheur le « cahier au net » que chacun pouvait consulter; à dater de ce jour je fis des progrès. Je me rappelle ma gratitude quand le vieux maître me rendit un jour une de mes copies; il y avait tracé ce seul mot : *courage!* Le tableau noir était pour moi comme s'il n'existait pas, car sous peine qu'on me le confisquât je ne pouvais me servir de mon lorgnon.

La crainte enfin me tenait studieux et docile; un sentiment très vif d'amour-propre me poussait à ne pas me faire punir; le même, inverse-

ment, qui enlisait dans leur paresse ou raidissait dans leur révolte les cancres et les fortes têtes, fiers de rester sevrés d'épaulettes ou de porter l'habit bleu du cachot. Là encore une éducation moins radicale, faisant plus appel au devoir, à l'intelligence, eût obtenu de meilleurs résultats; mais le principe voulait que la récompense comme la punition fût sèchement appliquée. L'action morale manquait. Une, deux! Ran plan plan!

Les âges étant beaucoup plus mêlés, l'influence des anciens marquait davantage; cette promiscuité contaminait inévitablement ceux qui eussent pu ignorer encore quelque chose. Par vanité, les grands paradaient de leur savoir et les « melons » eussent rougi d'ignorer. L'argot s'enrichissait de termes empruntés à la langue verte, au dictionnaire érotique.

Quand on se promenait loin en pleine campagne, pour accélérer le retour les anciens chantaient, et pêle-mêle le bataillon faisait bloc, lié par le rythme du pas, projeté en avant comme

la grappe d'un essaim sonore. C'était du Béranger :

Lisette, ô ma Lisette,
Qui m'as trompé toujours...

ou la scie du jambon :

Car j'aperçois
Quoi?
Un jambon
De Mayence,
V'là qu'ça commence
A faire bien :
Car j'aperçois
Quoi?
Deux jambons, etc...

ou encore : *Père Barbison, son, son,* quand ce n'était pas : *Meunier, meunier, tu es cocu!* Les mots trop vifs, mentalement prononcés, se bourdonnaient. Pour beaucoup, le plaisir de la marche et du chant était tout mécanique, une allégresse brute; l'impureté des mots s'évaporait dans l'air. En d'autres, la suggestion sensuelle, persistant, éveillait des séries d'images, des scènes que l'imagination amplifiait, renouvelait

avec un irritant et malsain plaisir. C'est la jolie meunière, toute rouge et décoiffée, qu'un gros manant assaille et trousse sur les sacs de farine, tandis que le moulin tourne, et ru dondaine! C'est la reine Pomaré qui au plus fort de l'été se promène dans l'île paradisiaque, et n'a pour toute tenue qu'une canule de pipe singulièrement placée. La belle Madeleine s'en va-t-à Rome quérir l'absolution du pape; Diane, lasse des plaisirs de la chasse, se livre sur le gazon aux flèches de Cupidon. Chansons de reîtres et de dragons du roi, couplets de zéphyrs, refrains de sac et de corde, dont le rythme court en rigodon au pillage d'une ferme ou au viol d'une fille.

Pourquoi, puisque nous aimions chanter, ne nous enseignait-on pas les jolies romances des grand'mères, ces complaintes de la vieille France où s'exhale la tendresse de cœurs simples, où frémit au vent le goût de l'aventure, où se concentre un héroïsme mâle? Renaud revient de guerre avec ses tripes dans sa main; trois

tambours se promènent en ville et la fille du roi distingue le plus jeune à sa rose blanche; sur les flots court le brick des bons enfants, à carène d'ivoire et pavillon d'argent. La seule chanson poétique dont nous escamotions le refrain était celle, si douce : *Auprès de ma blonde, qu'il fait bon dormir.*

On nous donnait pourtant des leçons de solfège, nous formions des chœurs sous la direction d'un chef de musique. D'après la méthode Chevet, nous chantions sur chiffres : 2, 4, ré, fa, 5, sol. Mais ces airs-là, il ne nous venait jamais à l'idée de les reprendre en promenade.

Des camarades racontaient des souvenirs de chez eux : la rude vie militaire de leurs pères, des légendes d'arrière-grands-pères; marches forcées d'Afrique, avant lesquelles on se graissait de suif l'entre-cuisse. Récits d'une crudité simple, où un vieux capitaine apparaissait cassant, avant l'étape, un œuf dans chaque botte et, pieds nus, s'engluait à ce bienfaisant emplâtre ; puis : en avant, marche! et vingt lieues là-dessus!

Quand on ne chantait pas, on causait. Des bandes renouaient les sympathies d'antan ou se désagrégeaient au gré d'affinités nouvelles. Je connus les naïves joies de l'amitié et ses premières déceptions, la confiance de s'épancher, l'amertume d'être trahi. Ces affections scolaires ont une fleur qui se fane vite et ne ressuscite pas plus tard. On a, dans le jour à jour du collège, des points de rapprochement que la vraie vie ne fournira plus; au contraire elle séparera si bien des compagnons d'enfance qu'ils se retrouvent étrangers, sans une idée, un sentiment communs, au point de ne plus se tutoyer qu'avec gêne et de s'éviter volontiers.

Je ne veux me souvenir que de ce qu'il y eut dans ces mouvements de l'âme de juvénile et de charmant. Avoir un ami, dire : c'est mon ami; partager avec lui les rillettes, les confitures de la boîte à provisions qu'on reçoit de la famille pour Noël, acheter un cornet de berlingots au papetier qui pousse dans le parc sa caisse à deux roues, se raconter son passé puéril, ses

plaisirs d'autrefois sans craindre le ridicule, juger ensemble le peu qu'on sait du monde extérieur, être jaloux d'une attention envers autrui, se bouder, se réconcilier, se plaindre en commun d'une injustice, se sentir esseulé et vide quand l'autre est au piquet, il y a là des impressions d'une fraîcheur, d'une limpidité délicieuses.

Je connus *les Trois Mousquetaires*, les coups d'épée de d'Artagnan, les coups de poing de Porthos par un ami qui, à la promenade, me les récitait avec verve tout au long. L'épaule nue de Milady, imprimée du fer de lys, la séduisante soubrette, les chevaux qu'on crève, les silences de Grimaud, les ferrets de la reine! Comme ils remplissaient cette longue soirée du dimanche d'émotions contrastées, de chevaleresques élans, de substitutions d'âmes et de costumes; tour à tour n'est-on pas le discret Aramis, le noble Athos, d'Artagnan si gai et si vif? Pourquoi la bibliothèque de l'étude, qu'on pouvait consulter à cette heure-là, ne contenait-elle

que des livres insipides, si on excepte les vulgarisations scientifiques de Figuier? Pourquoi tous ces romans étaient-ils plats, niais, misérables, alors que *les Trois Mousquetaires,* expurgés au besoin, eussent paru un si merveilleux enchantement?

Certainement ce livre joua un rôle dans l'idée très haute que je me fis par la suite de l'amitié; avec beaucoup d'autres, il m'inclinera vers cette tendance si dangereuse d'obéir avant tout au sentiment, cause de désillusions élevées, mais cruelles. Il fortifiera en moi un certain sens de la vertu dont l'école me donnait le commentaire rude.

J'avais remarqué un grand garçon qui marchait d'un bout de la cour à l'autre, le long du mur. Il était toujours seul et roulait des yeux d'animal méchant. On l'avait frappé de quarantaine, je ne sais plus pourquoi; l'impression m'en est restée d'un manque à l'honneur tel que l'entendent les collégiens.

Je me rappelle ma pitié impuissante et ma

répulsion pour une faute qui dut me sembler grave. Trahir ses camarades, dénoncer, était tenu pour l'acte le plus vil; la loyauté voulait qu'on souffrît, même innocent, à la place du coupable. Peut-être eût-elle exigé aussi qu'il se dénonçât librement.

Exercices, bains, revues, la fin de cette année ressemblait à l'autre. Pour la Fête-Dieu une procession allongea interminablement, un par un, les élèves des trois bataillons dans le parc du général, le long des plates-bandes de buis et des avenues de gazon qui sous les grands arbres aboutissaient à un petit reposoir. Une corbeille pendue au cou, pleine de roses effeuillées qu'on renouvelait à mesure, j'obéissais avec des camarades à un claquement de mains; à reculons, nous encensions de pétales le Saint-Sacrement porté sous un dais. Ce qui nous valut, après la cérémonie, une collation chez Monsieur l'aumônier.

Vint l'inspection générale, et un beau matin on nous donna une feuille de route. On nous conduisit militairement à la gare. Le bataillon

s'empila dans les wagons de troisième classe. Des chansons, des rires, des cris s'élevaient, on aurait dit que nous étions tous devenus fous; les sergents, les adjudants couraient le long de la voie, impuissants, avec des gestes de menace pas très convaincus.

A un coup de sifflet, le train s'ébranlait : de toutes les poitrines un cri formidable jaillit dans un hourvari de bostons agités, de bras, de têtes épileptiques aux portières, le cri traditionnel de la délivrance :

— Pékins de Bahut!

II

Notre mère, après de douloureuses hésitations, s'était décidée à quitter l'Algérie et à mettre en vente la propriété de Moustapha, trop grande et trop onéreuse; elle ne pouvait se résigner à voir la mer entre nous. Je la retrouvai installée rue de Rennes avec mon frère, qu'elle envoyait externe au collège Stanislas, et la fidèle Julie.

Je revis avec attendrissement bien des meubles, des bibelots connus. Voilà les étagères peintes, la bibliothèque de cèdre clair, les livres dont les reliures et les titres me sont familiers. Les peaux de lion et de panthère font bel effet sous les panoplies d'armes. Comme autrefois, les deux gravures de Vernet s'opposent : le nègre juché sur un dromadaire brandit en l'air un lionceau; le maure, à cheval, lâche un coup

de pistolet contre un sanglier furieux. Partout s'accrochent les œufs d'autruche à pendeloques d'argent, et des cornes de gazelle à défier toutes les *jettaturas*.

Le maréchal de Mac-Mahon venait de remplacer M. Thiers à la présidence de la République. Les lampions des grandes fêtes données au Shah de Perse s'éteignaient; on ne parlait que de lui, de sa tunique constellée de diamants et de sa goinfrerie magnifique. Sa première visite avait été au Jardin d'acclimatation, sa dernière au bois de Vincennes, comme si les arbres et les bêtes l'intéressaient plus que les hommes.

L'Assemblée nationale votait l'édification de l'église du Sacré-Cœur, l'Académie allait couronner *Les Chants du soldat* de Déroulède, coups de clairon aux notes courtes et rauques, dont l'accent émouvait.

Ces vacances me découvrent la poésie et l'horizon des songes illimités. Les vers, de leurs cadences mystérieuses, de leurs délicates guir-

landes où la rime s'épanouit en fleurs doubles, m'enveloppèrent d'un soudain flot de parfums et de musiques. Une multitude de désirs murmuraient en moi leurs aspirations confuses; les mots prenaient un sens frissonnant, insolite, mouraient en interminables ondes à travers ma pensée et comme au long de mes nerfs; les images qu'ils évoquaient tremblaient d'un halo de lumière.

Hugo d'abord, avec les déclarations passionnées d'*Hernani* et de *Ruy Blas*, me posséda; Musset ensuite, de toute son immortelle jeunesse et de son ardente fraîcheur. J'en copiai des strophes, je les savais par cœur, seul je les déclamais. Une émotion inconnue m'envahissait, coupée de langueur attiédie, de sursauts fiévreux; cette exaltation intime me subjuguait par tout l'être et, magnifiant le sens de la vie, parait toutes mes impressions d'une vivacité, d'un éclat enivrants. C'était une sève qui m'inondait les veines, une révélation brusque de l'univers.

D'exquis fantômes s'interposèrent entre mes yeux et le monde visible, pensifs visages de vierges, profonds yeux de femmes, formes secrètes de courtisanes, toutes les Isis voilées de mon ignorance et de ma curiosité. Ces figures de rêve se mêlaient à mon existence, obéissaient à mon appel; je les conjurais comme Faust appelle Hélène de l'abîme des morts.

Seul dans ma chambre, je voyais apparaître l'Andalouse aux seins brunis, la marquise d'Amaëgui avec son corps souple dont le corset de satin craque, sa jambe ronde dans le bas de soie, mitaines blanches; brodequins noirs. J'étais Franck le chasseur, et comme lui, orgueilleux et farouche, j'enlevais Belcolore et ne retrouvais Déïdamia que pour la tenir frêle et froide dans mes bras. Ce n'est pas une, mais cent fois, que je me suis récité les vers où Franck, « fatigué de la route et du bruit de la guerre », embrasse au bord du puits l'enfant endormie dont les mains ouvertes plongent dans un panier d'églantines. Laquelle préférais-je, de Ninon ou

de Ninette? Toutes deux, comme Silvio; mais la grâce fluide des jeunes filles m'attirait moins que le charme épanoui, émouvant des femmes, l'expérience que je leur prêtais de la souffrance et de l'amour. Pourtant, comme ils se répercutaient longuement en mon cœur ces vers de *Rolla* :

Quinze ans ! ô Roméo ! l'âge de Juliette,
L'âge où vous aimiez ! où le vent du matin,
Sur l'échelle de soie, au chant de l'alouette,
Berçait vos longs adieux sous vos baisers sans fin.

Quoi, si jeunes, ces heureux amants passaient de l'ivresse de la nuit à l'enchantement de l'aube, quand ce n'est plus le rossignol qui berce leur étreinte de ses trilles, mais l'alouette matinale qui les avertit du danger!... De quelle pitié profonde, de quelle tendresse poignante étais-je saisi pour la Malibran au front livide, prêtresse sublime de l'art dont elle mourait. Et pendant combien d'heures, répétant la « Chanson de Fortunio », le long des allées où l'ombre des feuilles se découpe dans la torpeur du jour

d'été, ai-je cherché la Jacqueline inconnue. Où étiez-vous, Suzon, la rose blonde, et vous, Mimi-Pinson au bonnet sur l'oreille? Vous, visions de la nuit de décembre, muses de la nuit de mai et d'octobre, que mon regard épiait dans le clair de lune des jardins, quand les feuillages sont de cendre et que les ombres, ici légères et diaphanes comme l'air, là compactes comme l'ébène, élèvent sous le ciel d'étoiles l'harmonie veloutée du noir, en une attente inquiète, propice aux apparitions : l'éclat du mur paraît une robe, une glissante lueur s'approche, les effluves de la nuit dispersent la suavité d'une chevelure et d'un corps aromal...

Et ces vacances qui m'initient aux élans éthérés, à la solitude des rêveries passionnées, au murmure des rythmes, à l'appel d'un infini vague, sont aussi celles qui développent l'instinct, le sourd instinct de la bête blanche et nue, l'orientent vers la proie insaisissable, le fuyant mirage de la femme si lointaine. Enfant encore, osera-t-on jamais l'affronter, elle qui *sait*, elle

qui contient en son âme et son corps l'essence du mystère et le secret de la vie? Tandis que l'esprit s'essore, la matière pesante rive les pieds au sol, la chair se gonfle sous le duvet qui pousse, un travail intérieur charrie un sang plus âcre : une seconde âme, grossière, exalte la voracité, la paresse, la colère, tous les mauvais ferments.

Parodie sacrilège, on voudrait se prosterner devant la Belle au bois dormant vêtue de tissus de perles et de voiles couleur de lune, et, galopin, on rejoint dans les greniers poudreux ou derrière les meules une fille de cuisine ou une petite paysanne pervertie. Poursuite illusoire des regards plus que des mains, désir qui se rassasie de soi-même, jeux d'une pastorale où Chloé avertie déniaiserait Daphnis intimidé qui voudrait et qui n'ose, si bien que l'occasion s'échappe. Est-on dupe, complice? On ne sait pas.

A travers le prisme aux facettes lumineuses, la réalité brutale se transforme; l'imagination

trompeuse met de sa poudre d'or, un peu de poésie sur ces misères. On obéit à quelque chose de sourd, d'aveugle, de déroutant, qui par instants fait honte et à d'autres fascine; un cerveau inférieur s'est éveillé à mi-corps, un foyer de sensibilité frémissante : on se sent entraîné par une invincible force qui vous attache à vous-même et fait qu'on se complaît aux miroirs comme Narcisse dans la nappe claire des sources; on a le cœur qui soudain bat, gros de tumulte; on voudrait avoir des ailes, on rit, et un moment après on pleurerait; on a soif de vivre et aussi bien de mourir : c'est le frisson annonciateur de l'adolescence, la puberté qui tressaille.

Un besoin de vieillir tourmente ce long enfant pâle, que la croissance efflanque et maigrit : avant tout il veut paraître homme, l'orgueil mâle monte en lui de l'odeur de la terre, par le jet droit ou tordu des branches, à travers toutes les suggestions des sens. Plante et animal, il participe aux énergies latentes

du monde, il se sent s'accroître, il bande sa première vigueur.

Fumer, jurer est un acte viril, il fumera, dira de gros mots, voudra jouer aux cartes et s'attabler au cabaret : bouffées cyniques, bientôt dissipées. Des paris absurdes solliciteront sa vanité : repu du déjeuner, il ira choisir, dans la marmite où cuisent les pommes de terre pour messieurs les porcs, les plus belles, celles dont la peau grise a crevé sur la farineuse pulpe blanche; il boit par gageure, il prend froid par jactance, il lui semble qu'il a un trop plein de vie à gaspiller et il le jette au vent.

Temps de perpétuel haussement d'épaules, d'ironie et de révolte où l'on voudrait en bien comme en mal se distinguer, fanfaron du vice. Temps de gaucherie délurée aux gestes brusques, à la voix de coq enrouée, où l'on tranche de l'important, falot Don Quichotte, pauvre Sancho.

III

Les Ardennes s'estompent, Paris s'éloigne. Le même tambour qui nous a conduits à la gare nous ramène, dans un piétinement de troupeaux las, au « Bahut ». Pauses, entassement sous la galerie couverte; qu'attend-on? Que les sergents, adjudants aient fouillé chaque élève. Ni tabac, ni argent, ni livres. Belle malice, mon lorgnon et une pièce d'or tiennent dans un coin de mon mouchoir que j'agite en l'air, les doigts écartés : Passez, muscade!

Un lendemain d'inanition morale, bras croisés, yeux dans le vide. Enfin! Par quatre, on va prendre chez le bibliothécaire le tas de livres de l'année, pyramide croulante à base d'atlas, qu'il faut savoir maintenir sous le menton, bras tendus. Comme il y en a! Des maigres, des

gros, des rafistolés à la colle forte; on sent l'encre humide des tout neufs et la crasse des plus moisis. On les regarde, on les dispose dans l'auge, à l'alignement du pupitre. Ils vous oppressent par avance de leurs leçons quotidiennes : thèmes, versions, problèmes.

Que de latin, que d'arithmétique, que de grec! Heureusement qu'on oublie à mesure! L'histoire sera-t-elle plus intéressante? Tout ce qui me reste en tête de ma première année, c'est le règne du mage Smerdis, — drôle de nom! — et du faux Smerdis à l'oreille coupée.

Sur les cartes de France, il y a une tache noire, le deuil des provinces amputées. Que ne nous apprend-on cette géographie-là de telle sorte que nous ne l'oubliions jamais? Mais voilà, les programmes, la routine. Que sais-je de l'histoire immédiate, celle où nous baignons, mes camarades et moi? Rien ou presque : ceci, que la royauté de Chambord ne sera pas restaurée; on ne verra pas flotter le drapeau blanc à lys d'Henri V. La présidence du maréchal

de Mac-Mahon est prorogée pour sept ans.

Nous apprenons aussi que Bazaine est condamné à mort et que sa peine est commuée en vingt ans de prison dans une forteresse. Mais ces faits frappent notre esprit comme des grains de blé une pierre; ils ne tombent pas dans un sillon préparé où ils pourraient germer. Cette ignorance du plus palpitant des récits, de l'œuvre vivante, le roman de mon pays, ce roman que chaque minute imprime avec une perpétuelle suite à demain, pendant bien longtemps je la conserverai, jeune homme, et même artiste, écrivain, jusqu'au jour tardif où j'aurai enfin appris, compris, aimé la patrie à travers la race, les idées, la terre des vivants et des morts.

Comme les mois paraissent longs, que de semaines! Et les jours, on dirait sur le calendrier des files de fourmis à l'assaut. Dire qu'on ne peut en écraser qu'une à la fois!

Nouveau professeur; le pion et le sergent restent les mêmes : tant mieux! Nouveaux amis : un blond, un peu fou, qui a le rire pro-

vocant, les coups de tête, les engouements brusques des Slaves. La discipline s'alourdit. Au troisième bataillon, il n'y a plus de maîtres d'études pour crier : « — Caleçon, minute!... » Des sergents, des adjudants conduisent d'une voix retentissante, géants un peu ridicules, ces pygmées.

On refait l'armée, on forge le glaive de la revanche. Nous ne nous adresserons plus désormais à un chef dans la cour qu'arrêté net à trois pas : salut militaire, le petit doigt sur la couture! Les pelotons de rigueur se peuplent; par les grands froids, ils triment, une, deux! au pas gymnastique. Et pendant que le chien du peloton, — on dirait un vrai renard kabyle à museau jaune, — court en serre-file, du côté des « goguenots » les anciens fument, habiles à souffler leur fumée dans un pot de grès à lait où ils feignent de boire, et d'où elle sort comme une brume d'haleine candide.

Tiens, on nous mène au bain chaud, dans une vraie baignoire, à l'infirmerie. A-t-on peur que

nous nous soyons salis en vacances? Et, ce qui met le bataillon en joie, et prête à de sales commentaires, le médecin passe la visite au dortoir, celle que j'ai déjà subie avant d'entrer, pièces en main. Voyons! il est peu probable qu'à notre âge nous rapportions des maladies inavouables.

L'hiver fut très rude : on se battit avec des boules de neige; certaines contenaient, exprès, des cailloux; des figures saignèrent, on dut interdire le jeu. Ancien à mon tour, je regardais avec indulgence les melons; ils n'étaient pas encore trop malheureux, les brimades ne sévissaient qu'au premier bataillon. Toutefois un ou deux boucs émissaires recevaient horions et crachats : Coco-Bel-Œil avait disparu; le souffre-douleur actuel était un garçon rougeaud, surnommé Pipatte. Sa face ovoïde épanouie d'un absurde sourire, il marchait fendu en compas, et par derrière on lui assénait le coup du lapin, sur l'oreille. Je revois ces énormes pavillons de chair tuméfiée, d'un violet pourpre, et qui s'écartent, pendent à demi cassés.

Ah! que l'enfance est lâche! Ceux qui maltraitaient ainsi un innocent étaient les plus plats devant un de ces Césars adolescents que la cohue on ne sait pourquoi idolâtre, pour leur force sans doute, car aucune suprématie d'âme ne les distinguait, et plus tard ils devaient végéter dans la plus terne médiocrité. Ils faisaient pourtant la loi. D'autres, à museau de singes grimaciers, soutiraient le rire; on les appréciait tout en les méprisant; ils passaient d'une bande à l'autre, comme des bouffons en tournée, ou des filles de brasserie; du moins n'étaient-ils pas méchants. Il y avait des brutes sombres, héréditaires, ceux qui plus tard, bas officiers, n'auraient que l'injure à la bouche et, les yeux injectés, sueraient l'absinthe. On remarquait çà et là quelque silhouette pensive, qui serait le héros modeste d'un grand labeur colonial, tel qu'un Lamy.

Le reste était la foule anonyme, qui compterait, selon l'occasion, des braves et des lâches, des soldats du devoir, de futurs vieux comman-

dants, de jeunes généraux, des administrateurs, des médecins, des intendants; puis le rebut : des fous comme ce malheureux qui, toute une nuit, fait des boulettes avec son excrément, et ceux qui seront fauchés avant l'heure, deux ou trois pour lesquels, à la chapelle, au rythme funèbre des tambours voilés de crêpe, on a chanté le *De profundis;* et encore ceux qu'une tare physiologique étiole, ainsi ce nabot verdâtre qui est toujours accroupi aux latrines et que son vice solitaire stupéfie.

Il y a les têtes brûlées, qui iront chercher fortune sous tous les soleils, les raisonnables à qui il n'arrivera rien, les cancres qui échoueront sur le sable. Tout l'inconnu de demain dans ces jeunes gars qui, crânes nus et tête haute, au rythme des « bandes » étroites ou larges, tournent en rond et dans le parc courent aux barres, avec des cris furieux.

Le noir, l'affreux hiver! J'en ai moins souffert les deux premières années : maintenant, ma provision de chaleur est épuisée. On nous

tond à blanc dès que nos cheveux repoussent et l'on ne porte de képis qu'à la promenade : brrr! Les engelures me font boiter; mes mains surtout, crevassées, lépreuses, me sont un supplice. Je m'enrhume facilement. Aux études, le poêle a beau ronfler, à peine s'est-on réchauffé qu'il faut sortir dans le froid aigu, la bise d'épingles. Au dortoir, les lavabos sont gelés, et pour se laver, l'on descend dans la cour noire briser la glace des fontaines. Un matin, je vois les lits, les quinquets, les murs tourner : je ressens un coup sur la tête et me réveille, emporté à bras, sur le lit du sergent qui me frappe dans les mains, me mouille les tempes.

Quelques instants après, je suis dans un lit bien bordé à l'infirmerie; de grandes cornettes blanches de sœurs de Saint-Vincent-de-Paul cinglent éployées. La visite : le médecin va de lit en lit, réglant les diètes, les portions qu'un garçon apporte fumantes sur un grand plateau. On me nourrit, et les petits morceaux de rôti au

jus, les légumes mijotés paraissent succulents, le pain blanc est un régal.

Au matin, on a le choix entre un bol de lait sucré ou une panade suivie d'une tartine. Seulement il faut réciter d'abord longuement les prières latines. Pas de carton imprimé, ma mémoire trébuche et les sœurs s'indignent; Monsieur l'aumônier, à qui elles portent leurs plaintes, lève les yeux au ciel : oui, je suis un impie, j'attriste déplorablement son ministère. Le visage de cire des pieuses filles s'aigrit; leurs regards qui me marquaient de l'intérêt se referment, des allusions me visent; des grandes manches le pain blanc, les portions sortent avec regret et dédain. Une d'elles, dont le visage doux m'attirait, sèche, déclare : « — Votre mère doit être bien malheureuse! »

Une autre, haute comme un carabinier, la Carabine, hoche la tête avec compassion; et l'infirmière, qui porte sur elle l'odeur des cédrats et des tisanes, sœur Chipie, camuse et bilieuse, grommelle; quant à la vénérable supérieure,

dans son parloir tapissé de photographies de « brutions », elle confond tous les élèves sous le même nom et s'attendrit aux larmes : elle est en enfance. Quel dommage de ne pas être hypocrite, ou de ne pas marmotter bonnement les *Oremus*, avec tous les signes de croix et génuflexions; on choie les plus pratiquants : à eux la grosse assiette de panade, un morceau de sucre de grâce dans le lait chaud.

On serait si bien, pourtant, dans cette infirmerie silencieuse, où une grande capote de laine blanche et un bonnet de coton vous donnent l'air déguisé. L'atmosphère est morte et le silence ouaté. Les escaliers sont cirés à glace. Sur les vieux murs d'un petit jardin, le raisin mûrit à l'automne dans des sacs. Il y a une étude pour convalescents où je vois un jour un grand barbu, devant le sergent-moniteur ébaubi, tracer sur le tableau noir des topos incompréhensibles, une succession de tunnels avec des lettres de repère, V, M, C; il prononce des mots singuliers, ajoute des hachures pour les ombres et

conclut : « — Voilà comment c'est, une femme! »

Puis, lentement, il efface avec le torchon mouillé, tandis que le sergent murmure, d'admiration : « — C'est rudement compliqué! »

Et pour ne pas être en reste, il montre en cachette une photographie usée sur laquelle on m'invite à jeter les yeux : une femme nue que va violer un moine. L'élève à son tour approuve, d'un clappement de langue, et sur un : « — Flemme! » que souffle un camarade, trace frénétiquement sur le tableau des x et des y d'algèbre. Trottinante, l'espionne, sœur Chipie, a surgi, elle regarde et, satisfaite : « — C'est très bien de travailler quand on est malade! » Le grand prend un air confit, elle disparaît.

Longues heures de convalescence, qui s'égrènent comme les pois d'un chapelet récité à voix basse, ennui paisible, saveur du temps incolore, tiédeur de guimauve après laquelle le retour aux classes semble dur et glacé. Au réfectoire, le bouilli filandreux reste aux dents, et on sert ces plats de cuivre où le riz gratiné s'encroûte.

Jamais on n'y touche, et chaque semaine on nous les ressert : sont-ce les mêmes?

Il y a « chahut » en ce moment; à bouche fermée on gronde : cela fait un bruit de chariots qui roulent ou d'orage. Est-ce parce que le gros sergent de la seconde compagnie est encore ivre-mort? Il couve ainsi des cuites pendant des semaines entières, raide et majestueux. Il tient à commander et hurle des non-sens : le bataillon, avec un malin plaisir, obéit, s'enchevêtre inextricablement. Est-ce plutôt parce qu'un lieutenant, dont on raille l'accent, est de semaine? Il écoute le sourd tonnerre et déclare avec mépris : « — Vous glognez comme les poulceaux quand ils ont le ventle plein! » Plein, non.

Des récits, — ou des légendes? — se transmettent; on rappelle une grande révolte quelques années auparavant; pour réduire les deux premiers bataillons mutinés, il avait fallu des gendarmes et la troupe. Va-t-il y en avoir une autre? L'indiscipline fermente; boucans à l'étude en classe, au dortoir. Les garçons de ronde, les

sergents, à travers les chambrées dont on a éteint les lampions, filent sous la bourrasque des brosses à cirage et des sacs à linge sale.

Que je m'ennuie! Ah! que je m'ennuie!... Ce n'est pas la première fois, mais la crise est terrible! Chaque pas dans la cour m'est une nausée, la tache des murs m'obsède; je connais l'usure de la margelle de la fontaine, mon pupitre tailladé m'inspire un affreux dégoût, je pourrais dénombrer les poils de la barbe du professeur.

Aux vacances du jour de l'an, ma mère avec mon frère vient me voir; ma détresse est si poignante que je la supplie de m'emmener, qu'elle me mette interne à Paris, où elle voudra, mais qu'elle me tire de cette école où je suis si malheureux, où je n'ai rien de commun avec rien ni personne, où tout me blesse, où j'ai froid au cœur, où je meurs de solitude et de spleen. Déchirée, elle résiste, pour ce qu'elle croit bien. La scène fut si douloureuse qu'elle n'y peut depuis penser sans souffrir, et elle m'a avoué qu'elle fut tout près de céder.

Avec quel désespoir je vis se refermer la porte du Prytanée! C'est par de pareils soirs que les enfants ont envie de se tuer.

Le jour à jour reprit. Alors, pour d'obscures raisons, évasion d'idées, nique aux vexations religieuses de l'aumônier et des sœurs, je songeai à me faire protestant, sans savoir au juste en quoi cette forme de religion différait de l'autre, sinon que la superstition semblait moindre et la morale supérieure. Je voyais quelques rares élèves, sept ou huit au plus, « coupant » aux offices et au confessionnal, assister aux conférences d'un pasteur à barbe rousse et redingote noire. Un camarade l'ayant prévenu de mon intention, il me fit appeler et me prêcha doucement : On pouvait faire son salut par toute voie sincère; ne craignais-je pas de m'attirer des ennuis? A lui aussi, peut-être? Avec sagesse, il me conseilla la réflexion et le calme.

J'avais de nouveaux correspondants, leurs fils étaient devenus mes camarades. Quelle distraction que ce parloir, quelle aubaine que

ces babas et ces éclairs généreusement apportés, que ces cerises, l'été! On n'a pas, lorsqu'on est jeune, assez de gratitude pour ces bienfaits : cependant je vouai un attachement vif à ces protecteurs inespérés. Je n'ai point oublié ce qu'ils apportèrent de consolation à mon adolescence inquiète et malingre, à mon caractère malheureux. Ils ont suivi depuis leur destinée, moi la mienne; on sème ainsi derrière soi bien des regrets, des bonheurs, des amertumes; ce qui fut n'est plus, le temps détruit chaque jour un peu de nous-mêmes et des autres : c'est parmi les vivants qu'on laisse le plus de morts.

Un nouveau lieutenant était devenu l'idole des trois bataillons. Les visages s'épanouissaient dès qu'il apparaissait au seuil de la cour avec ses yeux gais, sa longue moustache de chat, sa démarche plongeante. Son premier geste était d'agiter la main en l'air : le peloton de rigueur aussitôt rompait. Tous ses mots étaient des levées de punitions. Il passait pour noceur et casse-cou, son prestige en redoublait.

Bientôt il me distingua, ce dont je fus très fier, et, à ma délirante ivresse, voulut bien me prêter des romans que je cachais sous ma veste; il m'avait recommandé la prudence, je crois bien qu'il avait obtenu que le maître d'études fermerait les yeux. Avec quel bonheur défendu, m'étant fait un rempart de dictionnaires, masquant le livre coupable sous un lexique, attrapais-je à la volée quelques pages des mirobolantes aventures, coups d'épée, de dés, de fortune, l'invraisemblable méli-mélo d'amour et de combat d'un Soulié ou d'un Féval?

J'avais compté sans le professeur qui, lui, détestait le lieutenant, — histoires de femmes; — il fondit sur moi et m'arracha le volume. « — Tome I? Et le II? » Qui m'avait vendu, ou prêté, « un pareil ouvrage? » J'inventai une histoire. Trahir mon grand ami? Ah! bien oui, plutôt les arrêts, la prison, l'expulsion, la mort. Je les subis, ces arrêts, avec bonheur, et serais allé gaiement au « trou » même, pour expier ma sottise. Le lieutenant le sut et s'accusa : l'affaire

qui eût pu être grave en resta là; mais désormais, adieu romans! Je ne connus jamais la suite.

Les exercices militaires m'étaient devenus si pesants que je rusais pour m'en faire exempter. Je n'étais pas le seul : tel entretenait un panaris, tel autre cultivait à la jambe une plaie, en se raclant avec la serviette. Ces moyens m'eussent répugné, je ne prétextais que mon état de faiblesse, véridique au fond. « — Dispensé! » déclarait le médecin. Mais je ne l'obtenais pas toutes les fois, et je me rappelle avec quel soulagement j'entendais le tambour battre le : *Rabats ta chemise! Rabats-la bien!*

Encore une demi-heure, et l'on reporterait les fusils au râtelier où le voisin vous écrase les doigts pour avoir plus tôt fait. De loin en loin il y avait messe en armes, on mettait genou terre à l'élévation, et le bruit des crosses scandait les cantiques. La fanfare jouait de tous ses cuivres; un chœur choisi parmi les meilleures voix bégayait cent cinquante fois de suite le *Kyrie eleison*.

L'été, avec ses fins de jour exaspérantes, interminables, se prolonge. Comme il fait soif au réfectoire, les plus forts font razzia de l'abondance, se crèvent goulûment de vinasse au bec des autres, — j'aime mieux l'eau; ça tombe bien!

Cette année ne finira donc jamais?...

IV

Je termine ma troisième.

Quand j'essaie de reprendre conscience de ce temps-là, je me vois immobile, à mon banc trop haut, penché de mes yeux myopes sur mon pupitre trop bas : une contrainte des bronches, qui me rétrécit la poitrine et m'empêche de respirer à l'aise. Puisque le lorgnon est défendu! — De temps en temps, par ordre de M. l'inspecteur, on m'en confisque un, dont le cordon imprudent aura débordé l'alignement des boutons de ma veste. Je déparerais le rang, sans doute. Mieux vaut que je sois aveugle. Cependant un des lieutenants porte sur le nez des verres épais comme des vitres. Lui peut, moi pas.

Je vais chaque matin à l'infirmerie, il a fallu renoncer à l'huile de foie de morue qu'on vous

verse dans un verre rempli au quart d'eau, exactement comme l'huile des veilleuses et où restait la limace des lèvres du voisin : ça ne passait pas. La sœur Chipie me seringue de l'infusion chaude de sureau dans l'oreille; je n'entends pas mieux.

Et je me retrouve à mon pupitre, plongé dans l'immobilité hypnotique d'un rêve aux yeux ouverts. J'ai l'air d'étudier, et je ne distingue ni le papier ni les lettres : je ne suis pas ici, je vogue en des songes creux où le possible et l'absurde s'amalgament, où ce qui pourrait être transforme ce qui a été, où j'imagine des événements invraisemblables, où je me rue vers une chimérique délivrance.

Travailler? Sans doute je travaille, mais seulement à ce qu'il me plaît. Des lacunes béantes correspondent dans mon cerveau aux classes qui ne m'intéressent pas. J'y apporte une résolution courtoise de ne rien apprendre qui décourage les professeurs, ils prennent en pitié ce singulier mauvais bon élève et ne le tracassent plus.

Les ironies du professeur de géographie me laissent insensible. Le professeur d'allemand me propose en vain ses traductions d'un lourd comique : « — Che me mords le vront endre les tents! » ou : « — Je manche une ponne bomme afec mon bied. » Le professeur de mathématiques sait que mon unique devoir sera la copie d'un éternel théorème. D'ailleurs, il a trop à faire d'affronter les « chahuts » légendaires qu'on lui assène, sans doute parce qu'il est faible et bon. Des boulettes de papier dissoutes dans l'encre visent de leur fumier son crâne chauve, un œuf cru s'écrase au tableau noir. Peut-être me sait-il gré de ne lui faire aucun mal, devine-t-il que je le plains et que je souffre en lui? Quant au professeur de dessin, long vieillard sec, il me regarde avec répulsion, comme si j'assassinais sur ma grande feuille de papier l'homme à demi nu dont la froide académie retient, une année durant, notre fusain et notre mie à effacer.

Seul le professeur de littérature est à demi content de moi, encore n'est-il pas difficile. Je

ne puis m'accommoder du grec, je suis médiocre en latin, la métrique me fait horreur; il n'y a que la composition française qui me réussit : on lit publiquement mes « concours » de la semaine, avec éloges. Je sais mes leçons, mais d'une mémoire mécanique remontée chaque jour, où les pages se dévident, abolies à mesure.

Pourtant ce n'est pas la faute du maître, excellent homme à tête de janséniste, petites moustaches, et royale grise comme on en voit aux tableaux de Philippe de Champaigne, si un effroyable ennui se dégage des vers de l'Enéide ou des phrases de Sophocle. C'est la méthode d'enseignement qui ne laisse rien au travail personnel, à la réflexion, se borne à un gavage de canards aux pattes clouées, crevant d'indigeste pâtée.

L'histoire, si émouvante, ne montre que sa carcasse où pendent quelques peaux parcheminées : des guerres, des traités de paix, des règnes, des morts, des naissances, rien que des dates. Ainsi de tout. On applique à la lettre les

programmes, en dégager l'esprit serait dangereux à une époque de compression morale et de réaction catholique, où, si l'on ne parle plus du retour du roi, ce n'en sont pas moins, semble-t-il, ses ministres qui gouvernent.

De mon pupitre, je suis à enjambées de sept lieues la folle du logis. Elle m'entraîne à travers les fenêtres tristes, par delà les arbres taciturnes. Elle me ramène d'un vol aux vacances : regrets d'hier, espoir de demain, vers cette vie confuse et innombrable que j'ignore et soupçonne, et dont les vagues murmurantes viennent mourir au pied de ces murs de prison. Tout ce que je voudrais connaître me hante, et tout se résume en cette aveugle ou lucide aspiration : la femme, ... l'amour. Le prodigieux mystère féminin m'attire et je n'ai qu'à fermer les yeux pour composer au fond de moi un être idéal qui résume toutes les perfections et auquel les mille formes de beauté entrevues jusqu'ici prêtent un reflet de leur substance et le rayonnement de leur sourire.

Leurres du désir, caprices du mirage : c'est tantôt une fée pas plus haute que le doigt, à jupe en gaze de danseuse, qui loge, — pourquoi pas? — dans un recoin de mon pupitre, sur une jonchée de pétales de roses. Quand je m'ennuie trop, je soulève le couvercle; elle se glisse en deux pirouettes dans mon « Jardin des racines grecques », et pour me distraire, elle danse comme sur le théâtre en cambrant le torse et en allongeant indéfiniment la jolie petite ligne de sa cuisse et de sa jambe minuscules. Elle se juche sur mon épaule, plus légère qu'une libellule, et me tient à l'oreille des discours fantasques et charmants.

Ou bien, c'est au fond du parc du général, là où les taillis s'assombrissent, une Titane assoupie. Je me mire en un de ses ongles comme dans un grand miroir rose. L'odeur chaleureuse de son sein est celle d'une forêt entière. Me rouler au creux de sa chair et dans les foins roux de ses cheveux, me promener sur la blancheur de ce corps, domaine de voluptés pour le plaisir

d'un dieu aussi grand qu'elle, m'émouvoir de son réveil qui est comme le tremblement de terre d'une montagne!

D'entre les livres arides, d'entre les landes épineuses des pages sortent des figures touchantes de légendes ou belles d'histoire : Jeanne d'Arc à cheval brandit son étendard, Pénélope, pensive, tisse sa toile en songeant à l'époux absent. Quels baisers seraient les plus doux à recevoir, de cette Hélène qui rendait pensifs les vieillards, ou de la femme chaste d'Ulysse le subtil? Comme elles devaient être belles, ces vestales qui oubliaient leur vœu et qu'on descendait vivantes, dans la fleur de leur printemps, sous la pierre d'un froid sépulcre? Que j'eusse voulu essuyer le front pâle de Lucrèce, lorsque le suicide en glace la sueur d'angoisse et de désespoir. Si je pouvais être celui qu'aima cette Cléopâtre qui « embaumait l'Egypte, toute nue »!

Splendeurs de la beauté morale ou de l'infamie glorieuse de la femme, de quel élan mon âme

montait-elle vers vous, implorante d'un impossible bonheur, aussi dévorée de langueur que Chérubin prêt à mourir pour un regard de sa marraine!... Besoin d'aimer? Besoin d'être aimé surtout, câliné, bercé en de beaux bras blancs comme un enfant que je suis.

Folies ridicules, suggestions à vide, mais qui me sauvent de moi-même et m'aident à supporter l'intolérable ennui de la geôle. Sans le rêve, que serais-je devenu? Les deux seuls êtres qui, à l'école, me marquaient de l'intérêt sont partis. Mon sergent n'est plus là, et le lieutenant à moustaches de chat et aux yeux gais a été renvoyé dans un régiment. Je suis seul, affreusement seul; l'amitié même ne me console plus. Le monotone jour à jour a épuisé pour moi toutes ses surprises et toutes ses déceptions : rien d'imprévu ne rompra la règle inflexible, la succession des heures, le cycle où nous tournons dans le grondement morne du tambour!

Quand je songe à Moustapha, le jardin et la maison de lumière me paraissent si loin, si loin,

qu'il me semble que des années sans nombre m'en séparent, toutes recouvertes de poussière fine. Les Ardennes aussi se sont reculées dans le passé; on n'ira plus chez les Emile; on n'ira plus chez les D..., la mort est entrée chez eux et a frappé le chef de famille.

A me sentir ainsi emporté de la sûreté des havres de refuge vers le mouvant inconnu de demain, un malaise anxieux me pénètre. Je ne tiens à rien, je flotte à la dérive. Je suis si peu de chose dans cet univers dont j'ai une vague, incomplète conscience, et dont pourtant je crois démêler par instants les lois impassibles et cruelles, s'il ressemble au petit monde où je me meus parmi la sottise et la méchanceté des uns, la bassesse des autres, de rares intelligences, de fugitives sympathies.

Il y a des moments où une désespérance infinie me prend à la gorge : je me juge pauvre, laid, borné dans tout mon être. La vie m'apportera-t-elle plus et mieux? Ne serai-je pas toujours un enfant qui grandit, puis vieillit, ce

qui s'appelle un homme? J'écoute sans intérêt le tumulte des jeux, je contemple la bousculade des galops, les querelles. Quand un élève fait claquer un sac à gâteaux gonflé d'air, tous les bataillons beuglent : « — Foucault! » Cette clameur, qui m'avait intrigué le premier soir, commémore, paraît-il, un noble d'autrefois, un de Foucault grand chasseur, qui tirait des oiseaux dans le parc.

Quand certain garçon paraît sous la livrée bleue, des cris furieux se déchaînent, se croisent, affirment, nient : « — N'en a!... n'en a pas! » On distingue le coup de gueule des grands et l'aboi de roquet des petits... Vert de rage ou pourpre d'humiliation, le malheureux, ainsi conspué dans sa virilité, brandit par protestation un bras phallique et disparaît sous les huées.

Non, je ne puis m'intéresser à ces niaiseries, à ces méchancetés; cela ne me cause que du dégoût, ces joies brutales, ce trop plein de sang et de sève. Je voudrais m'enfuir. Si je faisais une maladie grave, on m'emmènerait peut-être!

Ce que je sais bien, c'est mon éloignement du métier militaire. Le but est manqué, il ne fallait pas me mettre dans cette école. Plus j'admire notre père, plus je me sens incapable de lui ressembler. Je ne serai pas soldat. Il y faut des qualités qui me manquent, des vertus d'âme que je respecte, mais que je ne sens pas suscitées assez haut autour de moi, en moi. Précisément parce que notre père a gravé son nom sur un arc de triomphe funéraire, je ne veux pas faillir au legs d'honneur. Pourquoi ferais-je un médiocre officier? Je n'en ai pas le droit.

Si je deviens quelqu'un, ce sera dans une autre carrière. Laquelle? Je ne sais. Aucune ne m'attire, parce qu'elles ne me représentent rien. Il faudrait avoir une idée des mœurs, des coutumes, de l'organisme social. On m'a élevé dans l'idée que seuls trois corps de l'Etat constituent une aristocratie, exercent des fonctions nobles : l'armée, la magistrature, la prêtrise.

Je ne me vois sous aucun de ces habits.

V

Je ne sais ce que je serais devenu sans les vacances, sans le train qui m'emportait la tête à la portière, ivre du vent et du bruit des rails, gesticulant d'amitié aux gardes-barrières, semant les pourboires, chantant des insanités, vidant avec les camarades les fioles de liqueurs qu'on vend aux buffets, bâfrant des pâtés, achetant des livres que je coupais avec le doigt, attendri par la fraîcheur des prés et le parfum des meules, excité aux arrêts par la vision des femmes en robes claires, brûlant de fièvre dans ce soleil de juillet qui flambe comme un punch.

Si, tel deux ou trois malheureux dont les parents étaient trop pauvres pour les faire venir ou habitaient les colonies, il m'eût fallu

continuer à vivre dans le Prytanée désert, ma raison eût craqué.

Ces vacances-là allaient compter dans ma vie.

Une bouffée d'air salubre entre dans mon âme de prisonnier. Cet air vient des Vosges, où, chez nos cousins, industriels d'Alsace qui ont opté pour la France, nous avons reçu, nous recevons à nouveau une hospitalité offerte à main large et d'un libre esprit.

Le Champ du Pin! Aurais-je cent ans, la vieillesse aurait-elle racorni mon cœur et ruiné ma mémoire, je reverrais le logis vaste, bourdonnant comme une ruche, j'entendrais les rires des enfants, les mélodies du piano, les discussions hardies où se heurtent la tradition et le progrès, le passé et le présent, j'admirerais la famille unie et croissante chaque année, les tablées nombreuses, les amis qui vont et viennent, ce foyer d'intelligence et de passion, où sentiments, idées, aspirations s'incarnent en un être d'élite aimé et respecté de tous, l'épouse,

la mère dont le beau visage rayonne d'énergie charmante et de lucidité grave.

Le Champ du Pin! Eden vivifiant, petit coin de terre française où l'on a plus qu'ailleurs le sentiment de la patrie, la conscience du devoir, où l'on travaille au progrès, où l'on élève à la vraie vie des hommes et des femmes pour demain. J'ai beau, si dépaysé les premiers jours, ne pas deviner ni comprendre les leçons de choses qui se dégagent à chaque minute de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait autour de moi, comment n'aspirerais-je pas à pleins poumons cet air bon et fort comme l'ardeur des pins dont le vert sombre rend ce pays sérieux; cet air de sève, de vie?

Rien qui ressemble, dans la sympathie qu'on nous a témoignée au premier moment, qu'on nous montre chaque année plus, aux rares amitiés que ma mère a gardées et qui dans leurs attaches tiennent à hier, à l'Empire écroulé, à ce qui n'est plus. Ici, le fil est coupé. Les tranchants éclats des obus de Strasbourg ont séparé dans

la chair vive cette famille; les vieux restant au pays des morts où ils ont toujours compté reposer à leur tour; d'autres, avec les jeunes, partis vers l'autre France, la grande.

Ici, on n'était avant la guerre ni dévot ni militariste, ni partisan du régime impérial Aussi on tient des propos — et avec quel accent! — d'où le convenu, le bien pensant, les lieux communs sont exclus. La franchise avec laquelle on pense, le courage avec lequel on parle sont si insolites que j'en vois ma mère souvent choquée; et je suis parfois surpris, rebroussé, le plus souvent conquis, enthousiasmé. Point de contrainte, aucun mensonge, une sollicitation constante à réfléchir, à connaître, à oser. Mon esprit s'ouvre à des intuitions que je ne saurais formuler, qui m'intimidaient d'avance : un horizon de jour.

Et ce n'est pas seulement ma pensée qui se plie à des compréhensions différentes; dorénavant, dans la solitude de ma prison d'école, je serai moins abandonné. Un rayon de bonté me pé-

nètre, un indulgent regard se tourne vers l'adolescent en crise de croissance. J'ai une protectrice.

Oh! je ne me méprends pas. Je ne m'illusionne pas sur moi-même. Si une femme supérieure, entourée d'hommages intelligents, dans une existence débordante d'occupations, de travaux, de projets, daigne distraire quelques attentions en faveur d'un enfant taciturne et orgueilleux, ce n'est pas que ma timidité sauvage le mérite, c'est qu'elle a deviné la misère morale où je croupis, ma détresse d'âme repliée, froissée : sa générosité m'a vu malheureux et elle a eu pitié.

Du moins ne suis-je pas ingrat. La reconnaissance émue que je lui voue fera mon amitié plus profonde avec les années, incorruptible comme tout sentiment vrai. Son estime, que je ne mériterai pas toujours, sera la chose à laquelle j'attacherai le plus grand prix. Que de fois je souffrirai de la certitude de mon infériorité, de la honte de valoir trop peu, et que de

fois alors son affection m'aura fait crédit, m'aura comblé comme d'un don, quand j'eusse voulu en être fier, la justifier comme un droit.

Les belles, mais non calmes, les savoureuses et âpres vacances! Dans cette maison d'enfants où je serais de beaucoup l'aîné, ma protectrice voudrait me voir épanouir : je suis trop vieux pour mon âge. Trop raide, trop peu souple; en vain essaiera-t-elle de m'apprendre à valser pour briser un peu mon maintien guindé. Ne sais-je pas rire? Pourquoi, dès qu'il y a quelqu'un, suis-je silencieux? Puis-je avouer que je hais tout survenant, que je voudrais que cette amitié, qui sait si bien faire à chacun sa place, fût toute à moi seul, et que je suis férocement, égoïstement jaloux?

N'y a-t-il rien qui, en dehors des livres, m'intéresse? En dehors des romans, surtout? L'histoire, la géographie des autres pays, les découvertes, les progrès de la science, les arts, la politique, tout le reste, l'univers?

Ainsi, à l'heure fraîche du matin, après le

petit déjeuner, alors qu'elle s'appartient encore et qu'elle parcourt son jardin, relevant une tige de fleur que la pluie a penchée ou dégageant de ses feuilles un fruit pour que le soleil le mûrisse, elle m'interroge, me pousse à la confiance. Mais je ne sais, dans ma gaucherie apprêtée, répondre ce qu'il faudrait, être moi tout simplement. Je m'empèse, je m'empêtre; l'amour-propre maladroit m'enfonce davantage, je me noie; elle le voit, et j'en souffre.

Quelle patience elle a, dont je ne sais pas me montrer touché, alors que je le suis tant! De quel rire moqueur, de quel mot cinglant elle bafoue parfois ma bêtise. (C'est bien fait!) J'en ai aux yeux des larmes qu'elle feindra de ne pas voir, mais dont tout à l'heure son sourire me consolera; je resterai tout le jour confus, mais d'avoir été humilié par elle, et parce que c'est elle, me paraîtra délicieux. Et pourtant, il faut bien que de toutes mes gaucheries une sincérité jaillisse, il faut bien que sous cette ingrate enveloppe perce le moins mauvais de

moi-même. J'ai besoin de le croire pour prendre foi en moi, devenir meilleur.

Son mari me témoigne une égale bonté. Il essaie de m'intéresser aux sciences naturelles, à la botanique, à la chimie, à l'essence et aux transformations de la nature. Je n'ai des notions exactes sur rien; dans ma tête, a dit un jour en souriant le professeur au masque janséniste, les idées se pressent comme des moutons aux portes de la bergerie : il faudrait mettre un peu d'ordre. Mais les formes symétriques ou asymétriques des cristaux, les minéraux micacés, veinés de rouge ou sulfatés de bleu, les étamines, les pistils des plantes ne me font pas entendre ce simple et éloquent langage qui ravissait Jean-Jacques. Quelques expériences de chimie seules me distraient : une entre autres où avec de vieux chiffons et du vitriol nous fabriquons du sucre. Tout mon apprentissage scientifique se borne à salir de vert-de-gris et à corroder d'acides l'appui de la fenêtre de ma chambre à coucher.

Je visitai l'usine : on y fabriquait des chapeaux de paille. Le vol des courroies sifflantes, l'engrenage des métiers, cette merveilleuse adaptation de la machine à l'ingéniosité humaine, cette création progressive qui tirait un objet de nécessité ou de luxe des longues tiges en gerbes blanchies par les soufroirs, ne m'intéressèrent qu'à demi. Je ne sais quel romanesque, quel faux idéal me masquait la réalité : certains ordres de préoccupations, d'idées me semblaient seuls élégants, relevés : il est si enivrant, à quinze ans, de se croire homme et de se payer de mots sonores.

Je ne sus pas non plus, en parcourant les ateliers, comprendre le regard dont me suivaient les manœuvres, le silence qui courbait sur la tâche hommes et femmes, la dignité de leur effort, le mystère des existences humbles qu'abritaient, près de l'usine, les toits du petit village ouvrier. Je ne soupçonnai pas que le monde restreint, dont je m'enorgueillissais de faire partie, reposât sur l'immense assise d'un peuple par

qui me venaient le pain, le vin, les habits, le confort des maisons, tout ce qui m'entourait d'agrément et de bien-être et sans lequel j'eusse dû, seul, nu, affamé, chercher de mes mains ma nourriture, et me faire un lit de terre et de branches sous le ciel.

Quelles saines promenades nous faisions sur les coteaux boisés qui dominent la ville; comme l'air y était fort et doux! Je revois encore la rivière froide et transparente en son lit de cailloux, une route qui s'allongeait entre les prés et les chaumes, et au fond du jardin, une allée de sapins noirâtres au suave et amer parfum. On atteignait, par des marches de pierre et des galeries d'espaliers, un grand terre-plein qui formait verger : des linges blancs séchaient à des cordes, au-dessus des prunes violettes tombées dans l'herbe épaisse.

Je vis finir ces vacances avec une bien autre tristesse que les années passées Que deviendrai-je, retourné à l'asphyxie de ma geôle, aux mauvais désirs, à la paresse énervée, au spleen

aigu? Mon amie me promit de m'écrire; nous nous reverrions, et elle me donna, par une inspiration du cœur, le souvenir qui pouvait m'être le plus précieux : un album fermant à clef, où jeune fille elle avait copié les vers qu'elle préférait.

Ce livre intime a été pendant des années mon compagnon de pensées, un viatique de route; je ne pouvais le voir, le feuilleter sans en être ému et réconforté. Tous les poèmes qu'il contenait me paraissaient beaux et touchants : le Waterloo de Victor Hugo, un hymne à la nature de Laprade, la ballade du désespéré de Murger. Je les sus tous bientôt. Je me les récitais constamment.

Certes, j'étais très jeune encore, j'avais bien peu profité de ce milieu dont les idées étaient trop neuves, trop complexes, trop drues pour que j'en subisse toute la bonne influence. J'allais retomber sous l'emprise d'une éducation opposée, d'autorité dure et étroite. Mais j'avais pu comparer, j'avais aspiré une bouffée de liberté

grisante. Même ce que je ne comprenais pas se prolongeait en écho dans ma conscience.

Dans ma vie contrainte, à travers le convenu des préjugés et des phrases toutes faites, j'avais senti le souffle de l'Esprit.

TROISIÈME PARTIE

LA FEMME ET SON OMBRE

I

Je ne rentrais pas seulement en seconde, mais au premier bataillon : passage redouté. De nouveau la vie commune, dans la même cour et le même carré du parc, s'émiettait. Il fallut apprendre les trajets rectilignes, en rang! — une! — deux! — vers de nouvelles études, un réfectoire, un dortoir nouveaux.

Des visages inconnus ou plus précis d'anciens, des regards d'hommes faits scrutaient, avec ironie ou menace, notre « dégaine de melons ». Les brimades sévissaient, plus ineptes qu'odieuses. Ordre aux bandes, en récréation, de tourner dans le même sens. Quiconque coupait en passant devant eux des anciens, fût-ce au commandement d'un chef, se voyait infliger un

pensum : deux pages de latin! Pas de réplique, ou deux pages de grec!

Aux privés de la cour, les deux tiers des boxes de zinc et des trous de lune leur étaient réservés; à eux seuls les privés du parc. Qu'un melon pressé osât... Crime de lèse-majesté : — quatre pages! Que de fois allait retentir le cri impératif : « — Melon, du papier! »

On devait, sitôt requis, fournir le papier spécial à cette consommation; que ne contenait-il du poil à gratter ou du piment rouge! Qui résistait, les anciens se mettaient à quatre pour l'assommer; en outre les brimades incessantes lui eussent bientôt rendu l'existence impossible. On cédait, en riant jaune, d'un semblant d'acceptation qui sauvait mal l'amour-propre. N'était-ce pas la tradition? Et si elle était sotte, injuste, brutale, qu'importait, puisque l'usage, le temps l'avaient consacrée. La Tra-di-tion!

Et ce n'est pas seulement sous le joug de ces durs camarades qu'il faut ployer, mais sous celui de nouveaux moniteurs, de nouveaux

maîtres. Que seront-ils? Il dépend tellement d'eux qu'on redresse le front ou qu'on l'incline, plus écœuré, plus découragé, à vau-l'eau.

Le professeur de littérature semble très occupé de ses pantalons gris-perle et de la raie impeccable de ses cheveux; il s'exprime avec une distinction cherchée. Le professeur de géographie et d'histoire, homme de mérite, vétilleux et d'une politesse susceptible, s'enflamme de perpétuels soleils qui empourprent sa face déjà rubiconde.

Le maître-répétiteur gratte les pellicules de sa barbe et s'endort dans sa chaire après avoir retiré ses chaussures et appliqué ses pieds au frais, sur le bois; un jour l'inspecteur des études entre inopinément, et le pion, surpris, fourrage dans le vide, repêchant à cloche-pied ses bottines. Quant au « chien », c'est un loyal adjudant, à l'interminable moustache, aux yeux inexpressifs; il sent le tripoli d'astiquage à dix pas et reluit d'une exemplaire correction.

La sévérité de l'Ecole grandit d'années en

années. Autrefois fumer était une peccadille, passible de vingt-quatre heures d'arrêt. A présent, les récidivistes, s'évertuant à tromper la surveillance, encourent des quinze jours de prison. Les pelotons de rigueur ont triplé. Il y a des « chiens » qu'on hait parce que hargneux ils grondent, et on ricane à leurs abois colères, on éprouve une mauvaise joie à épier leurs regards humiliés et furieux.

Un ou deux élèves sont expulsés par la porte Soupière. Cela n'empêche pas les murmures à bouche close à l'étude, au réfectoire, les « chahuts » des dortoirs. En vain menace-t-on de prendre pour responsables les gradés; en vain multiplie-t-on privations de sorties, pain sec, études consignées : inutiles rigueurs. Sous l'oppression maladroite la rébellion couve.

Je n'ose, dans la sourde tristesse de l'hiver, le deuil du parc ramifiant ses branches noires, envisager l'interminable étape, les mois à courir. Reverrai-je jamais des vacances, me retrouverai-je un jour au Champ du Pin? Que ne puis-

je dormir des saisons comme la marmotte, mourir un an, pour ressusciter au départ. Ainsi muré, prisonnier, esclave tournant la meule des mêmes rebutantes corvées, étouffer, râler de cette asphyxie lente, c'est horrible.

Mes amis? En ai-je seulement? J'en retrouve un ou deux, j'en perds aussi. Certains que j'ai aimés autrefois n'ont plus que des regards indifférents ou de lointaine rancune, ce que laissent d'indécis, d'inavoué, les malentendus secrets, la cassure. Mes camarades? Quelques bonnes figures; çà et là un visage où l'intelligence brille. Au-dessous, le troupeau, les médiocres, les envieux, les médisants. Que de regards hostiles sans que je sache pourquoi, d'expressions aigres, de sourires qui voudraient mordre! Pourquoi? Me jugent-ils distant, avec d'autres goûts, d'autres manières? Il faudrait comme eux avoir le pli, l'alignement, bêler avec les moutons, hurler avec les loups. Etre à part ne se pardonne pas.

Je serais persécuté si je n'avais deux soutiens :

l'un, brave garçon sourcilleux, dont le torse, les poings inspirent des égards. Il parle peu, si ce n'est pour désigner d'un doigt doctrinaire une plante et murmurer : « — Cotylédon, ou : — Malvacée. » On le respecte un peu comme dans les campagnes ceux qui savent des secrets et jettent des sorts.

L'autre est par bonheur un ancien dont j'ai connu le frère externe. Il a la tête fine, la bouche pincée de l'humoriste, ses yeux rient à froid. D'un réel talent pour la caricature, il silhouette, il en peint d'étonnantes. Avec une ressemblance drolatique défilent le général, les officiers, les professeurs. Il en remplit un de ces cahiers où s'entassent pêle-mêle notes de cours, images gaillardes, latin macaronique, recettes burlesques; un cahier à couverture bleue où s'inscrit, dans un triangle coiffé du bonnet phrygien, la devise chimique du parfait brution : S + KO *(Soufre et Potasse!)*

A une des premières récréations, ce mot singulier part : — « Où sont les peaufins? » C'est un

ancien barbu qui le prononce, et d'autres avec lui dévisagent les nouveaux des deux compagnies de seconde, comme, sur un marché d'esclaves, des acheteurs examinent les femmes.

Les peaufins, — peaux fines, — ce sont les imberbes, les jolis adolescents. Ils sont sûrs de trouver des protecteurs, une bande entière qui les adoptera; pour eux des mâles se «pocheront». Nul ne s'étonnera de l'aspect féminin, yeux en coulisse, taille ondulante que prendra, naturellement, tel blondin à grâce molle, tel brunet provocant. Ils ont des surnoms de femme : la belle Anglaise, Bébé. On voit des peaufins de tout âge, et même parmi les adultes : Patrocles d'Achilles qui, entre ces hauts murs, n'ont pas d'autres choix que ces distractions de couvent ou de bagne.

On se confie, à voix basse, ce qui se passe certaines nuits au dortoir des plus grands : une prostitution sans femmes, avec femmes pourtant. C'est fatal : l'instinct naturel, insatisfait, dévie. C'est l'écume passagère de sève, le bouillonne-

ment d'une jeunesse comprimée. Le vice scolaire n'est plus l'acte honteux qu'on dissimule seul, ou à deux, c'est une tare collective qui gagne des bancs d'études, des rangées de lits, s'avère en mot de passe, circule aux regards.

En contact perpétuel d'adolescents et d'hommes, sous l'obsession de la virilité croissante, dans la brutalité des propos peuple et soldat, le sens génésique s'exalte, rêve, à travers les pis-allers charnels, l'exutoire normal, d'autant plus tentant qu'à nos yeux un mystère de honte et de péché le consacre : la femme, celle dont le corps se dévoilera un jour pour la première extase; celle en qui l'on goûtera, dans le fruit fondant de la volupté, « l'orgueil d'une initiation et l'apaisement d'un besoin. »

Chez tous, ou presque tous, le remède, quand il viendra, dispensera la guérison, emportera la maladie et ses souillures. En attendant... Je reverrai toujours les yeux intenses d'un camarade, son masque pâle ravagé de

l'ivresse qu'il donne et qu'il reçoit, sa maigreur, ses mains moites d'une perpétuelle fièvre : l'érotisme le brûle.

Ce mal, chez les plus nerveux et les plus raffinés, une excitation cérébrale l'entretient de la puissance maléfique de certains mots, du retour d'idées fixes, d'images qu'offrent à l'imagination le contour troublant des êtres et jusqu'à la forme inanimée des choses. On songe longuement au vers de Virgile : *Formosus pastor ardebat Alexis;* on évoque l'heure lourde, la mousse chaleureuse autour du chêne velu et crevassé, le jour vert d'ombre et l'étrange vertige que l'haleine de la terre coule aux moelles du satyre persistant dans l'homme. Les mots les plus purs suscitent des pensées irritantes : Vierge, Ange prolongent l'obsession, l'un d'un obstacle à vaincre, l'autre d'une insexualité qui intrigue. Le dictionnaire retient l'attention sur les termes où s'agglomèrent des fragments de mots impudiques ou sales : une fange remue la profondeur de l'être; des tentations inavouables,

monstrueuses, naissent et s'éclipsent comme dans les cauchemars.

Un peu de ce sourd besoin d'aimer sans savoir qui, ni comment au juste, qui nous tourmentait, je le dérive en tendresse platonique pour les chevaux que nous montons au manège, dans le plaisir de caresser une bête docile, de lui enfoncer des coups de talon au ventre si elle rue, de se sentir lié à elle par le branle du galop ou la lente houle du pas. Amis d'une demi-heure, bons animaux de bois, tenus par des cavaliers bleus.

On reconnaissait de loin leurs robes; et leur nom, dès qu'on vous l'assignait, vous rendait fier : « — Diane! On va piler du poivre! » — ou vous désolait : « — Assouvie! la rosse!... » — Reprises, voltes, doublés! Avec quelle ivresse vivais-je les temps de trot allongé sur le sable, quand l'écuyer de Saumur, dans sa capote noire qui descend jusqu'à terre, fait claquer sa chambrière, quand l'écuyer-chef, « le Rein », apparaît.

« — Creusez le rein! » — prononce-t-il gutturale-

ment. Et, tout à coup : « — Pour partir au galop! »

Les chevaux, d'eux-mêmes, obliquent la tête au mur et s'encapuchonnent. L'heureux moment! Quel dommage de voir s'approcher le dernier quart d'heure : la voltige, le sauteur cabré entre les poteaux gainés de cuir. Là, mon infériorité en gymnastique me disqualifie, tandis qu'en selle... Et puis, je creuse le rein, et le sous-chef de manège daigne me sourire.

Ce sont ces reprises d'équitation qui, du dérivatif de leur bonne fatigue, m'aident à tuer le temps. Je les convoite avec impatience; pour elles, je n'ai jamais froid dans mon pantalon de toile à sous-pieds, et je méprise les écorchures cuisantes. Quand notre adjudant pousse le large vantail percé d'un trèfle lumineux et pénètre avec un pan de la clarté du dehors, je le maudis; de quel droit vient-il nous chercher? Sa montre avance!

Qu'est-ce qui se passe? Les anciens se livrent à des préparatifs, à des colloques, ont des allures furtives et préoccupées. Une étude vide se

transforme en atelier; avec l'autorisation de l'autorité, des ciseaux taillent des oripeaux, de la colle forte assemble des papiers de couleur; des déguisements s'ébauchent. Un globe se recouvre d'or, des épées de bois, des piques de carton s'argentent, un bonnet de magicien s'épointe; de l'étoupe, de la filasse se muent en barbes et perruques. On combine la fête, la grande fête des Melons. Des Anciens serait plus exact.

Notre rôle se borne, pour la solennité, à arborer des cols et des manchettes de papier blanc frisés en papillottes de côtelettes, et à servir de domestiques. Les melons sont les figurants : ils portent la litière du consul, les faisceaux des licteurs, ils roulent le tonneau de Diogène, ils escortent l'empereur de Galilée et soulèvent la traîne de sa robe bleue constellée d'étoiles; l'un tient le sceptre, celui-là le glaive, cet autre le globe. Le défilé dans la cour s'organise. Deux cortèges avec distances représentent la faculté des Lettres et celle des Sciences, les Académies

de Bazouges et de Mayet, noms baroques de petites villes voisines.

Un rite immémorial a réglé l'ordre; la musique en tête joue une marche solennelle : on débouche du petit pont dans le parc, et à pas comptés, entre les deux autres bataillons formant haie, trépignant d'attente et volubiles d'admiration, on s'avance. Des rires, des lazzis accueillent les costumes, les têtes méconnaissables : voici M'ame Pipelet, d'Artagnan, un paysan sur un âne, — où a-t-on trouvé l'âne?... Oh! ce seigneur maigre en maillot!.. Tiens, une noce! Eh! la mariée!... Quel est ce Béranger vénérable? Polichinelle et ses bosses, il bâtonne Pierrot! Le Malade imaginaire se défend de son pot de chambre contre la seringue de Diafoirus. Un gendarme cagneux se dandine, le coude en dehors, son gant d'escrime boudiné, énorme, à la moustache. Ils ont passé.

Ils gagnent le carré du premier bataillon, se séparent, chaque académie d'un côté, pour écouter le discours que prononce le doyen de Ba-

zouges et celui de Mayet : discours burlesque émaillé de calembours et d'allusions obscènes ou satiriques, vestige évident des libres coutumes des clercs d'autrefois, quand la fête des Fous ou de l'Ane mettait l'Université en liesse.

Le « laïus » terminé, doctement, gravement, les deux académies se font face. La musique en vis-à-vis entame avec une lenteur cadencée le quadrille des Lanciers. Les doyens se saluent, inclinent très bas leur perruque; la mesure s'accélère, les salamalecs des deux camps redoublent, le pas s'accentue, les bras en anses saccadent, les génuflexions titubent; le quadrille s'emporte, le cancan s'échevèle aux cris de : « — Chahut! Chahut! » Les chapeaux volent, les robes se retroussent, l'âne brait, la noce est saoule, l'empereur de Galilée pivote sur une jambe, l'autre à la hauteur de l'œil. Pandore égaré, basques au vent, voltige. Le malade gigote, Béranger se trémousse, M'ame Pipelet culbute et montre son pantalon que Diafoirus vise d'un bouillon pointu.

La folie tourbillonnerait longtemps encore, mais l'heure a sonné, la fête des melons a vécu, avec ses licences, sa fantaisie, ses coutumes qui la relient au passé. L'an prochain on la supprimera.

« — Tambour!... »

Un funèbre roulement d'orage...

« — A vos rangs! »

II

Le printemps, l'été, les vacances. Je suis en proie à une ivresse continue, légère, qui tantôt m'allège, tantôt m'accable de langueur. Parfois des ailes me soulèvent, l'étrange sensation de voler qu'on a en songe, parfois la courbature me voûte, jambes cassées. J'ai mal à l'âme, j'ai du vague au cœur, des bouffées me montent au visage. Je ne pense qu'à l'amour.

L'amour... J'essaie de le concevoir et je n'y parviens pas plus qu'à embrasser tout l'horizon, qu'à regarder en face le soleil. Mot prestigieux, mot talisman qui déferle dans l'être en ondes impuissantes à mourir, qui déploie devant moi des mirages d'héroïsme, de conquête, de périls, je ne sais quelles visions paradisiaques de délices. L'amour...

Est-ce en son nom que je suis troublé lorsque, au parloir, ou en sortie, j'aperçois une femme pas même jolie, laide, pas même jeune, mûre. Une femme... Ce mot ne dit-il pas tout? Et l'angoissante obsession de sa tournure, le rythme de sa marche, le soulèvement de sa robe!... Quel attrait s'exhale donc des cheveux pressés qu'un chignon tord sur la nuque, des mains dégantées nues, du parfum d'un mouchoir? Pourquoi cette secousse brève si, dans une chambre, un battant d'armoire à glace, un tiroir de commode s'entr'ouvrent sur du blanc de linge, de secrètes guipures? Quel philtre émane de l'intimité d'une table de toilette?

Pourquoi un rire de femme me donne-t-il envie de pleurer? Pourquoi ces malaises exquis sous un regard, ces empourprements devant un sourire? D'où vient cette attirance vers le charme d'une créature imaginaire, cet élan vers un visage qu'on voudrait baiser, un corps qu'on voudrait étreindre, et cette peur qui, en présence de la réalité, vous paralyse soudain, muet

et ridicule? Déclarations qu'on voudrait prononcer à genoux, lettres de feu qu'on voudrait écrire! J'aime...

Oui, c'est l'amour, je le sais, je le sens, j'en suis sûr. J'aime... Elle est grande et blonde, elle a la chair de la rose pâle, de la rose cuisse de nymphe émue, elle en a le délicat velouté. Rien qu'à effleurer son bras (je n'ose concevoir caresse plus audacieuse), une telle suavité pénètre les papilles de mes doigts que j'en sens la caresse me défaillir jusqu'au cœur.

Elle a les yeux bleus, elle est marquise ou duchesse, fière pour tous, indulgente pour moi. Vierge, et pure comme les sources des glaciers. Amazone incomparable, suivie de lévriers bondissants, sur un alezan fauve très haut qui franchit haies et ravins. Au bal, elle éclipse toutes ses rivales; des regards d'hommes hardis ou sournois la suivent; mais de préférence je l'évoque sans témoins, seule avec moi, dans les allées droites d'une charmille, sous les frondaisons séculaires du parc; ou bien nous lisons ensemble quelque

merveilleux livre de contes, dans une salle haute et sombre du château. Nous partageons, loin de la tourbe vulgaire, des jours d'or et de soie. Une barque nous promène sur l'étang; nous déchirons de notre sillage la nappe des lentilles d'eau, au milieu d'une escorte de cygnes.

Nos collations sont des mets les plus fins et des vins les plus rares. Des brassées de fleurs jonchent nos lits, et quand, du haut de la terrasse aux balustres de marbre, nous avons vu s'enflammer les feuilles des érables blancs et des hêtres pourpres dans l'incendie orange du soleil couchant, le crépuscule descend en vapeur violette et précède d'ombres furtives notre retour inquiet d'entendre derrière nous glisser sur la pelouse les pas silencieux de la nuit.

Mais cette femme, cette vierge, mon unique désir la crée : fantôme d'air vide, nuée que la brise dissipe. Irréelle autant qu'une nymphe des eaux ou des bois, qu'une déesse de l'Olympe, mirage de l'amour et non son vrai visage. Qui aimerai-je donc?... Mais est-ce que déjà je

n'aime pas, sinon une femme, du moins la femme, toutes les femmes, celles que je connais et celles que je n'ai jamais vues, celles qui sont mortes et celles qui naîtront, fourmillement innombrable, corps et âmes que je voudrais ravir, saisir, et pour lesquels je n'aurais pas assez des cent bras de Briarée et des mille yeux d'Argus. Qui aimer, qui m'aimera? Comme elle est loin encore dans l'avenir, la fiancée, l'amoureuse, l'initiatrice, la maîtresse!...

La maîtresse? — Ah! pourquoi s'attache-t-il à ce mot un sens avilissant? Est-ce que de l'enseignement religieux qui malgré moi me poursuit, de la morale qu'on m'enseigne ne ressortent pas l'horreur de la chair et le dégoût de l'impureté? Les lectures qu'on défend, même les plus innocentes, les questions du confesseur, le secret turpide où l'on tient les fonctions corporelles, la honte pour tout ce qui touche au sexe ne m'avertissent-ils pas d'un cloaque, d'un abîme?

Sans doute, ce n'est pas clair; on exagère, je ne suis qu'à demi dupe; je raisonne, je cherche à

démêler le vrai du faux. Mais seul, saurai-je? Et qui m'aidera?

La maîtresse! Comme le sens de possession, en ce mot fatidique, vous prend aux moelles... la maîtresse!... Celle qu'on possède et qui vous possède... J'évoque un beau visage bouleversé du danger, des yeux pervers, une joie satanique, quelque chose d'anxieux de poignant, d'affolé, un frisson dans les vertèbres, le cœur étreint, la bouche sèche des jours d'orage, un fluide inconnu zigzaguant en foudre par tous les nerfs. Posséder une femme : on doit mourir de cette ivresse.

J'ai beau chercher, j'ai beau, d'invraisemblables suppositions, calomnier celles que je connais et celles que je ne connais pas, il est impossible, il serait fou qu'une femme tombât dans mes bras; car la passion, la mise en scène poétique et romanesque exigent une chute instantanée, violente : le rapt et la faute, à peine le temps de savourer qu'on fait mal, de mêler le remords à l'extase, cette extase dont l'inéprouvé me hante, me fascine.

Pourquoi personne, un vieil ami, un médecin, un homme qui ait vécu, qui sache, n'est-il là pour m'instruire, refréner ce mysticisme dangereux de la chair, cette idée absurde de l'amour? Pour me dire et dire à mes camarades que l'instinct précoce dont nous souffrons est une loi de nature, que sa satisfaction, pourvu qu'elle vienne à son heure, n'a rien de vil, et qu'il n'est dans la possession d'une femme ni péché religieux, ni mal moral, point d'autre crime que celui qu'un être peut commettre en aidant à la déchéance et la dégradation d'un autre être. Que ne nous dit-on :

— Aimez déjà, et autant que votre volonté contiendra les sens impérieux, respectez de votre amour celle qui sera vôtre plus tard et que vous féconderez dans son âme et dans sa chair, la compagne de votre vie. Elle ne sera qu'une femme entre toutes les femmes et non pas un ange ou une chimère; elle ne sera pas immatérielle, et sa pureté ne sera point ternie parce qu'elle vous offrira ses seins pour y reposer

votre front et son ventre pour que vous y semiez la vie. L'amour, qu'on aime sa femme ou sa maîtresse, est toujours beau, noble, et il n'y a d'impur que les baisers sans affection, la débauche à froid. N'exaltez pas trop les vierges, ne flétrissez pas trop les prostituées, de peur de trop raffiner le sentiment avec les unes et de trop le matérialiser avec les autres, car qui veut faire l'ange fait la bête, et vous ne devrez vous partager ni entre une créature éthérée ni entre une fille publique, mais vivre avec une femme, comme il a été donné à l'homme de le faire en esprit et en substance, pour la joie et la peine, le devoir accompli, le dévouement réciproque, l'aide au prochain, l'éducation des enfants, l'existence de tous les jours, plus simple et plus difficile qu'on ne croit, plus méritoire aussi.

Mais nul ne nous avertira, et pendant ce temps l'envahissante obsession monte à pleines veines, raidit les muscles, rend pâle de désir! Savoir, soulever le voile d'Isis, franchir l'épreuve qui émancipera désormais, ne plus être Daphnis

ingénu, Gros-Jean niais, perdre le stigmate ridicule de la virginité, s'affirmer homme, pouvoir, Don Juan imberbe, regarder en face celles dont on connaîtra la faiblesse, être Adam nu en face d'Eve sous l'arbre du péché!

On évoque ce qui faillit... l'occasion; sans doute a-t-elle passé déjà, tint-elle à peu?... Cette petite paysanne pervertie, dans les mansardes dont les solives craquent de soleil, sur un poudreux lit de journaux, qui sait si, plus audacieux?... Ou cette femme de chambre rustique, aux gros bas sur un mollet rond, avec son corsage gonflé, son regard résolu, son rire ferme!... Peut-être!

Il est tant de femmes par le monde, séduisantes, jolies, parfumées, qui semblent faites pour donner la première leçon d'amour; pourquoi ne devinent-elles pas la timidité suppliante d'un grand enfant qu'elles instruiraient, maternelles un peu, et dont la gratitude les griserait de caresses balbutiantes, maladroitement douces? Telle, dit-on, a un amant qu'on dé-

signe. Si c'est vrai, pourquoi ne fait-elle pas un heureux de plus? Et quel heureux!...

Elle aurait pitié si elle pouvait lire les regards perdus, les silences éloquents, les malaises douloureux, le drame secret qui torture l'adolescent, jusqu'au jour où n'espérant plus l'impossible aventure, dont même il aurait peur si elle s'offrait, avec un camarade déterminé, — à deux on ose, — il va, le front haut de bravade, élargissant son torse, frapper à la porte grillée d'une maison close de Tours ou du Mans.

Je le vois, long, mince, furtif et cependant crâne, comme aimanté par un chiffre fatidique et gigantesque, dans une rue mystérieuse. Est-ce ici? Est-ce plus loin? Il hésite : un ouvrier qu'il accoste lui répond : « — Vous y êtes, » et s'éloigne rapide, comme honteux.

Honteux, ne l'est-il pas aussi, ce gamin pâle? Si on le voyait? Eh bien, qu'on le voie!... Il touche au but; si souvent dans le silence des études, l'insomnie équivoque du dortoir, il a attendu cette minute qui le bouleverse délicieu-

sement, devant cette porte de bois et de fer, poignante de tout ce qui se cache derrière : joie défendue, stupre vénal, et, terrible de mystère, l'inconnue, celle qui va tourner vers lui le visage du destin, celle par le corps de qui il va s'affranchir de l'enfance, se dépouiller de ce qu'il ignore, mordre au fruit de chair défendu, au fruit de la connaissance et de la vie.

Il a heurté; un judas glisse, un œil examine. La porte s'entre-bâille sur une petite cour dallée que strie un filet d'eau malpropre. Dépoitraillée, une femme, du fard sur la joue comme une crasse, toise les arrivants au seuil d'un chenil sombre où, sur un lit sans draps, une paillasse crevée perce!

Le salon a des housses sur les meubles et des points noirs de mouches sur les glaces; sous un lustre enveloppé de gaze, c'est la fébrile attente qu'émeut, répondant à l'appel, un bruit de pas, de voix, de rires dans un escalier qu'on ne voit pas. Et sitôt la porte poussée par une grosse femme en peignoir décolleté, brune et mate,

populacière comme les Espagnoles qui déchargent les bateaux des ports, l'adolescent murmure cérémonieux, avec une fausse désinvolture :

« — Voulez-vous me permettre, madame, de vous offrir le bras? »

Stupeur de l'être bestial dont le mufle s'épanouit, flatté. Montée de l'étroit escalier au milieu de femmes demi-nues qui s'aplatissent au mur, s'écrasent entre elles, et s'égaient d tant d'empressement et de galanterie.

La chambre s'ouvre, avec ses meubles indispensables, où le lit seul tire le regard. Rien de gai, pourtant, rien de joyeux dans cet instant. L'odeur est lourde, aigre d'un relent de pommade et de marée. Le peignoir tombe et, ne gardant que ses bas rayés, la femelle, ventre à l'air, s'étale avec son poil de bête. Les mots prononcés sont piètres et pauvres. Il y a de la solennité dans le silence de cette minute qui palpite en communion de chair et meurt avec un soupir.

Rien que cela. Tout cela... C'est donc cela!

De l'âme et des sens de l'initié, du fond décevant de ce mystère charnel, s'élève une reconnaissance vers cette femme au front bas et aux yeux gravement stupides, ce corps à tous que les hommes, par centaines, ont foulé de leur poids et sali de leur écume.

Ilote méprisée, outil à plaisir qu'une pièce blanche achète, toi qui l'aides à sortir du mauvais labyrinthe où il se cherche, toi qui lui apprends comment il possédera des femmes plus belles et plus heureuses, épave incarnant malgré toi, malgré tout, la splendeur de la femme et l'auguste volupté, — l'adolescent te rend grâce en baisant tes joues usées.

Il doublera ton humble salaire, et reste encore ton débiteur; sa mémoire conservera ton nom d'emprunt, ton nom profané : Dolorès, litière à soldats, esclave des passants ivres, pareille aujourd'hui à un vieux crapaud flasque des ruines, si tu ne pourris pas en quelque charnier : Vénus de boue, libératrice!...

III

Entre tous les sentiments complexes qui pouvaient assaillir une âme de seize ans, la fierté dominait. Il n'y avait pas de quoi. Mais avant d'en convenir, il me fallut quelque temps, car l'enivrement de la virilité conquise m'exaltait. Il me semblait, d'avoir tant escompté l'importance de cet acte, de l'avoir paré d'une telle fièvre d'attente et d'une telle émotion du désir, qu'il était considérable, quelque chose d'essentiel et de définitif. L'épreuve accomplie, j'étais un homme.

Maintenant, je pouvais aspirer à des conquêtes plus relevées. Elles me semblaient plus faciles. Je regardais les femmes avec d'autres regards, plus hardis, qui descendaient sur elles et semblaient leur dire : « Je sais ». Ce qu'elles

avaient perdu en mystère, elles le regagnaient en poésie trouble, car j'étais ému de les sentir asservies à la même animalité que nous, pétries de chair dont les replis secrets de volupté se confondaient presque avec les organes des plus tyranniques fonctions. Nous encore, sexe fort, sexe laid, passe! Mais elles, dont je concevais de si pures, de si exquises images, elles, marquées aussi au sceau d'une dégradation originelle! Jamais le conflit de l'idéal et de la matière, de l'illusion magique et de la réalité brutale ne m'avaient à ce point poursuivi jusque dans le tréfonds de l'être.

Bientôt je ne pus me dérober au regret, et, sinon au remords, à la hantise des détails cyniques ou grotesques de l'aventure. Si complice que se fût montrée mon imagination juvénile, quelque voile vaporeux qu'elle eût jeté sur ce que ce décor et cette partenaire avaient de répugnant, la nausée me vint. Tard, il est vrai; elle n'en fut que plus forte.

Je ne conçus ni ingratitude ni mépris pour

la pauvre créature qui s'était prêtée, je conservai même pour elle une sentimentalité vague, assez fidèle pour que l'an d'après, revenu frapper à la même porte, je la demandasse; elle n'y était plus. Je ne la regrettai pas autrement et montai avec une blonde dont le maussade accueil blessa ma naïveté. L'idée que ce métier fut à certains jours odieux à qui le subissait ne m'était pas encore venue.

La hideur du lieu, la misère de ces femmes se doubla dans mon esprit de ce que ma déception éprouvait de piteux. Le bon d'un ou deux mécomptes semblables fut de me délivrer de l'obsession d'un revenez-y. Le mauvais fut que je m'en rejetai d'autant plus violemment, ardemment, vers la fiction décevante, une passion cérébrale pour des femmes inexistantes et matériellement impossibles, échappant à toutes les conditions de la vie normale, des héroïnes d'autant plus belles et désirables que je les façonnais à ma volonté et les perfectionnais à ma fantaisie. Blondes presque toujours,

angéliques et passionnées, insexualisées comme dans les statues et les tableaux, où une précision trop choquante est exclue. Elles réunissaient les vertus les plus pures aux vices les plus séduisants. Elles tenaient de la madone et de la courtisane. Je les traquais à travers des péripéties extraordinaires et elles se livraient à la fin, corps et âme, à la folie de mes baisers dans l'assouvissement d'un songe.

C'était tomber d'un extrême à l'autre. La conception exclusivement livresque où s'enlisaient ma casuistique (?) et mon expérience (!) de l'amour, l'envahissement aussi complet d'une âme pour le rêve, ne tendaient à rien moins qu'à la paralyser, cette âme, à la rendre impropre aux avatars sentimentaux et sensuels de tous les jours, à fausser en elle la conscience du possible et le goût du vrai. Le dégoût de l'action, la peur d'oser étaient la rançon de ces délicieuses ivresses d'un dormeur éveillé.

Quelle conquête, ardue ou périlleuse, de femme en chair et en os valait à mes yeux celle

que je possédais sans effort, librement, comme un magicien créant les plus suaves et les plus beaux fantômes? Dédaigner, ignorer de si haut la réalité, à la bonne heure; mais un jour, bientôt, on voudra l'étreindre à pleins bras, et alors quelle gaucherie, quel emploi de sentiments faux, quels casse-cous : un aveugle dans la rue! Je ne pense pas que cette étrange maladie ait été personnelle à moi seul : elle me devait durer des années.

Elle n'influa pas seulement sur mon cœur et mes sens, mais elle dévia le fonctionnement même de mon esprit, la manière dont j'envisageais de plus en plus toutes choses. Rapportant mes actes à un critérium uniquement sentimental, jugeant la vie d'après les livres, — et quels? les romans romanesques, les moins faits pour me l'apprendre, — j'appartins à l'illusion. J'en fus le jouet.

Non que la faculté de réfléchir, de comparer, de juger me fût refusée, mais parce qu'elle manquait en moi d'éléments stables et de mé-

thode. Rien dans mon éducation convenue, mon instruction incomplète, dans cette surcharge d'humanités grecques et latines, dans mon éloignement des sciences exactes, ne me préparait à entrer dans une société où, faute d'argent, on doit lutter pour vivre, et où le mérite ne s'impose, quand il s'impose, qu'à force de volonté et de labeur.

Autre danger : à cette sorte de névrose de l'imagination surexcitée, tournant la meule à vide, ou créant des chimères, de chatoyantes et inanes rêveries, répondaient un éréthisme nerveux, une soif maladive de sensations, un inextinguible besoin de descendre dans les prolongements de la souffrance et de la joie, d'éprouver toujours du nouveau : cercles vicieux où l'esprit et le corps se dévoraient tour à tour dans leur inquiète curiosité.

La préparation du baccalauréat ès lettres, pour lequel je redoublai ma seconde et suivis un cours spécial, fixa heureusement mes pensées sur un but précis. C'était la première fois.

La vanité de réussir tendit mon effort. J'étais ancien cette année et en tirais aisance et sécurité. A mon tour, les places réservées aux petits endroits, le droit de me faire servir : « — Melon, du papier! » Mais, magnanime, je n'use pas de mes privilèges et n'humilie personne : le papier qui bourre mes poches est bien à moi. J'en prêterais même à un melon dans l'embarras.

Cours, corvées, exercices, l'année s'écoule; seules améliorations : on nous distribue les matins d'hiver du café chaud dans la timbale qui brûle agréablement les doigts, et à midi parfois des pommes frites. Les frites, l'omelette à la farine (sans chique du cuisinier), consolantes bouchées dans un Sahara de filandreux bouilli, des mares de bouillon de vaisselle, des steppes de salade rêche et amère.

Voici les examens du baccalauréat ès sciences. Ils ont lieu dans la grande salle à estrade et gradins, celle où on distribue les prix, solennellement, et qu'ornent des écussons portant le

nom du prix d'honneur annuel, — certains sont barrés de crêpes, lauriers coupés, jeunes espoirs morts. Sitôt que ces messieurs de la Faculté de Caen, — ils se déplacent pour la circonstance, — ont dicté les compositions, un élève feint de se trouver mal; conduit par un garçon à livrée, il va respirer à la fenêtre du palier et glisse le texte à un camarade aposté, puis, instantanément remis, rentre au secret.

Dans la cour, fébrilement, les anciens résolvent problèmes, questions, traduisent, résument. Les melons multiplient les copies. On en attache le paquet à une ficelle disposée sous les gradins; un de ceux qui composent tient le bout. Averti d'une secousse, il tire et... la ficelle casse ou les surveillants s'approchent, méfiants. Mais pendant quelques jours, l'ennui a disparu. On ne parle que d'examens, de la tête des examinateurs. L'école, la ville sont sens dessus dessous.

Pour le bacchau ès lettres, la Faculté ne daigne pas se déranger; nous sommes trop peu.

On nous conduit en chemin de fer à Caen; un adjudant intègre veille sur nos repas, notre sommeil à l'hôtel, nous conduit à la porte de la Faculté, nous y attend.

Mais la veille, un capitaine d'infanterie de la garnison a tenu absolument à nous faire fête. Il nous a introduits au cercle militaire où, des sous-lieutenants au gros major, tout le monde nous entoure : bocks, punch, toasts à notre succès de demain. Hum!... Notre adjudant est inquiet : pourvu que nous ne soyons pas malades! Vlan, en voilà un qui a le mal de mer, cet autre est pâle, le troisième s'affale sur une chaise.

Comment suis-je reçu? je n'en sais rien : l'odeur de ma manche, dans laquelle j'avais discrètement rendu, me poursuit encore. Mais quel orgueil : reçu bachelier (première partie), après s'être grisé, n'était-ce pas s'avérer uu homme!

Délicieux derniers jours, au Prytanée. Bachelier! Il me semble que tout le monde me regarde avec fierté, reconnaissant esprit de corps. Je poitrine, je marque le pas avec or-

gueil; l'avenir ne m'est-il pas ouvert? Carrière brillante (laquelle?), distinctions, honneurs, femmes, amour, oh! amour, toutes les ambitions, toutes les joies ne me sont-elles pas promises? Bachelier, à dix-sept ans; et ès lettres encore!

J'assiste, je prends part complaisamment aux revues finales, à l'inspection générale, aux défilés. Distribution de prix, suivie du triomphe. On hisse sur un pavois l'ancien à qui échoit le prix d'honneur. Musique en tête, entouré des trois bataillons pêle-mêle, dans un formidable et compact monôme on le promène, assis sur un fauteuil et reposant aux épaules de six vigoureux camarades. Au milieu des acclamations, dans un touchant et symbolique pèlerinage, défilent devant lui les cours, les études, le réfectoire, le parc où il a grandi, rêvé, travaillé : tout ce qu'il quitte sur le triomphe de sa jeunesse pour entrer dans la vie inconnue.

IV

Décidément, une étape est franchie : la virilité. J'essaie de m'affirmer de plus en plus que je suis un homme. Je me regarde dans les glaces; l'assurance raidit mes traits, mes pas résonnent; j'ai des gestes brusques, le parler sec. La bonne opinion que je me voue se déverse en bienveillance sur autrui. Et je reste au fond le même enfant timide, orgueilleux et solitaire.

Mon frère ne peut recevoir encore mes confidences : sept ans d'écart font trop inégales ces vies que l'avenir rapprochera. La différence s'atteste en une photographie où, vêtu de velours noir, un chapeau melon aux doigts, il a l'air de bouder, gamin joufflu, tandis qu'assis et la main sur son épaule, je lui souris, en frère aîné, long écolier sous l'uniforme.

Et pourtant il grandit, et s'il n'exprime pas tout ce qu'il pense, il n'en a pas moins son petit monde intérieur d'idées, de sensations, de rêves. A son tour, il connaît la prison des enfants, le lycée : depuis un an, il est boursier à Henri IV. Plus heureux que moi, les parloirs, les sorties lui laissent l'impression d'un foyer.

Vacances d'Arlequin, en morceaux disparates. D'abord chez un ami de notre famille.

C'est dans une ville de province morte, où je bâille tout le jour, faute d'amusements et de livres; un milieu de vertus simples, qui fait penser à l'eau rance des bénitiers, au bois usé des chaises de paille, au carreau froid des églises. Le devoir incolore n'anime pas les visages; les plats semblent sans saveur; quand nos hôtes s'embrassent pour l'adieu du soir, c'est comme s'ils touchaient des lèvres le cuir d'un missel, le métal d'une patène. Jamais un mot plus haut que l autre. Le bien, mais un bien si discret qu'on le remarque à peine. Une pudeur qui éteint, étouffe tout, regards, paroles,

pensées. Il semble qu'il y ait quelqu'un de malade, couché au-dessus de nous. J'éprouve un spleen effroyable : je n'aurais jamais cru que la perfection morale pût dégager un si asphyxiant ennui.

De là, tournée de famille, chez des parents qu'il me semble voir pour la première fois. Un beau pays de montagnes, de vallées profondes d'un vert puissant. Je ne devine pas assez quelle mélancolie inflige à ma mère ce rappel des affections d'enfance, des souvenirs communs qui s'égrènent en interminables conversations. Mais si bon soit l'accueil, si chaude la poignée de main, elle est la veuve et nous les orphelins, ceux que l'homme, le chef de famille ne protège plus.

Cette sensation-là, et ce qu'elle entraîne de secrète humiliation, me poursuit, cuisante. Je n'ai jamais cessé de l'éprouver depuis la mort de mon père. Elle me gêne, paralyse mes meilleurs élans.

Après ces parents, d'autres.

Oh! braves gens, bons êtres, dispersés aujourd'hui par la mort ou séparés de nous par les traverses de l'existence, mon cœur d'alors, de toujours vous reconnaît. Je revois vos franches figures où tant de fantaisie se mêlait à une si ingénue bonté. Le père, un de ces officiers comme il y en avait tant, risque-tout, de ceux dont on dit : — mauvaise tête, mais bon cœur, crâne avec ses yeux bleus et sa barbiche longue, prêt à s'enlever comme le lait sur le feu, original, bricoleur, artiste, raclant du violon, peignant des croûtes, chantant comme un loriot et jurant comme un lansquenet.

La mère, une grosse et excellente femme inapte au ménage, — troublée pour rien et sans cesse éperdue, s'agitant, caquetant comme une poule effrayée qui se jette sous les roues, bousculée par son mari, passant du sourire aux larmes et des larmes au rire, toujours affable et si affectueuse qu'elle attendrissait.

Et vous, formes pures de l'éternel mystère féminin, qui sortiez toutes fraîches de cette se-

conde enfance d'où la jeune fille se mue en papillon de chair avec un éclat d'aurore, cousine blonde et cousine brune, dont je prononce ici les noms trop bas pour qu'on les entende, par respect pour vos destinées anonymes perdues dans la grande foule des joies et des douleurs humaines, combien vous m'apparûtes charmantes avec vos yeux clairs, vos fous rires, vos babils interrompus, votre svelte démarche, votre coquetterie spontanée, et ces demi-langueurs qui mettaient dans votre candeur adolescente on ne sait quoi de meurtri, de troublant où s'annonçait la femme!

Limpidité de ces heures trop courtes! Afflux soudain de vraie, de saine ivresse! Source vive que ne pouvaient ternir l'impureté de mes désirs, la débauche de mes imaginations. Fluide de Jouvence, jeunesse, exquise fleur matinale, brise légère; jeunesse de très jeunes filles, jeunesse de cousines, sœurs un peu, étrangères beaucoup, et dont on est tout de suite amoureux, de la blonde et de la brune ensemble, sans qu'on

puisse les séparer et les préférant tour à tour, en sachant parfaitement que rien ne sera, sinon le délice de cette minute vaine, le néant de cette camaraderie sans racines et sans fruits.

Je me rappelle un déjeuner sur l'herbe, à quelque distance de la ville, sous de vieux arbres sombres en éventail. A nos pieds des ravins se creusaient; ce n'étaient autour de nous que flancs de montagnes boisées, cimes arrondies sous un ciel éclatant. Les yeux souriants, les yeux bleus de cousine blonde, les yeux noirs de cousine brune et cette belle journée parfumée pénètrent encore, après plus de trente ans, mon souvenir.

Comme on a tort de redouter pour le jeune homme le contact de la jeune fille! Elle lui est tellement supérieure par la malice, la ruse, la divination précoces. De lui, elle n'a rien à craindre. Elle qui ne sait rien sait le dominer, elle lui inspire le désir de plaire et la crainte d'offenser. Près de cette vierge il oublie les bas plaisirs. Il en a honte et dégoût. Elle serait sa

meilleure éducatrice, son ange gardien au vrai sens du mot.

Et ce fut, pour finir, quelques semaines à mon cher Champ du Pin.

Comme bien vite je sentis tomber sur moi la fraîcheur grave des Vosges, avec quelle émotion délicieuse je recommençai nos anciennes promenades dans les bois de sapins sombres!

Fut-ce cette année-là ou une autre que nos hôtes nous emmenèrent à Gérardmer et que nous fîmes l'ascension du Honeck? Je sens encore mes pieds glisser sur l'herbe des pentes, et à mes mains trempées court le froid d'une petite rivière vive. L'air qui souffle sur mon cœur et mon corps est salubre, j'ai dans les yeux de larges espaces : tout cela ne me prévient-il pas d'une initiation à la vie sereine et haute, telle qu'on voudrait, telle qu'on devrait l'avoir vécue?...

La politique fomente des discussions âpres dans ce milieu ardent, où idées, sentiments s'entre-choquent. Le 16 Mai, la tentative réac-

tionnaire, le coup de main du maréchal ont dissous la Chambre : les réélections vont se faire dans l'agitation du pays; on vend des mouchoirs de couleur, encadrés de raies tricolores, où sont peintes les têtes des députés républicains. Pour la première fois, mais si peu, mais si mal, — car trop de songes se brouillent en ma tête, — l'idée que j'appartiens à un pays vivant, traversé de puissants souffles, entre en moi.

Parce que mes amis s'indignent, je m'indigne, je me fais une foi de leur conviction; mais, en réalité, que sais-je, que puis-je comprendre à ce souterrain travail des idées, des aspirations d'un peuple? La république me semble un mot magnifique, mais mon admiration est un écho. Je ne pense pas encore par moi-même, j'ignore trop la vie, les hommes, les événements, le jeu des institutions, les réactions des êtres, la conscience obscure des foules.

Mon amie voudrait me voir m'intéresser de près, me pencher aux bords du creuset immense

dont le bouillonnement la passionne, mais je joue au dilettante, au Musset romantique; il me semble, — adolescent nigaud, — que rien ne vaut, comme intérêt, les livres, la poésie et l'amour. C'est ce désir-là, surtout, qui rythme mes pensées et mes rêves, — aimer, être aimé!... — c'est lui qui est le pôle de la fièvre douce ou âcre, de la langueur dont mon corps brûle.

Fièvre lente, qui mêle son imperceptible vertige à tous mes gestes et interpose un voile troublant, un lumineux halo entre mes yeux et ce que je vois : fièvre d'imaginations absurdes, de cauchemars éveillés et d'insomnies arides; petite fièvre qui consume les grands écoliers timides en mal de volupté et leur donne à la fois, avec le goût de la mort et la lassitude de la vie, une dévorante malaria, une frénésie de passion insoupçonnée, une soif inassouvie du baiser dont ils voudraient se pâmer, du fantôme de chair pure qu'ils voudraient saisir en une ivresse d'agonie. Posséder et mourir,... quel très jeune homme n'a fait ce vœu?

Besoin d'infini, appel éperdu des forces du sexe, sève de la vie remontée au cerveau!...

Cette année-là, sous la couverture jaune où de grosses lettres noires plaquent ce titre brutal : *l'Assommoir*, un livre fait scandale. On le hue, on le bafoue, on l'attaque, on le défend : c'est une explosion autour de laquelle on s'écarte, on s'agite.

Certainement ce livre, je le lus, mais tout ce qu'il contenait de puissant m'échappa, je ne pris point plaisir à ces descriptions d'une réalité crue, d'une franchise dure : je retournai aux poètes, aux romans qui peignent des femmes désirables, les héroïnes du cœur. *Monsieur de Camors*, de Feuillet, me paraissait plus beau que le forgeron Goujet dit la Gueule d'Or, et à Gervaise je préférais alors l'énigmatique Julia de Trécœur ou l'exaspérante Sibylle.

V

La rhétorique déroule ses cours : de classe en classe et d'année en année, je finirai bien par sortir du laminoir, un peu aplati, un peu ankylosé, mais vivant, c'est l'essentiel. J'apprends la philosophie et, tout comme M. Jourdain, elle m'effare. On m'y prouve la spiritualité de l'âme, ce qui me flatte; le libre arbitre, j'y consens. On me dénombre les facultés de l'âme; elles sont trois, la perception intérieure, la mémoire, l'induction; et il y a quatre sous-facultés : abstraction, généralisation, jugement, raisonnement : sept en tout, pas une de plus.

La logique me creuse singulièrement, viande inane et sans suc, casuistique à ergoter : les syllogismes avec leur terme grand, petit ou moyen, la question, la conséquence, la majeure,

la mineure, les prémisses. Les raisonnements en baroco, en baralipton, les épichérèmes, les sorites, la forme et la figure du syllogisme, autant de filandres coriaces.

La morale, à la bonne heure! Mais pourquoi cette théodicée ou théologie rationnelle qui se targue d'enseigner l'existence de Dieu par trois séries de preuves : physiques, métaphysiques et morales, d'en déterminer les attributs métaphysiques et moraux, et affirme si délibérément l'immortalité de l'âme? Que tout cela sent sa poussière scolastique! Que cet enseignement reste imprégné encore de l'âme religieuse!... Bah! on ne nous demande pas de croire, on nous invite à réciter ces textes comme une leçon de perroquet. Et, après tout, savoir tant de choses, même inutiles, n'est-ce pas un motif de fierté?

Cette fierté, je la porte dans les autres classes, ne m'intéressant qu'aux questions littéraires, marquant pour tout ce qui est scientifique le plus absurde dédain. Comment ne puis-je comprendre, moi qui voudrais m'affranchir l'esprit,

moi qui étouffe dans la routine des vieilles méthodes, que la libération serait là, dans l'étude, la connaissance des lois naturelles, physiques, chimiques, et que je n'en vaudrais pas moins, sinon beaucoup plus, si je savais résoudre une équation ou un problème d'algèbre? Mais non, un sot orgueil m'emmure.

Avec quelques camarades qui comme moi préparent la seconde partie du baccalauréat ès lettres, nous posons pour les forts en composition française, nous avons l'air de mandarins pénétrés de la sublimité de nos cervelles. La géographie même, — c'est pourtant intéressant, de connaître le globe qu'on habite, — l'histoire, — le roman des sociétés, si palpitant qu'il en anime la cendre des morts, — je les dédaigne sottement. Il n'y a pour moi d'intéressant que « la littérature ». Est-ce à dire que j'aime les classiques? Non, la tragédie me fait horreur, et le gros rire de Molière ne me touche point. Alors, quoi?... Alors j'aime les romans, et mes rêves...

Cela ne peut durer ainsi. Si je ne prépare pas les examens qui conduisent ou à Saint-Cyr ou à Polytechnique, examens bourrés de sciences, de cosinus et d'X, qu'est-ce que je fais au Prytanée? L'inspecteur des études se le demande, et me le demande?...

Ce que je fais?... S'imagine-t-il donc que je sois là pour mon plaisir? Il a grommelé, et depuis des mois, pendant des semaines encore il proteste, et finit par déclarer que je spolie l'Etat. Cette éducation, dont je n'apprécie pas assez la beauté, a ici pour but, pour but unique de faire des soldats. En serai-je un, oui ou non?

Ah! pardon! Je ne savais pas... Je croyais que la mort de mon père assurait à ses fils une bourse d'école sans condition. A mon frère, élevé à Henri IV, on ne cherche pas chicane. Il faut que je sois officier, que je passe par le rang ou par Saint-Cyr?... Eh bien non, grand merci! Je ne sais pas ce que je serai, mais sûrement je ne me ferai pas militaire. Ce n'est pas dans

cette maison que j'ai appris le goût du métier, l'amour de la discipline, le respect de la caserne. Par file à droite! Non, non, j'en ai assez, d'entendre les baguettes de tambour me battre sur le cœur : Ran plan plan! assez, de ce sol rebattu que je foule, de cet air raréfié que je respire, assez de ma livrée bleue et rouge, assez de cette parodie brutale de l'armée.

Alors il ne me reste plus qu'à m'en aller.

M'en aller? Comme cela?... Oui, le plus tôt sera le mieux; on m'y engage, on me sourit, on me fait valoir que dans d'autres établissements... Je suis vexé, confus, charmé.

Quoi, la grande porte va s'ouvrir pour moi? Quoi, je dirai adieu à la cour d'honneur et à son gazon ovale? Je ne verrai plus les murs bas de la Douve caca d'oie, la tristesse mortuaire des pupitres alignés, les lavabos chiches, la chapelle froide. Je ne marcherai plus dans le rang, une! deux! Je ne vivrai plus de cette vie en commun où l'on n'a rien à soi, où l'on partage avec tous le pain, les pensums, les latrines.

Je ne serai plus une part de tous, un zéro du nombre, je serai enfin moi... Moi!

Dire que presque sept ans de ma vie se sont écoulés là, depuis le jour où je dépouillai à la lingerie mon petit costume noir; et que me voilà bientôt un homme, ou presque. Sept ans; tant de mois, de semaines, de jours interminables, d'heures d'affreux abandon, de solitude désespérée; sept ans voués à cette instruction incomplète, à cette éducation qui m'a pris à faux sens, et qui m'a inspiré de plus en plus l'horreur de l'action et le goût maladif du rêve : sept ans déjà!

Je suis comme celui qui s'éveille d'un tenace sommeil et ne sait s'il rêve encore ou s'il est éveillé. Est-ce bien possible? Est-il vrai? Je vais quitter mes bons et mes mauvais camarades, mes rares amis? Je ne me promènerai plus sur les routes plates du jeudi et du dimanche, le long des haies, et je ne me redresserai plus sur les pavés de la ville, au défilé par quatre, le képi sur l'oreille. Fini d'entendre chanter à

bouche close : « Meunier, meunier, tu es... o...u! » ou la scie du Jambon de Mayence. Je ne passerai plus à la visite du docteur, je ne mangerai plus l'omelette du vendredi, je ne connaîtrai plus l'assoupissement de l'interminable étude du soir.

Mais qu'est-ce qui m'attend au dehors? Voilà qui me trouble et m'inquiète. Aura-t-on le courage de me remettre dans un lycée? Ce serait cruel. Si pénible qu'ait été le Bahut, du moins a-t-il pour lui la précision du connu : que de mystère angoissant dans l'inconnu!...

La vie m'appelle, oui, mais est-ce la liberté, derrière les grands murs qui me gardent encore prisonnier? Et cette liberté même, qu'en ferai-je? Je n'y suis pas préparé. La vie... mot profond et obscur pour moi qui ne connais rien d'elle, qui ne sais ce que je peux en attendre et ce que j'ai le droit de lui demander. Je me sens aussi faible, aussi désemparé, aussi perdu d'avance que lorsque, sept ans auparavant, je dus quitter la terre d'or, le paradis de feu de Moustapha.

J'ai conscience seulement qu'une seconde étape de mon existence est remplie, un douloureux stade révolu. Quel contraste entre le mirage de mon enfance ravie et cette adolescence hâve et forcée, mangée de spleen comme d'une mauvaise herbe! Et comme elle est loin, la grève d'Algérie lumineuse, flamboiement pâli, crépusculaire souvenir! Est-ce bien moi qui me suis promené, libre Robinson de l'arbre aux nèfles juteuses, fier capitaine de l'*Astrolabe,* dans ce jardin des merveilles? Et est-ce le même moi, qui grandi, maigri, pâli, vais sortir de cette prison tel qu'un esclave que le grand jour aveugle?

Oui, c'est bien moi : tout est arrêté, convenu. Je prends congé de M. l'inspecteur qui me restitue généreusement cinq ou six lorgnons confisqués; je dis adieu au nouveau commandant en second, un brave colonel, amputé à la dernière guerre, et dont nous aimons tous la « dégaine » martiale. J'ai rendu ma pile de livres au bibliothécaire. Je serre la main de mes amis.

Je donne un dernier regard à ce décor rigide que je quitte sans regret, avec émotion pourtant. Me voilà dans la cour d'honneur, je franchis la porte-consigne : je suis hors du Prytanée!

Adieu, ville morne, rivière des bains d'été, promenade aux arbres taillés, gare froide, quais où la servitude de nos pas s'immobilisa pour l'attente du départ joyeux ou du funèbre retour. Je suis mon maître, me voici libre : ma poitrine se gonfle; c'est pour de bon que je murmure une dernière fois :

— Pékin de Bahut!

QUATRIÈME PARTIE

LES DEUX CHIMÈRES

I

Du nouvel appartement que nous occupions avenue de Villiers, je revois surtout ma chambre, univers sans jour de ma vie nouvelle. Elle donne sur une cour étroite, et la façade de la seconde maison l'assombrit. Mais c'est ma chambre, après le dortoir aux cinquante lits et le lavabo d'où coule un filet strict. Le tambour ne me réveille plus dans le noir; par habitude je m'éveille et, délicieusement, me rendors. La clarté, vers sept heures, filtre entre les rideaux, et Julie m'apporte le chocolat aux rôties beurrées.

Se peut-il? Je ne suis pas en vacances trop brèves? Je ne vais pas reboucler ma valise, réendosser l'uniforme, gagner lugubrement la gare Montparnasse? C'est fini. Le Prytanée se

dissipe dans mon souvenir comme un cauchemar au soleil.

Me voici délivré de ces cercles d'enfer où je tournais; je ne suis plus l'esclave des heures inexorables et de l'inflexible règlement. Mes yeux perdront la hantise de ces visages trop déchiffrés, je ne subirai plus les suggestions lourdes du bagne, la tristesse des désirs inassouvis qui rongent l'adolescence en mal d'amour, ni le regret des étreintes décevantes dans les couvents clos où se célèbre, nu, le culte de la Vénus de boue. L'horizon large se déploie, le monde s'est ouvert.

Paris, autour de moi, vibre, grouille, palpite, cahote de ses lourds omnibus, roule de ses fiacres, serpente de ses piétons. Tout près, le train de ceinture grince au serrement des freins, déverse à la gare Saint-Lazare ses flots d'employés. Là, bat un des cœurs tumultueux de la grande ville. Clairs magasins, cafés flamboyants, et une foule d'affaires et de plaisirs qui s'agite en fourmilière.

Et Paris est aussi aux Champs-Elysées, le long des rangées de chaises jaunes, dans l'avenue si belle qui monte à l'Arc des Victoires, quand les voitures, pressées à se toucher, font un long miroitement de métal et de vernis, une haie vivante de chevaux, sous les harnais qui scintillent.

Paris est sur cette place de la Concorde, si harmonieuse avec l'écume blanche de ses fontaines, au jardin des Tuileries plein d'enfants, le long des quais enserrant le fleuve vert qui danse en reflet brasillant d'écailles. Paris est aux boulevards houleux, où les visages tendus, les maintiens affairés disent la chasse à l'argent, exhalent l'odeur de l'action et le parfum du vice; coulissiers fanés, femmes peintes, bouts de cigares, relents d'absinthe et de patchouli.

Et qu'est ce Paris que j'entrevois à côté de celui que j'ignore, les quartiers inconnus de la ville-monstre, depuis le Boul' Mich' agité jusqu'aux îlots morts de la Cité, le boulevard Sébastopol, roulant son mascaret de commerçants, d'ouvrières, jusqu'aux immenses déversoirs po-

pulaires des Batignolles et Ménilmontant, Grenelle et Montrouge; puis le Bois, avec ses animaux domestiqués, Vincennes et ses lacs?

Ce monde que je pressens, et dont la rumeur grondante comme celle des lourds coquillages devrait m'étourdir et me griser, ce monde où je devrais me ruer et me perdre, avec les délices de la liberté conquise, ce monde me fait peur; et c'est surtout dans la retraite de ma chambre, comme dans un phare autour duquel bouillonne la mer, que je prends conscience de la joie d'être, enfin, mon maître.

Mon maître, ou presque. Il est entendu que j'achèverai de préparer la seconde partie du baccalauréat, comme demi-pensionnaire, dans une boîte à bacchau des environs, et c'est encore être libre que d'étudier là. Peu d'élèves, et de tous les âges. Milieu mêlé. Le maître de l'institution, un brave homme, nous serine en conscience les sujets rebattus, les textes usagés d'examen.

Ma chambre, avec regret je la quitte au matin,

avec tendresse, je la retrouve au soir; elle est à moi, j'y tisse ma pensée comme l'araignée sa toile, et les objets familiers se placent d'eux-mêmes sous ma main : le bougeoir de nuit, le réveil-matin dont j'enfouis, sous l'oreiller, quand il résonne, le carillon impérieux, la clef de la grande bibliothèque en bois de cèdre apportée de Moustapha et où des livres en reliure grave s'alignent sur les rayons, Montaigne, Buffon, etc.

Au lieu du vilain pupitre en bois de nègre et de l'encrier de plomb vaseux, je possède une table, ma table, mes plumes, mon encre violette et du beau papier blanc qui invite au travail. Les méditations du moine dans sa cellule, l'ivresse concentrée du savant dans son laboratoire, je les ai; l'heure et le lieu m'appartiennent, et quand je ferme au verrou la porte, qui est plus roi en son palais que moi entre les quatre murs?

Sans doute, le jour de cette pièce est terne, et l'on ne peut ouvrir la fenêtre sans que les voisins ne plongent. Mais précisément en face, à l'étage

au-dessus, une voisine, jeune, il me semble, jolie, on dirait, applique à la vitre sombre sa face pâle. Toutes les fois que j'écarte mon rideau, je vois affleurer son visage comme un nénuphar blanc sur un étang lisse. Son regard curieux reste calme; ça l'intrigue peut-être, cette tête pareille à la sienne qui se colle là, ce regard qui monte et se croise avec le sien; sans doute qu'elle s'ennuie, et cela la distrait : occupation de province, qui peut durer des jours et des années.

Qui est-elle? Que fait-elle? Elle est : cela me suffit pour édifier des suppositions; je ne lui suis peut-être pas indifférent? Un roman, qui sait? s'ébauche là entre nous. Un roman dont je fais tous les frais et, seul, combine tous les épisodes, la rencontre imaginaire, les rendez-vous furtifs.

Et je ne cherche pas à en savoir, à en risquer plus. Il me semble que j'aurais peur de la rencontrer à la porte ou dans la rue; que lui dire? Je serais niais. Lui écrire? Bien imprudent. Est-ce que je l'aime d'ailleurs? Oui, de loin,

comme un thème à rêveries sentimentales et sensuelles, comme une fugue musicale que l'imagination brode. Je la discerne mal, aussi bien, dans la pénombre du carreau, et le vague de ses traits s'harmonise avec tout ce que j'éprouve d'incertain pour elle, depuis le souhait de confuses confidences, jusqu'à la possession la plus romanesque.

Avant d'aller à la pension, je soulève le rideau. Est-elle là? Oui. Et au retour? Oui. Pas une fois elle ne manque d'émerger, ovale figure lunaire sous des bandeaux noirs, type de la Mignon des gravures, soupirant après le pays où fleurit l'oranger. Toujours là, recluse. Serait-elle infirme? Non, elle a des jambes, la voilà qui traverse la cour sans me regarder. Mais là-haut, de retour, son regard indistinct, l'indéfinissable expression de son attente m'arrivent. Espère-t-elle, et quoi? Me méprise-t-elle? Se lierait-il entre nous une obscure sympathie de timides? Je ne l'ai jamais su, ni ne le saurai jamais.

Notre salon donne sur l'avenue. Toujours le

même, avec ses gravures, ses bibelots. Sur les murs, les peaux de lions qui, peu à peu, perdent leur poil, les œufs d'autruche suspendus qui tournent au crâne d'ivoire, les cornes de gazelles et les étagères arabes aux hiéroglyphes peints de vert et de rose, sur lesquelles figurent les statuettes napolitaines : le marchand de poissons en terre cuite, la paysanne tenant deux poules par les pattes. Et Abd-el-Kader, dans sa belle barbe noire, me contemple, et toujours la chasse au lion et la chasse au sanglier de Vernet se font pendant : le nègre, sur un dromadaire, brandit sa lance, le bel arabe décharge son pistolet.

Mais à peine si je m'attarde à regarder ces reliques du temps heureux; je les connais trop, et il me semble que les meubles de tuya sont hors de mode et ce secrétaire de marqueterie prétentieux et laid; sensation vague, qui se précisera. Ce qui m'attire, c'est encore la fenêtre : loge ouverte sur le théâtre des passants, les gens dans les voitures, les alignements de

têtes sur les impériales d'omnibus, un chien qui rôde, les bonnes qui reviennent en caquetant de chez la fruitière, les cent pas du sergent de ville.

Que d'individus qui ne me sont rien et qui m'ignorent, vont, viennent, entremêlent, dans le lacis de leur parcours, les destinées les plus complexes et les plus disparates. Dire qu'en face, ce petit hôtel est celui d'Alexandre Dumas fils, et que ce peignoir rouge, qui par moments apparaît à la vitre, drape la silhouette fugitive d'une des filles du maître écrivain.

L'ai-je assez guetté, ce peignoir rouge, mais avec un sentiment des distances que je n'éprouvais pas pour ma voisine (côté cour). Envers la fille d'un homme aussi célèbre, que pouvais-je ressentir, sinon la conscience de mon néant, une admiration respectueuse, une vénération littéraire émue? N'avais-je pas applaudi *l'Etrangère*, avec ses deux partenaires illustres, la pâleur princière de Mme Sarah Bernhardt, et la splendeur blonde de Mlle Croizette! Avec

quelle émotion obscure j'épiais, à la porte du petit hôtel, la sortie, la rentrée d'un homme grisonnant au pas ferme : Dumas fils, descendant glorieux du bon géant, du Porthos universel dont *les Trois Mousquetaires*, *Monte-Cristo*, dix, vingt romans m'avaient enivré, enfant, de leur vin d'aventures et de leur fièvre!

Dumas fils, je me souviens de l'avoir suivi une fois, de Saint-Augustin au boulevard Malesherbes, avec un peu de cette émotion qu'a le très jeune homme remorqué dans le sillage d'une femme qu'il n'osera aborder : son cœur bat, sa bouche est sèche : le fantôme de la gloire attire et terrifie autant que celui de l'amour!

A l'autre bout de l'avenue de Villiers, s'élève l'hôtel de Sarah Bernhardt. Me semblait-elle loin, à dix mille pieds de haut sur l'Olympe, la prestigieuse, l'ensorcelante, la dominatrice tragédienne, Protée de l'art, jeune femme aux masques sublimes, soit qu'elle incarnât la Gabrielle d'Emile Augier, la vieille Posthumia de *Rome vaincue*, Doña Sol ou Andromaque!...

Et il était une autre maison vers laquelle j'allais en pèlerinage dans l'espoir d'en voir sortir un vieillard blanc à barbe bourrue, un foulard noué autour du cou; il me semblait que je n'eusse pu sans pâlir rencontrer son regard. Celui-là, c'était le Dieu, l'homme qui avait bravé l'Empereur, l'exilé de l'Océan, le Titan des vers, le Roi des Lettres : Victor Hugo.

La gloire, mot mystérieux et redoutable, évoqué par les applaudissements des salles tumultueuses, mot fascinant, qu'il s'applique à un Napoléon debout et sculptural dans le tonnerre des canons d'Austerlitz, ou aux vrais conquérants, aux maîtres de la pensée, les écrivains que chaque soir une foule acclame. Rêves insensés et tenaces, illusions en châteaux de nuages que le vent dissipe. Si l'on pouvait, si l'on savait... devenir un de ceux-là que le laurier vert couronne, un poète montrant son cœur déchiré, un romancier évoquant les drames poignants de la vie, un dramaturge flagellant les travers de son temps!... Et se retrouver

moins que rien, incapable d'associer deux idées, d'écrire une ligne...

Car que peuvent signifier mes essais d'adolescent, sinon les barbouillages au charbon qu'un enfant trace sur le mur, les pâtés de sable mouillé que, sur la plage, la vague efface? Et cependant, aussi caressante, aussi impérieuse que la voix d'amour, la voix de gloire me chuchote son appel, sirène menteuse, invisible dans l'eau d'ombre.

Qui sait pourtant si ce n'est déjà pas une vocation tâtonnante, trébuchante qui s'agite, comme une somnambule, dans la chambre noire de mon cerveau? Exprimer, impossible au muet, au bègue que je reste, à qui idées, images arrivent en foule, et qui ne sait les choisir, les fixer, leur donner le nerf de la phrase.

Mais sentir, mais songer perpétuellement, mais voir défiler tout l'impossible, tout l'improbable, imaginer des circonstances, des péripéties qui ont l'acuité du vrai, assister à la lutte, aux passions d'êtres qui prennent l'allure, le relief saisissant de ceux que je coudoie, vivre un

perpétuel conte où les personnages de fiction se mêlent à ceux de l'au jour le jour, être le dormeur éveillé, l'halluciné d'histoires que je crée et repétris à ma guise, et où je joue un rôle fictif, héroïque et rare, n'est-ce pas déjà, au creuset de l'esprit, l'invention littéraire qui bouillonne?

II

Je suis en état de mue : langueur et croissance cérébrale. Et, si je savais m'analyser, j'en verrais bien la raison : c'est que je me retrouve, c'est que je touche au tuf primitif, aux assises intérieures, c'est que je redeviens moi, l'enfant grandi de l'arbre de Robinson, l'adolescent dévoré de rêves.

Etais-je moi, au Prytanée? Non, ou si peu, déformé au moule rigide, asservi à des actes minutieux et quotidiens qui pliaient mes membres en révoltant ma pensée. Et si je ne fais pas explosion de toute mon âme, si je reste encore ankylosé, c'est que les bandelettes qui me momifiaient s'incrustent encore dans la chair. Je ne crois pas à ma liberté, aussi n'en jouis-je pas autant que je voudrais...

Comme un affamé qui n'ose brusquement se

gorger, comme un prisonnier à qui l'air vif fait mal, je garde en tout une prudence de bon élève; je ne m'écarte pas du chemin tracé, et quand je suis, sans dévier, le trottoir qui me conduit à l'institution, je marche encore, d'instinct, au pas militaire. Mon manteau est une capote de fantaisie, que je m'étais fait faire à la Flèche, et dont on a changé les boutons. J'ai peine à ne pas saluer un officier, si j'en rencontre un par hasard. Le pli me reste.

Tout me limite sans que je v. uille me l'avouer : le regard des femmes, le coup de coude des hommes tenant le haut du pavé, et ne pas me faire écraser par les voitures. J'éprouve en ce grand Paris le désemparement de l'Iroquois perdu, un embarras sauvage. Mais quoi, ai-je compté faire sensation? On ne peut attendre, d'un écolier rêveur, parce qu'il aime les poètes, les fleurs, la grâce des femmes, qu'il conquière du premier coup la terre lorsqu'il a d'abord à passer son bacchau deuxième partie : mathématiques, aïe!

Car c'est indispensable, il faudra que j'énonce les facultés de l'âme (il y en a sept), en quoi l'épichérème diffère du sorite, et que je prouve l'immortalité de l'être. On nous bourre, on nous gave. Sur le conseil du directeur, je n'affronterai pas les juges de Paris, si vétilleux; puisque Caen m'a déjà été favorable, que j'y retourne, c'est prudent!

Je vis étrangement seul : cette solitude sans doute ajoute à mon état d'âme en retrait et sur la défense; point d'amis, et je n'en sens pas le vide. Ceux mêmes que j'avais là-bas ne me manquent guère : ce qui nous unissait, c'était la vie commune, les médiocres intérêts d'école, de vagues espoirs, nos rancœurs d'esclaves; rien de profond. Sentiments de surface qui s'arrachent sans douleur, comme des dents de lait. D'ailleurs, comment me confier et, si j'avais le camarade souhaité, comment dire l'inexprimable qui est le tréfonds de moi : illusions, désirs, rêveries? Nul ne me comprendrait.

Je me vois, assistant dans la foule, et au der-

nier rang, car je n'aime pas à être bousculé, à l'ouverture de l'Exposition de 1878. Quoi, déjà huit ans que la guerre a bouleversé tant de vies et la nôtre, huit ans que le père... Huit ans que s'est effacé le mirage de la maison blanche et du jardin, le paradis de la mer et du soleil!

Je vois descendre du Trocadéro, escorté de souverains étrangers, précédant son état-major, — il va passer devant nous, — le maréchal de Mac-Mahon, la poitrine barrée du cordon rouge; des voix s'élèvent, avec des intonations de combat : « —Vive la France! » à quoi d'autres répondent : « — Vive la République! » et sans écho quelques-unes : « — Vive le maréchal! »...

Vive la République! Voilà la forte clameur qui domine. Et à cause du Champ du Pin, cela me fait plaisir. Mais je ne m'en sens pas moins égaré, enfant d'une autre époque, dans cette société neuve où j'erre mélancoliquement le long des palissades improvisées, sur le sol fraîchement remué de gravats.

Ce que représente cette exposition, réunion

des efforts d'un grand peuple, première fête nationale après le désastre, et l'intérêt qu'offrent les merveilles de l'industrie, les richesses du commerce, ce témoignage de la vitalité française, je ne le sens pas, j'y demeure étranger faute du commentaire intelligent qui me donnerait le sens de ces fêtes civiques, m'éveillerait à des idées altruistes.

Pas davantage, l'an d'avant, n'ai-je été remué aux funérailles grandioses de Thiers : car tout ce que je sais est qu'il a écrit l'*Histoire du Consulat et de l'Empire;* et de son rôle honorable pendant la guerre, et de son attitude néfaste sous la Commune et de la répression horrible qu'il a laissé faire, saignant Paris comme un boucher, j'ignore tout : qui me l'aurait dit?

Toutefois, une impression forte me revient : au jardin des Tuileries, des masses chorales, sur une gigantesque estrade, entonnent une *Marseillaise* monstre. La foule se met à courir, et moi aussi; le vent aux tempes, le cœur sautant, je suis emporté, aspiré comme une feuille par

l'ouragan de ces voix mâles qui tonnent d'une ardeur de guerre et exhalent leur clameur d'héroïsme. J'ai cru voir, un moment, la patrie en danger, l'autel des volontaires, et à la frontière les Allemands barbus et casqués; une douleur m'a saisi, le passé... une ivresse aussi : le souhait d'une belle mort. Mais l'hymne héroïque s'éteint; de l'incendie brusque qu'il mit au cœur, plus rien : le ciel est bleu, la foule badaude se disperse, et je ne suis plus, dans le remous des passants, qu'une chose animée qui erre.

Pourquoi, sauf de brefs éclairs, tant d'indifférence à ce qui m'entoure, pourquoi une si lente adaptation à la vie sociale, pourquoi faut-il tant d'années à l'adolescent, à l'homme même, pour prendre conscience du milieu où il vit, et contribuer, de sa faible part, au labeur de la Cité?

Sans doute est-ce ma faute, et ne sais-je pas profiter assez de tout ce qui se dit de libre et d'intelligent au Champ du Pin? Les bonnes influences que j'y ressens s'évaporent, trop peu prolongées, et cependant combien me serait

précieuse une affection éclairée, instruite, supérieure, constante surtout. L'abandon moral où croupissent tant de jeunes gens est chose si lamentable. A l'âge où les passions confuses sont si vives et les erreurs de telle conséquence, ne pouvoir se confesser, ne pas recevoir d'en haut la lumière, l'inspiration, tâtonner, trébucher dans le vague, le vide... je ne pense jamais à ce temps-là sans tristesse.

Un père conscient de sa responsabilité pourrait... Encore faudrait-il qu'il inspirât confiance : les rapports familiaux de l'ancien temps rendaient bien difficile la franchise, avec la distance, le respect, et ces mille et involontaires froissements qui s'élèvent entre l'esprit d'indépendance et le principe d'autorité.

Une mère, restée veuve trop jeune, n'a trop souvent que l'ascendant que sa tendresse inspire : son seul pouvoir est dans sa bonté et dans sa faiblesse; à lutter, elle serait vaincue par la dureté héréditaire du mâle. Et puis, lors même que son éducation, la formation spéciale de son

esprit ne la rendraient pas très différente de son fils, sur trop de points et des plus délicats une pudeur, une gêne la retient, lui ferme la bouche. Elle peut être, en échange de sa neutralité trop souvent désarmée, mais à ce prix seulement, une amie discrète, douce et grave gardienne du foyer dont la figure triste souvent se détourne et s'efface avec blâme sous son long voile de deuil.

Plus conscient, — et ce n'est pourtant pas faute de m'analyser, — je nommerais le mal dont je souffre : la peur de vivre; une méfiance extrême de moi et des autres, une timidité orgueilleuse et farouche; et d'où viennent-elles sinon du doute que j'ai, obscurément, d'être inadapté? Que m'a-t-on appris, pour l'éviter? Quand m'a-t-on montré par quels liens je tenais aux autres êtres de même origine? Qui m'a révélé l'organisation de cette société où je rôde en curieux incompréhensif, qui m'a expliqué les rouages de la grande machine, qui m'a intéressé à mon pays?

On m'a inculqué son histoire, il est vrai, mais

dans un recul vieillot et poudreux d'où n'émergeaient que noms de batailles, traités de paix et dates sèches. On m'a montré sur les cartes la place qu'il tient dans le globe, mais en nomenclatures arides qui ne faisaient vivre aucune de ses provinces, aucune de ses villes. Et que j'aie appris à réciter du grec : *O mutos déloi oti,* ou du latin, *Tityre, tu patulæ recubans;* que je sois le premier en composition française, voilà qui me sert beaucoup!

Que du moins je complète mon bacchau! Et j'enfourne le comprimé Liebig de l'examen par tranches, j'avale pêle-mêle sciences, mathématiques, philosophie : je compte sur mes doigts les variétés de syllogismes, j'essaie de comprendre ou du moins de savoir par cœur les théorèmes. L'été approche, avec l'angoisse de l'échéance. J'ai le regard fixe et les lèvres véloces d'un lapin qui broute : je me récite du matin au soir le gros lexique.

Voilà l'instant. Inscrit pour la série où passeront mes anciens condisciples du Prytanée, je

descends au même hôtel : reconnaissances, poignées de main. Comme naguère un adjudant les conduit, militairement, à la Faculté. Je dégoise ma réponse de philosophie avec un aplomb qui éblouit d'admiration cet homme simple; ses yeux s'écarquillent, il murmure stupéfait : « — Ah bien! là!... Ah bien, vrai! » Heureusement qu'il ne me voit pas bafouiller, piteux au tableau noir, devant un triangle dont les côtés... Je vais être blackboulé! — Non, quel coup : Reçu! Honneur à Caen!

Bachelier complet : à quoi ne puis-je prétendre! Avec quel orgueil je reprends le train, je retrouve Paris, ma chambre! Je soulève le rideau : en face la tête pâle se montre. Elle doit savoir... J'ébauche un sourire, elle disparaît.

Bachelier! C'est ma seconde et définitive initiation : homme par la chair, homme selon l'esprit : je suis, j'existe, je domine les événements, je commande à l'avenir!

III

Comment d'ailleurs ne serais-je pas fier de moi? J'ai une maîtresse. Oui, comme Lovelace, Des Grieux, comme M. de Camors de Feuillet, et Lantier de *l'Assommoir*. Une maîtresse! Et dans le vrai sens du mot, pas comme on me l'expliquait enfant; la dame qui dit : « — Pierre, allez au marché, vous rapporterez un canard et des asperges, ou : — Pierre, vous n'avez pas essuyé la poussière du salon! — » Non, une maîtresse pour de bon.

Et ainsi qu'il se voit dans les romans, cette intrigue s'enveloppe de remords, de mystère, d'une odeur d'alcôve et de péché. Certes, j'en garde le secret, — on est galant homme, — mais avec l'espoir que mon visage, mon maintien, l'orgueil que je trahis révéleront ma bonne fortune.

Et pourtant, une mauvaise honte inavouée empoisonne ces brèves joies : cette mélancolie dans le plaisir dont parle Jean-Jacques; ce qui se mêle d'incomplet, de pauvre, de déchu à une médiocre aventure sans idéal, sans passion, à peine tendre et rien que sensuelle. Par moments, je me dis, comme devant une page de vie gâtée : « C'est dommage. Il eût mieux valu que ce ne fût pas. » Mais cela est; j'en profite.

Plus tard, je comprendrai la misère de ces plaisirs, au goût de rance qui les poursuit. Mais ma pitié n'en absoudra que plus celles qui cherchaient là des sensations fraîches, et l'écolier fiévreux qui apaise, sur des joues fanées, la soif de baiser toute la peau en fleur des femmes.

A celles qui jouèrent, fût-ce sans mécompte pour elles, le rôle sacrifié d'initiatrices, l'homme devra toujours une gratitude de débiteur; même impures, elles ont évoqué en lui, jusque par le regret, le vœu d'affections plus dignes; et qui pourrait, sans lâcheté, reprocher une défaillance qu'il partagea et se montrer ingrat envers

celle qui, d'une volupté imparfaite, lui suscita la nostalgie du véritable amour?

Il faut que du temps, que la vieillesse ou la mort aient ranimé ces cendres pour restituer aux fantômes de notre jeunesse cette grâce touchante, cette poésie funèbre qui s'attachent à l'irréparable. Et peut-être est-ce encore trop les prendre au sérieux et donner bien de l'importance à de telles sensations.

La morale catholique a détestablement faussé le désir et l'acte. En y mettant le péché comme un fruit défendu, elle les a pourvus d'un attrait plus âpre et de déceptions plus amères : s'appartenir, entre êtres libres, ne regarde véritablement personne. Mais alors une morale appuyée sur la théodicée (manuel de philosophie, préjugés courants, idées reçues) me faisait juger sévèrement ma liaison, et y savourer d'autant plus cette délectation morose que blâment, avec raison, les casuistes.

Ce qui flattait le plus mon orgueil, c'était cet instinct de possession si cher à l'égoïsme mas-

culin. On s'imagine que la femme qui se prête n'est qu'à vous seul; cet avatar abolit en elle le passé et l'avenir : on est l'élu, l'unique, et on ne partage, croit-on, avec personne ce corps réservé. C'est un progrès, un acheminement bourgeois aux passions les plus romanesques; on se sent très loin déjà de la prostitution vénale, de la chair publique louée, au prix de l'instant, à l'étal des bazars.

Et puis, dans la plus banale de ces histoires, fleurit toujours un peu de douceur, d'intimité, de tristesse et de bonheur. Tout pesé, l'homme redoit encore à la femme, ne serait-ce que parce qu'il est ingrat, et qu'il se détache d'avoir été satisfait, parce qu'il redoute les responsabilités et qu'une mutuelle lassitude détend les rendez-vous, refroidit les derniers baisers et sépare enfin pour la vie ceux qui s'étaient réchauffés au même lit.

Les vacances vinrent à point. Nous allions les passer à l'Océan, sur la petite plage de Veules : la maison meublée était stricte et froide; mais

la mer, au tournant de la rue, s'étendait, tantôt lointaine, au ras du sable semé de flaques et de roches, tantôt débordante à pleine marée, comme si elle voulait emporter les galets et les falaises. Sensation puissante : cette autre mer vivante, ce drame d'eau perpétuel aux tons changeants de gris et de vert écumeux, à côté de la Méditerranée immobile, du lac bleu et or de Moustapha.

Ces plages resserrées, coup de hache entre les deux contreforts du plateau, sont, avec leurs cabines, des petits salons publics de province. On sait qui vous êtes, on vous dévisage. Ce n'est plus la foule anonyme de Paris; des figures s'imposent à votre obsession ou à votre gêne, dame majestueuse, messieurs impertinents. Pourquoi me toise-t-on ainsi, qu'ai-je de bizarre, long et pâle jeune homme au maintien sérieux, trop digne pour mon âge? Est-ce ma capote bleue à boutons de corne? Mon faux col étroit, peut-être?

Pour la première fois, je me découvre mal habillé, et j'en conçois un absurde malaise.

J'envie les élégants à cravate claire et souliers jaunes; le coin de leur mouchoir sort en aile de papillon de la pochette de leur veston collant; ils ont un coup de manchette si distingué, et leurs moustaches en croc se tiennent toutes seules. Ce que j'envie surtout, c'est leur aisance et leur aplomb à saluer les femmes, à bavarder, à sourire; ils se précipitent, s'emparent des shalls et des ombrelles : moi, je ne saurai jamais; et ma gaucherie s'épouvante d'elle-même comme d'une infirmité honteuse. Je compense ce manque de grâce par de la raideur, je porte droit ma tête où une raie violente mes cheveux, droit mon regard sous le lorgnon; je m'efforce, rasé, car bien que n'ayant pas de barbe, ou si peu, je me rase « moi-même », de me donner un air vieux, sans succès. C'est peut-être cela qui me fait remarquer?

Mais me remarque-t-on? N'est-ce pas hantise et hallucination?... Non, j'en suis sûr, des regards me harponnent dans le dos, pèsent sur ma nuque; je les sens descendre en chatouillement

le long de ma moelle épinière. D'autres fois, de face, ils me font rougir comme si j'avais volé la bourse de la personne qui me rencontre. Souvent même, je rougis avant qu'on ait paru faire attention à moi. La vue d'une jupe me fait faire un détour, m'enfoncer dans une ruelle. Pour éviter le coup d'œil d'un commerçant, je feins de lire un journal ou d'épousseter ma manche. La rencontre de certaines dames, indubitablement jolies, m'est une souffrance. Bien la peine, vraiment, d'avoir eu une maîtresse!

Je m'en prends à mon costume, j'en viens à regretter l'uniforme militaire où l'on avait du moins une « chic dégaine », et pour me débarrasser de ma capote, — solide étoffe! — je me livre à des attentats; je la coule en lessive sous la fontaine, — excellent prétexte à ne pas la mettre, — je la tache et la poisse, — il faudra qu'on la nettoie, — si j'osais, je l'assassinerais à coups de ciseaux, je l'éventrerais au couteau. Puis je pense à tant de pauvres diables à qui

elle ferait plaisir, avec son col relevant et sa chaude pèlerine, et j'ai honte.

Des bains de mer, il ne saurait être question : mon amour-propre s'y refuse; un rhume intermittent me préserve d'exhiber mon anatomie aux regards défavorables; mon orgueil répugne à se confier au maître nageur, triton barbu, et ma prudence à affronter les trous tourbillonnants dont cet homme affirme la plage creusée. Il est plus amusant de voir les nageurs à effet tirer leur coupe, et les dames barboter à la corde : mais pourquoi ont-elles des costumes si affreux, tous en noir gansé de rouge, et leur tête comme une éponge dans un sac de toile cirée?

Je revois des relations qui se nouent, des pique-niques sous les pommiers, des sourires engageants de vieilles demoiselles, la bonne humeur protectrice de deux jeunes gens riches qui montent à cheval et parlent femmes; et toujours s'évoque la silhouette à l'écart d'un dégingandé, d'un blême adolescent qui, avec un

dédain poli des autres et de lui-même, semble s'ennuyer à la mort.

Ce qu'il faudrait, c'est qu'une femme, une vraie maîtresse, celle-là, que j'aimerais et qui m'aimerait, me défripe, me secoue, chavire mes cheveux, torde mon faux col, me pétrisse et de ses mains blanches me modèle comme un bloc de pâte à tartes et à kougloff. Mais cela exigerait une femme honnête, pure et délicieuse, et il ne s'en trouve pas pour assumer cet apostolat!...

Tout le mal vient de ce qu'on m'a fait entendre que les réalités de l'amour étaient choses viles et coupables, qu'il y avait infamie à les commettre : est-il étonnant qu'après cela je n'ose affronter la beauté des femmes, tout en la convoitant, tout en demeurant fasciné par leurs contours voilés qui offrent la rondeur ferme de la gorge, ondulent au rythme mouvant de la croupe et recèlent sous le voile d'Isis un mystère sacré?

Tout autour de moi et en moi crie la vie,

l'instinct, le désir, les forces naturelles, et l'on m'a instruit comme un prêtre dans la honte du péché et le dégoût de la chair : pourquoi? dans quel but, aux risques de tant d'erreurs?

Cette timidité sensuelle, où l'imagination se consume, et qui épuise le ressort nerveux, s'apaise un peu à connaître deux jeunes filles. Elles sont quelconques, ces deux sœurs, et peu jolies. Elles ont le rêche, l'acide de la petite bourgeoisie, maigre de ressources et corsetée de conventions. Qu'importe, ce sont des jeunes filles; et dans nos promenades sur les falaises, ou à pêcher la crevette dans les flaques, je perds un peu de ma pose gourmée, de ma sotte et ombrageuse fierté.

Chez leurs parents, vivent en pension deux Japonais, comiques avec leurs yeux bridés, leurs cheveux plats sous de petits chapeaux melons; dans leurs vêtements européens, ils ont l'air déguisés; ils sourient sans une minute d'arrêt, très polis, encore que par instants, lorsqu'ils s'entretiennent dans leur langue, on devine,

sur leurs compagnes ou sur moi, des réflexions dont le mépris supérieur perce. Et toujours ce sourire, dont on ne sait s'il acquiesce ou se moque, irritant à la longue!

L'étonnant est que mon frère semble tenir encore si peu de place dans ma vie : cependant il est là; certainement bien des choses nous rapprochent, l'intimité des repas, les petits liens de la vie familiale, le rond de la lampe, le soir.

Y a-t-il donc entre ses onze ans et mes dix-huit tant d'écart que je me considère comme d'une autre essence ou vivant dans une autre sphère de pensées?

Sa robuste et saine enfance diffère-t-elle par trop de mon adolescente langueur? Ne sommes-nous pas encore fondus par les idées, les sentiments, la conscience de ce qui relie deux êtres dans le passé, le présent et l'avenir, la communion des ancêtres, les directions parallèles, un même idéal?

Je sens que je l'aimais beaucoup, et que nous n'étions encore frères que par le sang.

IV

Et c'est encore le Champ du Pin et sa vaste bibliothèque où je puise à mon gré, son jardin familier dont je connais chaque massif, telle marche usée : le Champ du Pin et son admirable liberté d'esprit, ses discussions passionnées, son amour du travail, du bien, du beau, du vrai.

C'est la haute et précieuse amitié de la femme au grand cœur qui est la lumière et la flamme, le rayonnement et le charme de ce foyer français. Elle m'interroge, que vais-je faire, quelle carrière suivre? Je me le demande aussi. Je n'ai de goût pour rien. Je ne puis pourtant me croiser les bras, je dois gagner ma vie : comment?

On a décidé, sans doute sur l'avis de vieux amis d'autrefois, que, puisque je ne voulais pas devenir officier, — un soupir de regret!... —

le droit s'indiquait. Faire mon droit me préparant à diverses positions, je n'aurais qu'à choisir : avocat, si j'avais un don de parole, conseiller de préfecture si je me sentais du goût pour l'administration, et en désespoir de cause, magistrat.

Je sens bien que cela n'enthousiasme pas ma grande amie : mais ce qu'elle voit là et ce qu'elle approuve, c'est le quartier Latin, les bibliothèques, les cours, les conférences, c'est le labeur studieux et allègre; ce sont les convictions ardentes de la jeunesse, c'est le goût de l'action, la tête chaude, le cœur qui bat, les camarades, les maîtresses même de passade : la vie, enfin, et son remous.

Je suis trop sage; que je fasse des bêtises, mais que j'apprenne les gens, les choses, que je nage dans le flot, que je barbote à pleine humanité. Et comme toujours elle a raison, et cette fois encore je comprendrai trop tard. D'un joli geste elle me campe de travers, poché, le feutre plat d'étudiant que je viens d'acheter, et que

je porte en pasteur digne, comme un plat à barbe qui craint de se renverser. Eh oui : c'est bien certain, je compte parmi les heureux; trois ans devant moi pour préparer l'avenir. Mais quel avenir? Je ne vois pas trop...

Avocat? Tentant! La veuve et l'orphelin... « — Oui, messieurs, vous aurez pitié de cet infortuné qui, victime de la misère, a senti frémir dans ses veines... » Et il y a de beaux effets de manche et des éclats de voix superbes.

N'est-ce pas à Epinal que j'ai entendu Me Demange plaider pour un mari meurtrier de l'amant? Un moment, il s'est interrompu, au plus beau d'une période... Un courant d'air le gênait : on s'est précipité sur la fenêtre, l'avocat général lui a offert sa propre toque à galon d'argent. Evidemment, ça ne manque pas d'allure... D'autre part, tout le monde n'est pas Me Demange et on n'a pas toujours pour tremplin le théâtre émouvant de la Cour d'assises.

Une autre fois, je suis entré au tribunal, un

avocat facétieux défendait un vieux braconnier d'eau, affirmant que s'il avait pêché en temps défendu, c'était la faute des goujons qui se précipitaient sur l'appât. On a salé son client. Des causes semblables!!!...

Conseiller de préfecture? Hum... Qu'est-ce qu'on peut bien conseiller, et à qui? Je vois cela d'ici, en province, comme à la Flèche. Il y a un mail, des arbres taillés, une rivière, et puis une grande rue où tout le monde vous connaît; l'ennui tombe dans le jour blanc, et les heures ne se décident jamais à sonner au cadran de l'hôtel de ville. Des soldats traînent leur sabre sur les pavés, et même les chiens bâillent à se décrocher la mâchoire. Non, merci.

Magistrat? Mais ce n'est pas un métier, voyons, de distribuer de la prison au pauvre monde. Il me semble que pour cela il faudrait au moins être d'une intelligence supérieure, d'une moralité inattaquable, s'appeler Platon, Socrate, Jésus-Christ. Et ma modestie... Ou se faire, au lieu de l'avocat du diable, celui de Dieu, c'est-à-

dire de la Société, requérir au nom de la vindicte publique des têtes pour le bourreau? Ma foi, non. Alors quoi? L'enseignement? Professeur de droit? Oui, mais que ce doit être difficile! et puis, enseigner... c'est déjà si ennuyeux d'apprendre.

Commençons toujours, on verra après. Ce que je n'ose avouer au Champ du Pin, parce qu'on se ficherait de moi, c'est que j'ai acheté à Paris un dictionnaire, pas bon marché du tout : *Le Dictionnaire des professions*. En le feuilletant, n'est-ce pas, je pouvais tomber sur une idée heureuse, rencontrer une inspiration? Ce ne sont pas les professions qui manquent : marin, forestier, garde champêtre, pharmacien, receveur des contributions; mais, comme un fait exprès, aucune ne s'adapte. Ici, je n'ai pas l'âge, ou je l'ai dépassé. L'une rapporte trop peu, celle-là exige des diplômes déconcertants. C'est encore le droit qui mène à tout.

Mais qu'est-ce que le droit? Je n'en ai aucune idée. J'ai bien ouvert par curiosité un Code et

l'ai refermé tout de suite : les petites lignes pressées, toute cette fourmilière de textes noirs me dansait aux yeux. Apprendre cela par cœur, avec gloses, commentaires, jurisprudence, cela qui a l'air plus aride, plus froid, plus desséché, plus mort que tout ce que j'ai étudié au lycée? En viendrais-je jamais à bout?... Et moi qui me croyais quitte avec les examens!...

On m'assure que la première année est peu de chose, juste ce qu'il faut pour se familiariser avec « Cujas et Barthole ». Plus tard, il sera bon d'entrer comme clerc chez un avoué, ou secrétaire chez un avocat. L'école, toujours!

Et si ce n'était pas celle-là, ce serait une autre : Ecole de médecine... Ecole de Saint-Cyr... Ecole Polytechnique... Ecole dentaire... Il n'y a donc pas de professions qu'on puisse exercer sans les avoir apprises?

Je vais me faire inscrire à la Faculté. C'est impressionnant, ces bâtiments mornes, cette place grave du Panthéon : tout ce style officiel, ces palais, ces églises de pierre sombre. Et les

premières leçons auxquelles j'assiste, sur les gradins, le professeur en robe, dans sa chaire. Sans doute ce qu'il professe est très intéressant, mais... mes mâchoires se resserrent en tenailles, un voile de cendre tombe sur mes paupières, un dégoût insidieux, tenace, gluant, m'enlise; il me semble que ce jour froid, ce jour rentré qui nous éclaire si pâlement, n'aura plus ni soleil ni nuit; je me sens ressembler au mur terne, au bois rigide, devenir une chose inerte.

L'heure s'écoule, le professeur rassemble ses notes, se lève, disparaît dans les plis de sa toge. Ouf! L'air de la rue Soufflot me ranime. Panthéon-Courcelles! On se bouscule, une place en l'air! Comme il est long, ce trajet, et qu'il me tarde de me retrouver dans ma chambre, chez moi, dans mon petit royaume.

L'automne avance, les marronniers des avenues ont reverdi par endroits, les jours raccourcissent et maintenant, après les cours, Panthéon-Courcelles cahote et roule dans le noir, secoué aux pavés, grondant sourd sur le ma-

cadam; des clartés coupent de flaques les rues, enveloppent de fugitives ombres; la Seine a l'air d'un serpent noir aux écailles jaunâtres, la place de la Concorde éploie son harmonieuse majesté; un autre Paris commence, étincelle aux vitrines de la rue Royale, houle au confluent des boulevards, puis à mesure qu'on se rapproche de la place Péreire, des grands espaces d'ombre, troués de fenêtres en veilleuses, de baies lumineuses d'ateliers.

Chaque fois, au passage, me fascine la lueur du hall de Sarah Bernhardt! Et le mystère envoûtant me poigne, derrière les frêles vitres et les grands stores, de cette vie d'impératrice des arts qui s'agite là, nimbée de gloire, entourée d'hommes illustres, enivrée d'hommages, renouvelant chaque soir, en des incarnations de magicienne, avec une fièvre de passion et au milieu de l'orage des bravos, le prodige nocturne, le quotidien miracle du génie et de la beauté.

Comme je sentais alors mon obscurité, forme anonyme pressée sur l'impériale du bus, par

d'autres corps à moi inconnus, et que j'enviais cette renommée dont je ne prévoyais pas les rançons! Bientôt l'autre hôtel, en face de notre modeste appartement, apparaissait : la demeure de Dumas. Du regard aussi je la saluais : dire que veillait là la pensée de l'écrivain, un des grands de la littérature, et comme son interprète, lui aussi, rassasié d'honneurs et d'admiration. C'est là qu'il inventait, qu'il créait ces pièces auxquelles Sarah prêtait la vie, c'est là qu'il revenait les soirs de premières illuminées, avec l'écho assourdissant du succès aux tempes, une joie de conquérant dans les moelles.

Anxieux, le sentiment de ma misère morale m'étreignait. Qu'étais-je, pauvre rêveur solitaire, à côté de ces météores? Et était-ce bien l'étude du droit romain, français ou comparé qui comblerait ces quelques mètres, ces cinq ou six pas, l'infini espace, le large abîme qui me séparait de ces logis où s'incarnait le Triomphe?

Le découragement me venait. J'essayais de

relire mes proses débiles, mes vers boiteux; je les rejetais avec tristesse. Des livres m'attiraient, romans, drames, poésies : les uns, les nouveaux parus, sous leur belle couverture jaune, exhalant l'odeur de sève du papier et de l'encre grasse; je les avais achetés avec un frémissement de plaisir au bout des doigts, tout mon mince argent passait là; d'autres sentaient le moisi du cabinet de lecture, portaient des chenilles de doigts : tous m'offraient le flamboiement noir de la phrase imprimée sur le blanc des pages, tous dégageaient l'emprise impérieuse des mots vivants, riches de pensée, de sentiments, d'âme.

Une œuvre, un de ces beaux romans de Balzac, de Stendhal, de Flaubert, de Goncourt, de Daudet, était pour moi comme un fruit amer, délicieux, dont on aspire le suc et dont on voudrait manger jusqu'à la peau ou l'écorce; je les tenais à deux mains comme une main d'ami ou un bras de femme : et dans la volupté cérébrale que j'éprouvais à pénétrer en eux, au grand silence

de la nuit et au vacillement de la bougie qui va mourir, je sentais se confondre en moi le double frisson du désir suprême qui me ravageait : la faim de l'amour et la soif de la gloire.

V

Je vécus entouré d'ombres.

De tous les livres que je parcourais avec fièvre, de leur désordre sans choix, au gré du caprice ou de l'enchaînement des lectures, marchant de révélations en révélations, toute une vie formidable et imaginaire sortit et m'enveloppa. La cité des morts se mit à vivre, elle m'engouffra dans ses rues, dans ses paysages de fiction, elle me jeta dans ses drames et ses imbroglios, elle me confondit avec le peuple des êtres de rêve qui palpitaient de souffrance ou de joie, avec les héros et les héroïnes qui vivaient et mouraient d'amour, de jalousie, de haine : société immense et disparate qui fondait les époques, où Manon sous ses cheveux poudrés

coudoyait Mme de Rénal et où Fantine conversait avec la Rabouilleuse.

Les transformations de l'histoire, les conditions sociales, la lutte des intérêts, le jeu des passions m'apparurent dans cette humanité des livres, si absorbante et si spéciale que je ne cherchais en rien à la confronter avec l'humanité réelle dont je ne saisissais que des parcelles d'aspects et des reflets d'individus. Je dévorais avec une sorte de frénésie tous les livres, et de découverte en découverte, il me semblait que l'univers se révélait à moi. Je n'avais plus une âme, mais cent, mais mille.

Ma sympathie ou ma répulsion épousaient tous les contraires; je me sentais naître des instincts inconnus, des aspirations douloureuses d'inassouvissement; et l'intensité avec laquelle s'imposaient à mon imagination et à mon souvenir les personnages des romans et des drames était telle que les figures existantes, que le réel à côté m'apparaissaient pâles. Comme un dormeur qui ne croirait vrais que ses songes de la

nuit et tiendrait à néant les heures claires de l'éveil, je ne reconnaissais pour miens que ces frères et ces sœurs jaillis du tombeau des pages, pétris de la pure substance du Verbe, habillés de mots et animés du souffle immortel de la pensée.

Cauchemar tumultueux, oppressant, où tous les effluves de la volonté, du désir, de la possession, où l'âpre odeur des vices, où le parfum même des vertus m'enivraient. L'œuvre énorme de Balzac m'étourdissait comme une forêt des Indes. Je quittais Gobseck pour me heurter à Vautrin, le tilbury de Rastignac s'arrêtait pour me laisser monter et je saluais Mme de Maufrigneuse. Je provoquais Philippe Bridau, je rêvais aux côtés de Mme de Mortsauf. Pourquoi Eugénie Grandet ne m'eût-elle pas préféré à son cousin? Comme j'enviais l'élégance tranchante d'un de Marsay! Je me sentais saigner de la douleur du père Goriot, j'eusse voulu consoler les regrets de Mme de Beaumont; avec Peyrade et le père Corentin, je tenais les fils de la police secrète,

je maniais devant Rubempré les beaux cheveux de la Torpille.

Car je me mêlais à ces hallucinations du possible pour y jouer un rôle : par ma foi ardente, j'avais mérité de devenir, moi aussi, un de ces fantômes dans l'empire de l'Esprit. J'ai été Faust, j'ai été Hamlet, j'ai séduit dans le jardin la douce fille blonde aux nattes d'or, j'ai crevé de ma rapière le rat Polonius. Et j'ai été tous ceux que les sculpteurs de lettres ont accusés d'un relief inoubliable, l'Anatole au Singe de *Manette Salomon,* Julien Sorel, Fabrice; et ceux que je n'ai pu être, trop dissemblables, je les ai compris et aimés d'une tendresse qui dure encore. Jamais ils ne m'ont déçu, jamais ils ne m'ont trahi; leurs actes et leur logique émouvante se mouvait dans une sphère où les vivants pénètrent sans se rencontrer avec le geste des morts.

Comment, identifié à tant d'existences passionnées, portant en moi tant de destinées complètes, pourrais-je me ravaler à jouer dans une

médiocre existence le rôle humble d'un étudiant en droit, courant après l'omnibus et sevré de plaisirs autres que ceux des livres cherchés dans les boîtes des quais et de spectacles entendus dans les hauteurs du paradis? La conscience de ce néant m'accablait trop pour m'encourager dans une étude fastidieuse, car je n'entrevis bientôt rien de plus rebutant que cet aride désert des lois, peuplé de pierres sèches et de ruines antiques. J'avais l'impression d'entrer dans l'empire de la fatalité morne; si je me demandais : « Pourquoi est-ce ainsi? » La seule réponse était : « Parce que cela est ainsi. »

Sous le joug, je courbais la tête et feuilletais avec épouvante les gros livres entoilés de noir. Incapable de m'intéresser encore à des prescriptions qui ne me visaient point, puisque, unité du nombre, je vivais dans la règle commune, je ne sentais pas l'injustice atroce de beaucoup de ces textes glacés. Ils ne m'inspiraient qu'étonnement et lassitude. Plus tard, ils se sont vengés sur moi de mon dédain, et pour avoir

ignoré les embûches de la loi et ses coups de Jarnac, j'ai souffert plus que je ne le méritais.

Alors seulement, par la révolte, d'un soulèvement profond contre l'injustice, j'ai compris que des milliers d'autres, ignorants eux aussi, chaque jour étaient broyés sous cette meule sourde et aveugle, activée par des hommes d'affaires cauteleux et des magistrats bornés.

Ce jour-là, j'ai regretté d'avoir méprisé une science qui m'aurait servi, mais de longtemps l'idée ne viendra aux maîtres de l'enseignement que tout homme et toute femme, avant d'entrer dans la vie, connaisse les lois essentielles qui régissent la famille. Celles-là d'abord, puisque la famille est la cellule vivante de la cité. Pendant des centaines d'années encore, des hommes, des femmes se marieront, engendreront, se sépareront sans savoir à quelle roue d'Ixion, à quel engrenage meurtrier ils risquent de se voir mutiler.

Bientôt mon exactitude à suivre les cours de l'école de droit se relâcha; j'en donnai pour pré-

texte l'éloignement, et que j'apprenais aussi bien de mémoire. Une gêne me rendit bientôt insupportable des retours où je me sentais dépaysé, étranger : je cessai presque complètement d'aller au quartier Latin.

Par contre, rien ne m'était plus familier que la place du Théâtre-Français, les galeries à tout vent où, entre deux barrières de bois, j'attendais de passer au guichet des petites places. Là se tenait la petite voiture d'une marchande d'oranges auprès de laquelle je me suis bien souvent approvisionné. Peu à peu, le théâtre était devenu mon bonheur, ma folie, le théâtre et les comédiens.

Pour ceux de la Comédie-Française, les Mounet-Sully, les Got, les Delaunay, les Worms, Thiron, Barré, Mlle Croizette, Mme Baretta et l'unique Sarah, j'éprouvais une véritable adoration. C'était du fétichisme. Il est des pièces que j'ai entendues cinq fois, dix fois. Toujours à l'écart, et aussi parce que d'ordinaire les parterres et les places du dernier amphithéâtre

étaient prises, je louais une place dans une petite loge de côté, tout en haut, où j'étais seul.

Au-dessus de moi, les grandes images peintes du plafond, défigurées par la perspective et qu'il me semblait toucher de la tête; au-dessous le lustre énorme avec son jeu de globes voilés et, dans la pénombre lumineuse, cascadant d'étage en étage, les rangées du public, faces claires et vêtements ternes, jusqu'à la corbeille des premières loges ou du balcon, où les femmes en décolleté étalaient les fleurs de leurs robes et les fruits nus de leurs épaules et de leur gorge; plus bas, la masse des habits noirs aux fauteuils d'orchestre, les triangles des plastrons blancs. Puis la boîte du souffleur au milieu de la rampe et, dans l'attente du mystère, immobile de tout son poids avant les trois coups, le rideau augural et solennel comme le mur de l'invisible.

Je ne puis penser à ces moments-là sans ressentir un peu de l'émotion presque auguste qui me subjuguait. Je revois mon attente ravie, une sorte d'hypnose, et mon tressaut à fond de

nerfs quand les trois coups s'espaçaient, magistrale invite au silence et que, dans un recueillement d'église, le rideau, avec un imperceptible murmure qui me vibrait en ondes frémissantes par tout l'être, se levait.

Je ne pouvais apercevoir la scène qu'en me tenant debout et avec un torticolis; ma cage était si étroite que je la touchais des épaules : je ne crois pas qu'un empereur enivré de sa puissance ait, dans sa large avant-scène et entre les bras moelleux de son fauteuil doré, éprouvé des jouissances aussi vives que les miennes. Par moments, je ne vivais pas; la lorgnette collée à mes yeux, — pourvu que je ne la laisse pas tomber! — l'oreille tendue jusqu'à la fatigue, je savourais mon plaisir avec une intensité que connaissent seules la jeunesse et l'imagination ailée qui l'emporte. Que de fois, malgré ma timidité, j'ai donné le signal des bravos, à ces minutes indécises où celui qui ose donne voix à l'enthousiasme somnambule de la foule.

Pour économiser une représentation et m'assurer une ivresse de plus, bien des fois je descendais à pied l'avenue de Villiers et j'y remontais à pied dans les ténèbres. Je rentrais chez nous fourbu, mais heureux. Et toute ma nuit était pleine de tirades et de costumes, de rêves agités et papillottants.

VI

J'ai un tailleur, enfin! Evénement mémorable!... il semble sortir d'une pièce de Molière; il a atteint, pittoresque et consciencieux, cette perfection : le type; il n'est pas mon tailleur, mais *le* tailleur.

Sa main caresse les étoffes, sa voix s'enfle, dithyrambique, son sourire insinuant persuade; il vous prend mesure en dessinant, de ses doigts, dans le vide, ra! — pla! — la silhouette du costume; il l'essaie, avec respect pour son œuvre; d'un air inspiré il se recule, admire ou se désole; il rectifie avec une indignation d'artiste envers le coupeur barbare; il invoque à son aide les « pompiers » qui, de leur « poignard », retoucheront le travail, car le coupeur, pour rien au monde, ne daignerait plus s'y in-

téresser : il a taillé pour l'absolu, en abstraction; l'ouvrier de seconde main travaille pour le contingent et le positif. Mon tailleur condescend à un définitif essayage : il pousse un cri de triomphe, frappe du pied, m'invite à me retourner dans la glace, me prédit gloire, succès, bonheurs de toutes sortes : avec un vêtement aussi réussi, je ferai figure dans le monde.

Aussi bien, — puisque j'ai une redingote si ajustée, — je condescends à quelques sorties, le soir. Jamais de visites : mon travail, l'étude du droit s'y opposent. Ma mère, que ma sauvagerie désole, — bien que ses goûts personnels s'accommodent à la retraite où nous vivons — mais elle sait l'utilité des relations et s'effraie pour ses fils de notre vie à l'abandon, — à peine quelques vieux amis, peu de relations nouvelles, — ma mère fait son entrée dans les salons avec sa grâce simple et digne, cet air de parfaite aisance qui lui vient de sa distinction naturelle et de son habitude du monde.

Elle est belle encore et, de ce qu'elle s'est con-

sacrée entièrement à nous, jeune veuve gardant le noble souvenir de son bonheur brisé, je ne lui sais pas assez gré, je ne comprends pas encore assez l'étendue de son sacrifice. Pour elle, comme pour mon père, je ne l'honorerai, je ne la vénérerai à son prix que plus tard. La jeunesse est égoïste et ne pense qu'à soi. Il faut vieillir pour savoir, et on regrette alors de ne pouvoir rien effacer des pages du passé.

J'entrais avec assez d'assurance; ma redingote ne m'allait-elle pas à ravir? Mais bien vite, examiné par les messieurs, scruté par les dames, supposant que tous les apartés, tous les chuchotements se rapportaient à moi, je me sentais étreint, paralysé par une gaucherie telle, un sentiment d'impuissance et de honte si pénible que la sueur m'en coulait des tempes. Je me réfugiais dans l'embrasure des portes, à l'abri des tentures, prenant un air d'enthousiasme ravi si le maître ou la maîtresse de la maison remarquait, par hasard, mon isolement. Je frayais avec les invités de dernière marque,

les figurants d'antichambre; je crois bien qu'il m'est arrivé une fois de causer avec un personnage en habit noir et favoris d'amiral, fort digne et ne répondant que par monosyllabes; subitement je le vois s'emparer d'un plateau et offrir les rafraîchissements : c'était un maître d'hôtel de louage.

Que ne savais-je danser? Voilà qui eût arrangé mes affaires. Fameux prétexte à faire sa cour! Et valser en tenant une femme charmante par la taille a bien de l'agrément, à condition que le cœur ne vous tourne pas et qu'on n'écrase pas les pieds des couples voisins. Et puis, il y a la mesure, je ne m'y risque pas. Je pourrais me dédommager sur les petits fours et les sorbets, mais j'ai peur de paraître gourmand ou de ne pas sucer ma cuiller avec assez de grâce : je refuse avec un stoïcisme dont on s'étonne autour de moi. Quel soulagement à sentir que la soirée s'avance! Ouf! Des gens s'en vont, allons-nous en faire autant? Poignées de main, congratulations, la porte : délices!

Et malgré qu'il m'en coûte, je ne refuse pas de retourner « dans le monde ». Je fais des efforts pour y exprimer une opinion, manifester un goût quelconque : le malheur est que je prends au sérieux ce que je dis; hasarder des riens avec détachement, approuver la sottise d'une dame très blonde ou la suffisance d'un monsieur très chauve, n'est-ce pas l'art du savoir-vivre? Je sue sang et eau pour trouver « un sujet », comme si on allait me permettre de le développer : composition française, premier prix. Je voudrais tenir, moi aussi, ma place entre la cheminée et le guéridon, me pencher au dos d'un fauteuil, pirouetter sous le lustre.

Aurais-je trouvé ma voie? On me demande des imitations, car je tiens cet article; toute la Comédie-Française y passe : je nasille comme Delaunay et je change les *a* en *e* comme Maubant, je bredouille comme l'excellent Febvre, je prononce les *o* en *a* comme Laroche, je donne les coups de gorge de Got. Succès! On loue surtout le Delaunay, dans *le Misanthrope*, quoique

quelqu'un ait cru plutôt reconnaître la diction de Worms. Mais ces caricatures sont puériles, et est-ce que je n'avilis pas mon admiration pour mes dieux à les parodier de la sorte?

Si je m'intéressais à la politique! Elle ne manque pas de saveur, puisqu'en ce mois de janvier le maréchal a donné sa démission, et que Jules Grévy a été élu président de la République. A la Chambre, c'est Gambetta qui préside et il y a un nouveau ministère, Waddington en tête. Mais voilà, je ne connais rien à rien, ces noms n'ont aucune signification précise pour moi, et d'ailleurs je m'en moque. Je lis dans *le Figaro* les échos, les petits articles drôles et le courrier des théâtres.

Que le Parlement vote l'amnistie partielle des communards, tant mieux pour eux : je ne soupçonne pas leurs souffrances. Qu'il repousse la mise en accusation des ministres du 16 Mai, j'y consens. Pour moi, le grand événement de la semaine, c'est l'affiche des spectacles : j'irai voir *l'Etincelle* et entendre le rire éclatant de Samary,

— et la critique des livres : qu'est-ce qu'Alphonse Daudet ou Emile Zola publieront cette année?

J'ai ajouté une maison glorieuse à mes pèlerinages; je vais, passant furtif, silhouette qui rôde, saluer, boulevard Montmorency, le petit hôtel à médaillon où le survivant des Goncourt vit au milieu de ses collections et de ses livres, tout au souvenir fidèle du frère disparu.

Dans le tourbillon de mes lectures, dans l'anarchie intellectuelle qui brouille pour moi tous les genres, toutes les écoles et me jette du romantisme d'Hugo au réalisme cru de Zola, dans cet écheveau d'idées et de formes littéraires inextricables où je n'ai personne qui dévide pour moi le fil conducteur, ce sont les romanciers du réel, les visionnaires de la vie exacte qui m'attirent et me conquièrent chaque jour davantage; et cela parce qu'ils exhalent l'odeur et le frisson du vrai, parce qu'ils ne mentent pas et parce que, si décevante que soit leur expérience et morose leur observation, il y a, dans leur amertume, une franchise supé-

rieure au miel frelaté des romanesques à faux et des optimistes bêtes.

C'est ainsi que, d'instinct, je vais aux livres des Goncourt, à leur art d'impressions vives, de contours nets, à ces récits interrompus qui ont le bref et le heurté de la vie, à ce style qui fouille, qui dégage le nerf de l'impression, à ces œuvres tristes et fortes qui marquent, dans le roman contemporain, une âme si personnelle, une sensibilité si tranchée. Personne plus qu'eux, non pas même les géants, Balzac, Dickens, ne m'a, du moins à cette époque, pénétré à même les fibres.

D'autres romanciers me plaisaient mieux : je trouvais plus de charme à Alphonse Daudet, plus de force brutale à Zola ; mais c'est aux Goncourt qu'aimanté par un attrait obscur je revenais. Flaubert ne m'apparaissait encore que comme ces marbres parfaits du Louvre, j'étais moins sensible aux vertus de la forme qu'au sensitif du style. Pourtant, dans *Madame Bovary*, des chapitres entiers poursuivaient ma mémoire

et j'aimais Frédéric d'aimer Madame Arnoux.

Ainsi l'amour des lettres se confondait en moi avec l'amour du théâtre : vocation trouble encore, mais dévolu certain, choix irrésistible.

Le théâtre exerçait sur moi une fascination plus objective : il m'apparaissait comme la forme immédiate et saisissante du succès. Ces comédiennes, ces comédiens vêtus de pourpre et d'or, ou se mouvant dans le neutre décor de la comédie et du drame quotidien, me semblaient enviables à tant de titres : la célébrité, l'ivresse des bravos et les joies plus hautes d'interpréter la pensée des grands écrivains, d'incarner leurs héros les plus magnifiques, toutes les gammes des passions, de l'héroïsme à la scélératesse. Sorciers fluides, ils se métamorphosaient chaque soir, et je ne doutais pas qu'intelligents et sensibles, ils n'éprouvassent là des ivresses inconnues; je les imaginais prêtres et prêtresses d'un art merveilleux, je les jugeais tous de grands artistes et les misères de leur métier ne m'apparaissaient pas.

Si l'on m'eût demandé ce que j'eusse préféré devenir, acteur ou écrivain, sans doute n'eussé-je pas hésité, tant le théâtre m'ensorcelait. Et cependant, quand je passais devant les petites demeures muettes, les fenêtres tamisées par des rideaux discrets d'un Dumas, d'un Goncourt, je me disais : « Le rôle de l'homme de lettres est plus beau; le poète crée en dehors du temps et du lieu; sans lui, l'acteur n'existerait pas, et Desdémone, Chérubin, Fantasio, Andromaque vivront toujours!

Et si j'évoquais avec ferveur, dans leur vol aux ailes emmêlées, les deux chimères de l'amour et de la gloire, souhaitant qu'elles m'emportassent aux étoiles comme le clown lyrique de Théodore de Banville, du moins ne vis-je jamais qu'elles, lumineuses et flamboyantes dans l'éther.

A côté, les chimères de l'or et de la puissance, la fortune d'un Rothschild, la majesté d'un Napoléon, ne me semblaient que de grands mirages d'ombre.

CINQUIÈME PARTIE

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

I

Nous quittons l'avenue de Villiers.

Est-ce pour nous rapprocher du quartier Latin et de l'Ecole de droit? Ce serait sage. Non, j'ai plaidé le calme, le silence si précieux au travail, et nous allons habiter hors barrière, à Levallois, dans un petit pavillon que précède un carré de jardin avec l'indispensable tonnelle. La porte de fer donne sur une rue de province où l'on n'entend que des cris de marmaille et les roulements rares des voitures de fournisseurs.

Après l'appartement banal, l'escalier à palier double, la superposition de voisins qu'on ne connaît pas, le visage jaune des concierges, tous les oukases d'un immeuble de Paris : « Essuyez vos pieds! Pas d'animaux! Ne secouez pas les

tapis! » c'est une délicieuse sensation de liberté que de se trouver chez soi.

Elle masque la mélancolie de ces transplantations successives, le reproche de ces murs provisoires où l'on a trouvé un abri précaire. Que de déménagements déjà, depuis Alger, ballottés de la rue de Rennes à l'autre bout de Paris, aujourd'hui ici et où demain? Toujours les grands fourgons avec leur paille dans la rue, leurs paniers poudreux, leurs portefaix hirsutes et velus qui réclament du vin et emportent les armoires sur leur dos avec un effort tel qu'il fait saillir les veines de leur front. Toujours le mobilier de famille qui attrape des horions, s'écaille et, d'abord mal à l'aise, jurant avec ce pan coupé de la couleur du papier, finit par s'adapter, quand les yeux sont habitués au nouveau logis.

Les soins de la bonne Julie maintiennent à notre vie une unité qu'avec ces changements de quartier elle eût perdue, s'il nous avait fallu subir le défilé incessant des Louise, des Irma, des Joséphine brunes, blondes, ventrues, flas-

ques, sèches, grêlées, celles qui ont le tablier sale et le caraco lâche, celles dont les cheveux sentent la pommade, les sournoises et les effrontées, les bavardes et les taciturnes, la pauvre race esclave des servantes à tout faire.

Julie de plus nous relie au passé, à Moustapha, à la subdivision, au temps où il y avait des chevaux à l'écurie et des voitures dans la remise, au temps où l'on donnait de grands dîners, au temps de la splendeur officielle qui n'est plus. Par sa présence et par le rite de ses casseroles, elle rappelle que le père ne dédaignait pas de descendre à la cuisine vérifier le goût de la sauce aux huîtres, et l'on revoit le grand-père bougon se plaignant qu'on saupoudrât de sel au lieu de sucre les entremets.

Julie est l'image de la fidélité : elle perpétue dans nos installations provisoires le culte des dieux lares, et les plats qu'elle fait, si modestes soient-ils, ont l'ample parfum des grands jours, tant elle y met de son zèle attentif et pieux.

De sa cuisine, petite et mal éclairée, elle fait

un temple où les ustensiles de cuivre, par leur propreté, s'investissent d'un air sacerdotal. Des papiers festonnés garnissent les étagères, et le fourneau, luisant de mine de plomb, a l'aspect d'un autel où le feu sacré brûle. Tout ce qui mijote sur les ronds enflammés sent bon.

Que de fois je lui ai vu confectionner des tartes aux quetsches; j'ai suivi le blanc travail sur la planche lisse : le petit cratère de farine, le lac de jaunes d'œufs, le pétrissement de la pâte allongeant sous le rouleau sa chair bise, bientôt étendue de tout son aise dans la tourtière, se découpant aux dentelures du débord. Et la tiède odeur que cela prenait, dès que les prunes violettes, dans leur jus brun, commençaient à cuire!

Pour la première fois depuis longtemps, je retrouvais, dans cette petite maison de banlieue, un sentiment de propriété. Plus de voisins; je n'aplatissais plus mon nez à la vitre pour apercevoir la demoiselle pâle; je n'épiais plus la porte de l'hôtel de Dumas; mais j'avais le spectacle

agreste de la pelousette rase, trois arbres maigres et les lilas de la tonnelle. Entre deux poteaux, j'avais suspendu un hamac et, comme il faut être gardé la nuit, on nous avait donné un jeune chien qui prit la maladie et ne tarda pas à mourir. Les chats du quartier, attirés par la cuisine, le remplacèrent.

Et le droit? Eh bien, mais le gros livre à couverture noire ne me quitte pas. On me le voit sans cesse sous le bras ; il est très commode, il me sert de pupitre et de presse-papier. Et, à l'abri de cet écran, je lis, je lis, je lis... J'écris aussi, de mauvais vers dont je numérote les syllabes sur mes doigts, ou bien je les dénombre au haut de la page par un alignement de petits bâtons pareils à des soldats : pour les alexandrins, six à droite et six à gauche, avec un vide entre les deux hémistiches. Ce qui me tracasse le plus, c'est la rime : elle impose sa loi et, pour la satisfaire, les associations d'idées, les combinaisons de mots les moins naturelles viennent sous ma plume.

Je retarde d'ailleurs, n'en suis qu'à Hugo des *Orientales*, Vigny, Lamartine, ce qui donne à mes compositions un petit goût de vieux. Serai-je plus heureux dans la prose? Je m'essaie à des nouvelles qui doivent être bien mauvaises, puisque je n'ose les montrer à personne. Et d'ailleurs, à qui? Il n'y a ni écrivains ni artistes dans notre entourage, excepté... oui, un jour, si un cousin que nous voyons quelquefois et qui m'intimide beaucoup par sa courtoisie parfaite, son mélange de fine malice et de bonté, Stéphane Mallarmé, daigne...

Ce ne sera pas aujourd'hui, ni demain, car j'ai pris, par l'hiver rigoureux, une bronchite et, ce qui est le comble, la coqueluche. Je remplis la petite maison de quintes convulsives, pareilles aux cocoricos d'un coq enroué.

— Rien à faire, dit le médecin de quartier, qui appelle ma mère « ma bonne dame » et moi « le petit jeune homme », que d'aller à la campagne, devançant le printemps; les champs, les bois « et le lait de vache sorti du pis », il n'y a que ça!

Et nous voici installés à l'auberge de la mère Léopold, dans la jolie vallée de Chevreuse, à Cernay, auberge campagnarde où, dans la cuisine, rôtissent des gigots sincères et se braisent de loyales côtes de veau. Auberge d'artistes où de gros souliers dégringolent les marches, où l'on voit de belles filles rousses s'intéresser aux semis du potager, où l'on entend la rumeur vorace de la table d'hôte et longtemps, le soir, le tapotage saccadé au piano. Nous mangeons dans une petite pièce réservée où des peintres, depuis fameux ont gribouillé des pochades, planté des vaches dans des prairies, portraicturé des croupes féminines à la Rubens, et jusqu'à un nègre en simarre jaune qui apporte gravement, pour narghileh, un irrigateur

La mère Léopold, rouge du feu des fourneaux, et son tablier relevé en coin, — elle semble un Jordaëns échappé de son cadre, — vient s'enquérir si on est content de la table : parbleu! A mon âge, on tord et on avale, on boit sec pardessus. Et si la coqueluche n'est pas contente!

Elle ne l'est pas! On fait trop de bruit autour d'elle! Et elle a beau me secouer tout d'un coup en promenade, près de l'étang ou le long des cascades qui dansent entre les roches, elle perd chaque jour du terrain, elle est honteuse parce qu'elle sent qu'on se moque d'elle : la drôle de toux! Elle est intimidée surtout lorsqu'il faut rentrer et qu'elle voit, imposant spectacle, le soir avant la soupe, dix, quinze, vingt, trente peintres paysagistes, chevelus et barbus, prenant l'absinthe ou l'apéritif, au frais devant l'auberge, barrant les portes de leurs tabourets. Décidément, la coqueluche en a assez : elle ne triomphe pas du lait écumeux qu'on m'apporte tout tiède, elle ne parvient plus à réveiller mes lourds sommeils, elle fait la renchérie devant les invasions de fourmis qui, avec une âcre odeur, sillonnent en légions noires la commode et le placard; elle s'en va, par degrés, risque un retour, disparaît.

Et je promène ma fainéantise heureuse par les champs, par les bois, dans ce pays aux dé-

cors d'opéra-comique, où l'on découvre un peintre derrière chaque meule. J'évite par sauvagerie les modèles aux cheveux roux, les lourdes matrones en peignoir... Et je porte mes regards myopes et mes aspirations secrètes vers une personne à cheveux jaunes et corsage bleu qui apparaît invariablement, repoussant du même geste les volets, à la maison de la poste.

Une passagère, évidemment, en pension là? Une femme seule, et qui a dû souffrir dans ses illusions, rien qu'à son aspect romantique. Voilà l'idole indiquée. Et comme il m'est arrivé déjà pour les figures de cire des coiffeurs, auxquelles, nouveau Pygmalion, je prête la vie et toutes les splendeurs intellectuelles et morales, j'attribue à la dame inconnue les mérites et les charmes les plus exquis. Mes yeux se dirigent sans cesse vers les volets ouverts ou clos, selon l'heure du jour et la marche du soleil. Ne me remarque-t-elle pas, assidu et fervent? Et cela pourrait durer longtemps, si je n'étais forcé d'entrer un jour à la poste. Horreur, on m'a changé ma

Dulcinée! Les cheveux sont teints, le nez rouge, la pauvre femme, osseuse et rêche, n'a plus d'âge!

Que de fois mon imagination me jouera de ces tours! Mais déjà, un autre problème m'intrigue : j'ai découvert, dans un réduit de l'auberge, ces vers tracés au charbon par un rapin facétieux :

On verrait bien plutôt un ciel bleu sans nuage
Que fille de Cernay avec son pucelage

Bien diffamatoires, ces vers, et aussi insoucieux de la mesure que du bon sens! L'auteur semble admettre qu'un ciel bleu sans nuage est la chose la plus rare, un phénomène hors nature, un miracle; or, par Apollon, il fait très beau aujourd'hui et je ne distingue pas, dans l'immensité bleue, la moindre tache de neige, le moindre flocon blanc. Les filles de ce joli pays sont donc vertueuses?

J'en jurerais, car elles ne me prêtent aucune attention, et puis quand elles traient les vaches ou charrient le fumier, j'ai peine à me représen-

ter l'idylle rustique autrement que dans les gravures libertines du dix-huitième siècle. Je ne conçois la femme que trempée d'eau vive, lotionnée, sentant bon, enveloppée de linge fin, comme un fruit précieux dans du papier de soie.

II

Vers la fin de juin, une grande nouvelle tout à coup émeut Paris, la France, ravive les regrets, la pitié, ruine les espoirs d'un parti. Le prince impérial a été égorgé au Zoulouland dans une surprise. On commente on discute la catastrophe, cette fatalité tragique qui a tenu au galop panique d'un cheval et au quartier d'une selle usée; on pense à la veuve altière, à la mère crucifiée.

L'Empereur, l'Impératrice, le Prince impérial, il semble que tous ces noms soient déjà réunis dans l'histoire, tant la coupure est large entre le passé et le présent. Belle fin, triste fin pour ce frêle héritier de tant de gloire et de tant d'infortune.

Que de souvenirs, que de passé se lèvent pour

ma mère dans cette page finale du dernier chapitre de l'Empire!

Et la vie quotidienne reprend, que rien n'arrête, ni joie, ni deuil, ni l'irréparable même. L'été grille le petit jardin de Levallois et frappe d'aplomb le toit; gouttières, plaques de zinc brûlent à blanc : la maisonnette sent le placard roussi. Qu'il est difficile de faire son droit en chambre! S'éventer, s'aérer, vivre comme les Arabes, en gandoura, grande chemise de toile manchote, s'étendre sur des fauteuils de paille, boire frais l'eau des gargoulettes algériennes, n'est-ce pas de quoi remplir la vie?

Ma journée se passe dans l'attente de la douche de quatre heures; j'ai pompé, pendant une heure, l'eau du réservoir, je me l'envoie sur tout le corps par la lance de cuivre d'un tuyau d'arrosage, à l'abri d'une cabine de toile dont j'ai commandé l'armature au menuisier, invention (S. G. D. G.) qui me rend très fier.

Quand je reviens du théâtre, par les nuits chaudes où Paris exhale une odeur d'égout et

de fournaise, avec quelles délices, dans les ténèbres claires du jardinet — foin de la cabine! — je m'arrose, sous les étoiles qui me voient seules, de ce flot d'eau fraîche et ruisselante. La petite banlieue est si tranquille, avec ses maisons mortes et ses volets clos, tout ce monde qui dort. Hein? Quoi?... Vite, je ramasse mes habits, gagne l'antichambre : il m'a semblé qu'un frôlement.. Oui, quelque chatte souple; la voilà d'un bond, sur la crête du mur. Elle miaule, d'un cri affreux de détresse et de désir, d'autres lamentations aiguës répondent : Le sabbat va commencer.

Douceur de s'étendre sur le lit avec un corps neuf à qui la douche a refait une pureté. Culte de l'eau, qui me vient comme un sentiment religieux, une révélation. En ce temps dont je parle, le bain chez soi est un luxe, le tub un raffinement, bien des soins sont ignorés. Toute ma jeunesse de collège a grandi dans la crasse, mes vacances dans une demi-propreté; et c'est d'aujourd'hui seulement que je comprends,

comme un néophyte, la vertu lustrale de cette eau qui donne à la chair salissante et fragile sa dignité.

Il fait trop chaud, nous ne pouvons tenir dans le pavillon où les murs cuisent, où les meubles craquent. Sur les indications de notre cousin Stéphane, nous allons découvrir un nouveau coin de terre, tout un paysage qui désormais se mêlera à notre âme et fera trame avec notre vie, un paysage qui sera une part agrandie de nous-mêmes, une de ces petites patries profondes qui font mieux aimer la grande.

C'est aux Plâtreries, au bord de la Seine et au bas de la forêt de Fontainebleau, qui en rideau compact plonge et meurt à même la route. Nous occupons trois petites pièces chez le vieux peintre Billard, dont la maison vieillotte et fantasque, le jardin baroque et charmant sont un régal. Décor exotique, atelier d'homme qui a vécu chez les sauvages, que la vie a longtemps roulé dans ses bourrasques et qui reste souriant.

Le meilleur de ces vacances, je ne fais encore

que le pressentir, ce sera l'amitié délicate, le charme de Stéphane Mallarmé et des siens, cette affection qui s'ébauche là entre nous et sur laquelle les traverses de la vie, la mort même n'auront point de prise, tant elle nous tiendra au cœur d'un lien subtil, immatériel et fort.

Le beau verger de terre, de ciel et d'eau! La Seine si lente que le moindre vent la rebrousse et qu'elle a souvent l'air de couler à contre-courant; les champs et leur damier à cases jaunes, vertes et rousses, le pont dont l'ombre grave des arches fait l'eau noire entre les plaques d'argent bleu d'aval et d'amont. Sur la berge, une petite maison rustique, celle où Stéphane Mallarmé abrite ses rêves, fume sa courte pipe, descend en sabots l'escalier de pierre enverduré de vigne vierge et va quérir à la cave du cidre pour ses hôtes. L'admirable famille, avec la compagne dévouée, une jeune fille en fleur à peine éclose, et — invisible et si proche encore — le souvenir d'un bel enfant que la mort, entrée à pas de loup, a ravi! Tant de simplicité, tant de noblesse,

un si fier exemple de vie probe, de hautain idéal!

Vous non plus, cher Stéphane, trop enfant alors, je n'ai su assez vous comprendre et vous admirer : bien des belles choses que vous m'avez dites se sont perdues dans l'eau du fleuve, évaporées dans l'air ensoleillé, sans s'être implantées, sans avoir vibré dans mon esprit; elles n'ont laissé en moi que l'impression du sourire qui les détachait de son arc flexible comme des flèches ailées; et j'entends encore le son voilé et persuasif de votre voix, et je ressens l'étrange et volontaire contact de votre regard. En m'apprenant à vous aimer, du moins, vous m'avez préparé à vous comprendre, et de tous ceux que j'ai pleurés jusqu'ici, il n'en est point, noble ami, que j'aie regretté avec autant de douleur, un souvenir plus fidèle et plus doux.

La forêt magique avec ses avenues de lumière, ses sentiers de racines et de sable, ses fougères éblouissantes, ses bruyères roses et violettes, ses roches en dédale, ses futaies rugueuses, ses sous-bois de mystère, ses perspec-

tives infinies, Mallarmé fut le Sylvain qui nous l'enseigna.

Sans doute — mais je n'en ai plus souvenir — il nous montra les traces du désastre de l'hiver; la forêt s'était pétrifiée : une pluie gelée à mesure et la cristallisant entière avait fait des arbres de grands candélabres de verre, suspendu par blocs à leurs cimes des stalactites de glace. Sous le poids, quantité de branches et de troncs s'étaient rompus avec d'effroyables craquements, les deux tiers des pins avaient péri. Mais la verdure d'été jetait son manteau sur les vides.

Il nous guidait par le pavé de Bourgogne vers la Croix de Toulouse, sur les roches Cassepot, et nous désignait les girolles à cueillir. Il avait découvert un endroit de toute beauté avec ses tapis de feuilles rousses et les piliers lisses des grands hêtres; il le jugeait propice aux fêtes d'été et le surnommait « La salle de bal ». Il nous en faisait les honneurs avec cette courtoisie malicieuse et fine qui lui allait si bien.

Petit de taille, mais se redressant avec sou-

plesse, son maintien affirmait une autorité que je n'ai vue qu'à lui. Son regard eût tenu à distance un géant, tant s'affirmait intense, dans ses prunelles, le rayonnement de la pensée. Son index, levé d'un geste familier, avait un sens symbolique, tour à tour évoquait, enseignait. Nul ne contait avec plus d'esprit : ses anecdotes étaient des êtres vivants; selon ses auditeurs, il les habillait, marionnettes vives, de mots changeants comme des costumes bariolés; et son esprit mettait de la grâce à tout ce qu'il effleurait, jusqu'en ses mots et ses gestes les plus familiers.

Mais tel il ne m'apparaissait pas encore et je ne le découvrirai que peu à peu, car sa puissance de rêverie l'isole, et le respect que je lui voue d'instinct met entre nos rapports comme un voile invisible.

L'été s'enfuit. Adieu forêt : voici Paris avec ses distances qui éloignent l'intimité, sa vie morcelée et absorbante. Ces parents, ces amis nouveaux, s'estompent et se reculent un peu

dans la brume de novembre, les frimas de décembre. Un froid noir cet hiver-là dessèche l'air, fait de pierre la neige, gèle à bloc la Seine sur laquelle on circule et où des camelots vendent le journal.

Moufles aux mains, en bottes fourrées et toque de fausse loutre qui me donnent un air polonais, je glisse sur la terre glacée qui montre les os blancs de ses cailloux, je pense à la retraite de Russie et m'inquiète que mon nez gèle. Je vais voir les cousins de la Creuse qui, transplantés, habitent non loin Le gai, le bon accueil! Le père toujours vif, avec sa tête d'officier d'Afrique et sa moustache à la d'Aumale toujours sacrant, riant, vous embrassant ou vous bourrant tour à tour, raclant de son violon ou perché en tapissier sur une échelle; sa femme, tournant affairée comme une mère poule qui appelle ses poussins, un fils à bonne figure d'enfant choyé, et le charme et le rire, la cousine blonde et la cousine brune, si spontanées, si naturelles, si fleurs des bois encore.

Bonnes influences que celles-là, tant de la bonté, de la simplicité, émane une vertu. Comme les rires de la cousine brune et de la cousine blonde secouent joyeusement ma misanthropie romantique, car je lis avec frénésie Baudelaire, je le déclame sur un ton de mélopée lugubre; et tel qu'il figure en tête de l'édition Poulet-Malassis, avec ses longs cheveux et son masque satanique, je voudrais lui ressembler. En vain j'y tâche.

Après le Musset de mes quinze ans, Baudelaire est le magicien de mes dix-neuf; je l'apprends par cœur : comme il répond à mon horreur de la foule, à mon orgueil timide, à l'hérédité de mon éducation catholique, à mon ardeur et à ma tristesse des joies sensuelles, à ce besoin de mélancolie qui met un crêpe au plus flamboyant soleil, à ces aspirations maladives et raffinées, à mon besoin inassouvi d'idéal! Que de fois j'ai psalmodié :

Mon âme, mieux qu'au temps du tiède renouveau,
Ouvrira largement ses ailes de corbeau...

Que de fois aussi j'ai invoqué la Madone inaccessible du cœur, celle dont le poète dit :

Ils marchent devant moi, ces yeux pleins de lumière.

Baudelaire, pendant des années, allait être le missel de mes dévotions poétiques, j'en récitais les litanies, je communiais en lui : il m'obsédait.

Et le théâtre aussi m'a ressaisi, non plus seulement la Comédie-Française, mais le Vaudeville, où Mme Bartet joue avec une fièvre élégante du Sardou, mais les Variétés où les étonnants Hanlon-Lee escaladent des toits, jaillissent de trappes, crèvent des plafonds, mais l'Ambigu, où *l'Assommoir* triomphe avec le gros et joyeux Dailly dans Mes Bottes et Gil Naza dans Coupeau.

Et plus j'assiste à ces représentations, plus l'envoûtement de cet art intense me poigne, plus j'envie ce don des grands acteurs de ressentir et d'extérioriser; plus je voudrais, comme eux, incarner sur les planches les types éternels

de la passion, du drame ou du rire. Je déclame perpétuellement, je mime des attitudes, je cherche au miroir si mon visage reflète l'expression voulue : il entre en ces essais une grande part d'imitation, mais l'effort est sincère; et à ces moments-là, je sens bien que je n'aime réellement que deux choses au monde, — et elles n'en font qu'une dans ma dilection, — l'art de l'écrivain et l'art de l'acteur.

III

Je dois à Stéphane Mallarmé d'avoir appris des noms de poètes que j'ignorais et auxquels, dans mon fétichisme baudelairien et ma tendresse pour Théophile Gautier, ne sus-je pas rendre alors assez justice. Théodore de Banville, si amusant et si preste dans les *Odes funambulesques*, ne m'entraînait pas à son lyrisme verbal. Leconte de Lisle, je m'en accuse, me donnait dans ses paysages une impression de rigidité comme celle des palmiers en zinc. Très sensible à la puissance protéiforme d'un Hugo, à ce vers magicien capable de toutes les délicatesses et de toutes les grandiloquences, je ne subissais pas l'émotion, tantôt altière, tantôt discrète, des maîtres du Parnasse.

La verve franche d'un Glatigny, la noblesse

grave d'un Léon Dierx m'avaient cependant conquis. Je ne lus Mendès et Verlaine que plus tard. *L'Après-midi d'un Faune* m'irritait par endroits comme un texte difficile, mais j'en aimais tous les vers pour leur cadence musicale et leur charme mystérieux. L'art de Mallarmé, comme sa personne, m'imposait, tant j'y sentais de conviction élevée, une foi religieuse dans sa mission.

Pour la prose, je n'avais point un guide aussi sûr, mais j'épuisais chaque auteur aimé jusqu'à fin d'œuvre, insatiablement, et avec le regret qu'il n'eût pas produit davantage. Je me rappelle cette année-là le plaisir délicat et mélancolique que me donna la lecture des *Frères Zemgano,* fable touchante d'une fraternité brisée. Et aussi les *Rois en exil.*

Point de méthode; je formais mon goût au petit bonheur, me débrouillant comme je pouvais dans ce chaos de lectures; bien des beautés m'échappaient que je n'ai saisies que longtemps après. Pourtant, peu à peu, le sentiment de la

forme naissait en moi; j'allais de préférence aux styles impressifs et nets; la pureté de Flaubert commençait à me frapper d'admiration; je lisais Loti avec des yeux extasiés comme par des paysages de féerie. Daudet, avec son sens si fin de la réalité, me plaisait plus que Dickens, pourtant si généreux, si abondant et d'une verve si outrancière. Quant à mes préférés, les Goncourt, avec leurs phrases incisées, de nerfs à vif, ils m'entraient dans le sang, jusqu'au cœur.

Balzac, Stendhal m'inspiraient une admiration d'une autre essence; elle se vouait moins à leur forme moins colorée ou plus sèche, mais elle épousait, chez le premier, cette immense comédie humaine où toute la vie flotte, faune et flore, comme en un océan gris; elle goûtait passionnément, du second, les analyses complexes et sûres, le doigté de chirurgien d'âmes.

L'histoire m'eût ravi, si j'avais connu Michelet : je l'ignorais, ainsi que la petite histoire, anecdotique et pittoresque, des Goncourt. Thiers,

Henri Martin m'avaient rebuté. Mon éducation hors lycée, cette seconde instruction que l'on se donne seul, restait béante de lacunes : droit, médecine, sciences, sociologie, géographie, politique, me demeuraient aussi inconnus que les régions du pôle. Mes seules certitudes historiques tenaient à l'œuvre romanesque de Dumas père.

Des arts, je ne soupçonnais rien : les musées ne m'offraient qu'un spectacle mort, statues froides, tableaux nus ou vêtus; à la musique, je n'entendais guère mieux. Peu d'écrivains furent moins préparés à une vocation plus irrésistible.

Au printemps fleurirent les lilas de notre jardinet et le soleil plus chaud éclaira le coin du hamac. Cela ne valait pas, pour la paresse créole dont il m'est toujours resté une langueur aux moelles, le néflier du Japon, l'arbre de Robinson dans le jardin de Moustapha, mais je n'en passai pas moins de bonnes heures, pris comme un poisson dans les mailles du filet, à nombrer des vers rocailleux ou à m'abandonner à mon imagination; c'est la folle de mon logis, elle a

toujours pris en moi l'intensité du rêve, elle invente des êtres et des actes, elle va du possible à l'impossible, elle est probe, elle est criminelle, elle me transporte à l'autre bout du monde, elle me jette dans mille complications extraordinaires, elle déforme le réel pour m'en effrayer de fantômes et elle fait miroiter des illusions qui m'ensorcellent. Rêver ainsi dans le vide m'a toujours été un vice délicieux.

Je ne m'en privais pas. Et maintenant que des initiations plus ou moins médiocres m'avaient édifié, du moins je le croyais, sur le mécanisme de l'amour, je souhaitais que le grand amour enfin se réalisât. Quelle était la femme sublime qui s'éprendrait de moi?

Je la modelais selon des formes flexibles et je la revêtais d'aspects empruntés à la vie et d'autres qui reflétaient les livres : fondant les contrastes, elle aurait l'ardeur passionnée d'une Mme de Rénal, le sourire paisible de Mme Arnoux et les épaules nues, en pulpe de fruit, de Mme de Mortsauf. Ce vœu d'une passion hé-

roïque, intense, où les aspirations d'une âme élevée devaient se marier aux plus belles voluptés de la chair, cet ardent désir me gardait un peu contre les joies sensuelles, prosaïques, qu'en les convoitant je redoutais, parce que la disproportion de leur bassesse à mon idéal me décevait par trop.

Une seule fois, avec un camarade du Prytanée, retrouvé par hasard, j'avais réveillé le souvenir des paisibles maisons closes de Tours ou du Mans. L'horreur du bouge parisien, la brutalité de la tenancière et des femmes, des paillasses sans draps, le dégoût froid d'une luxure de toutes à tous m'avaient rendu impossible toute velléité de retour. Le plaisir vénal, si dégradé qu'il fût, coûtait d'ailleurs, et j'étais pauvre : cela valait-il trois soirées dans ma petite loge du Théâtre Français? Non, certes!

Restait la rencontre, plus coûteuse encore, avec les irrégulières du boulevard et des rues sombres, et la cour faite, à force de soucoupes, à quelque fille aigre de brasserie, ou dénicher la

petite femme discrète qui exerce en garni : mais les risques! La terreur de voir apparaître, châtiment de l'œuvre de fornication, stigmate de la chair coupable, une des deux terribles fées de la pourriture! Un péril tragique, évité par miracle, vous épouvante pour la vie.

Je me rappelle une soirée avec une assez jolie fille, désignée par un autre camarade; au matin, écroulée dans l'oreiller, ses cheveux défaits découvraient des plaques d'alopécie; le petit jour blême, dans l'affreuse chambre d'hôtel à quarante sous, éclairait sur son teint fané les traces de boutons secs. Je reverrai toujours l'émoi de ce camarade accourant quinze jours après :

— Tu n'es pas malade?

— Non, pourquoi?

Il raconta : un jeune officier de ses amis, après moi, le lendemain même... Le malheureux allait se marier... projets rompus, l'hôpital, le sang empoisonné, le corps criblé de papules rouges : désemparé, il voulait se tuer...

Comment ne pas se plaire mieux dans l'im-

mense harem où ma fantaisie, tour à tour platonique ou luxurieuse, assemblait un univers féminin, les déesses et les nymphes de la mythologie, les reines et les saintes de la légende et de l'histoire, les nonnes des couvents, les prostituées des maisons et des rues, les héroïnes des romans, les passantes innombrables, les actrices, les femmes du monde, tout le réel et tout l'illusoire, où je n'avais qu'à élire pour l'honneur de ma couche celui de ces fantômes qui répondait le mieux à mon caprice inlassable : étreintes fictives, rêves décevants, regrets du chercheur d'or qui voit s'évanouir le mirage?

Cette année-là vit le succès de *Nana*, du *Mariage de Loti* et des *Petites Cardinal*. J'allai protester contre les sifflets qui accueillaient *Daniel Rochat* et applaudir, dans *le Nabab*, Dupuy dont la simplicité de jeu détonnait parmi le convenu d'alors. Guitry, débutant, s'attirait les éloges de Sarcey dans *le Fils de Coralie*. Le premier des journaux littéraires qui, depuis, foisonnèrent, le *Gil Blas*, apparut.

On expulsait les jésuites. Flaubert mourut à Rouen. Je me rappelle mon saisissement, l'avidité avec laquelle je lus dans les journaux le voyage de ses amis, le compte rendu de ses obsèques. Son œuvre me devint plus chère, je venais de lire *Salammbô* qui m'ouvrait un monde.

Le théâtre de plus en plus m'obsédait. Des tirades entières se pressaient sur mes lèvres, je me dédoublais en un moi spectateur et critique, et en un autre moi gesticulant qui proférait des menaces, des malédictions ou des serments d'amour. J'essayais de me grimer pour ressembler à tel acteur de prédilection, de me déguiser pour être plus dans le rôle. De là, quand vinrent les vacances, à essayer quelques timides bouts de scène devant Stéphane Mallarmé et les siens, mon frère me donnant la réplique, il n'y eut qu'un pas.

C'est de ce jour que Victor entre définitivement et compte dans ma vie, comme frère de pensée et de sentiment, répondant aux mêmes

goûts de lettres, partageant les mêmes plaisirs. Sa jeune force poussait dru, il était plein de vie, fougueux, de figure charmante, malgré la crise ingrate de la puberté : son éveil littéraire ressemblait à un printemps précoce; il se sentait porté avec la même intensité que moi, et avec des dons très supérieurs, vers les beaux vers et les beaux rôles.

Mais cette année encore le deuil qui pesait sur nos amis ne laissait à ces divertissements qu'un caractère clandestin. Je revois encore, tout enténébré, le vaste atelier que notre mère avait eu la bonté de louer pour nous, sur la berge de Valvins, grande pièce où de Neuville avait travaillé. On y montait par un petit escalier de bois qui servait de perchoir aux poules, au-dessus d'une énorme grange bourrée de paille et de foin.

Nous ne prévoyions pas encore le parti que nous tirerions de ce théâtre tout indiqué. Une scène de *Ruy Blas*, où Victor m'égorgeait, avec une des épées de parade de notre père, quelques

vers de Daudet ou d'Hugo dits par notre exquise cousine Geneviève Mallarmé, composaient cès légers programmes. Ce ne furent que les débuts de la plus belle manifestation de nous-mêmes, ce fut le crépuscule de ce qui allait être l'aurore de notre vie, ce flamboiement de jeunesse tel qu'il illumine encore notre souvenir : ce n'était que la première lueur de notre théâtre de Valvins.

En attendant, la forêt pesait sur nous de sa splendeur, elle imprégnait nos regards, elle nous versait son philtre. Que d'heures passées au bord de l'eau, comme le compact rideau d'arbres s'assombrissait avec majesté dans l'or verdissant du ciel pâle! Que de promenades enivrées de vert, de sève, de parfums : ici, l'odeur fraîche de l'herbe, là, du champignon dans le moisi des sous-bois, plus loin du four chaud avec les pins rougeâtres!

La forêt! Elle était comme un gigantesque prolongement de moi-même : en elle j'exaltais toutes les forces de mon être et je croyais par-

ticiper à sa vigueur, tour à tour chêne rugueux et formidable ou dentelle de taillis légers; je sentais son souffle passer en moi et son haleine emplissait ma poitrine. Une aphrodisie puissante sortait de sa fécondité; entre ses allées aux arceaux de jour bleu, j'évoquais les dryades, je me croyais faune; les crevasses géantes des vieux troncs, le raidissement des branches ou leurs fourches écartées m'évoquaient l'image de sexes démesurés comme leur obsession elle-même.

L'ivresse qui me grisait montait des profondeurs de la bête originelle; je me confondais avec les effluves, les transformations innombrables de la matière. Couché sur la terre, je m'écrasais sur elle comme sur une gorge de femme, j'aspirais l'arome de ses mousses comme une chevelure, je souhaitais de mourir ainsi ou de me perdre en une extase plus forte; j'étais une part vivante de l'éternel et de la création en rut, j'étais Orphée, j'étais les Ménades, j'étais Apollon, j'étais Pan.

Pendant des années, forêts, fleuves, couchers de soleil, la nature entière allait être la complice, la compagne, la confidente de mes divagations, de ma vie sensitive, animale, psychique. Je ne l'aimais pas encore pour elle-même et sans rien lui demander en échange : je l'aimais pour moi, égoïstement, comme on aime à vingt ans!

IV

Il est évident que le droit ne me mènera à rien. Voilà longtemps que je ne promène plus sous mon bras le gros livre noir. Je n'ai passé aucun examen, et pour cause. Que vais-je donc faire dans la vie, puisqu'il est indispensable que je fasse quelque chose?

Le faut-il? Evidemment, puisque le beau nom que nous a laissé notre père est notre seul héritage. Et ce n'est pas d'aujourd'hui, à des petites piqûres d'amour-propre, à des privations de détail, que je sens la valeur de l'argent.

Si dignement que notre vie s'équilibre, grâce à l'économie de notre mèreet au bien-être que Julie met dans les moindres choses, nous ne sommes pas riches. Une fois épuisé le très petit patrimoine qui me vient, ainsi qu'à mon frère,

des économies de notre père, lui et moi serons pauvres. Quand même une loi morale, dont je ne comprends pas encore la nécessité, ne me contraindrait pas à travailler, l'urgence serait là.

Mais à quoi diable suis-je bon?

L'éducation de la Flèche m'a éloigné de l'armée; le dégoût du droit me ferme le barreau, la magistrature, l'administration préfectorale. Les lettres? Je ne puis y songer sérieusement... Le théâtre? C'est à faire rire. Outre que rien dans mon éducation, dans nos rares relations, ne me prédispose au commerce, à l'industrie, au consulat, je ne suis vraiment, je me l'avoue, apte à aucune profession stable.

Et si je me sens porté irrésistiblement vers le théâtre et les lettres, c'est en ignorant tout des difficultés redoutables de semblables carrières. Quand j'applaudis Coquelin, Mounet-Sully, quand je lis avec passion un beau roman de Daudet, des Goncourt, comment pourrais-je supposer ce que la réussite des uns ou des

autres représente de labeur, d'obstacles rompus, de mauvaises chances déjouées, et à quel prix d'énergie, à quelle taxe d'amertumes s'achète la gloire?

Je ne vois que le mirage doré qui enveloppe leur existence : je les imagine nourris d'encens, adorés des femmes. Etre comme eux, devenir l'un d'eux, quel rêve! En attendant, il faut vivre.

Et vivre, je commence quoique avec peine à m'en persuader, c'est payer son tailleur, son boucher, son boulanger, son propriétaire, payer pour se chauffer, s'éclairer, payer pour monter en fiacre, en omnibus, en bateau-mouche, payer pour écrire une lettre, pour recevoir un paquet, payer pour tout, à chaque minute; pas une bouchée, pas une gorgée, pas un geste qui ne soit taxé, soumis à l'échange de ces pièces d'or qui, une fois transmuées en monnaie blanche, filent si vite en billon couleur de boue.

Cruel embarras!

Par bonheur, un de nos cousins, A. H... qui

s'est intéressé gentiment à mes débuts de jeune homme, qui m'a donné par avance de bons conseils, a l'ingénieuse idée de songer aux ministères. Employé, voilà une position qui, sans être brillante, représente de façon « honorable ». Peu payé, mais pas grand'chose à faire, le minimum de responsabilités, un avancement lent, mais certain, une retraite. Si l'on veut travailler pour soi, on le peut. Il reste des heures libres. Et la France ayant le culte des fonctionnaires, puisqu'on en est un, on est considéré.

L'administration des Beaux-arts? Eh! Eh! Voilà qui ne fait pas mal. Cela ne m'éloigne guère de mes goûts personnels, moins que si j'étais à la Guerre ou aux Finances. Et il y a des écrivains connus, d'ailleurs, dans cette administration, des inspecteurs des théâtres, des musées, des censeurs. Est-ce que Dumas père (voir ses mémoires)...? Je puis, si j'ai la vocation — l'aurai-je? — me faire là un avenir.

C'est dit. Je serai attaché, non, employé, car je n'aurai pas l'honneur de débuter par le

cabinet du ministre. Je ne serai même pas titularisé, je commencerai comme auxiliaire libre. Un chef de bureau veut bien me prendre à l'essai.

Une carrière? Ah! que j'en suis surpris! Autant celle-là qu'une autre! Mais que c'est singulier, à l'âge où la toute-puissance des illusions et des désirs bouillonne en vous, à l'âge où il semble que l'univers vous appartienne, et qu'on pourrait devenir Talma ou Balzac, qu'il est étrange vraiment de se dire qu'on va pénétrer par une porte qu'il faudra dorénavant franchir chaque jour de la semaine; et que cette porte ouvre sur une destinée étroite, limitée, avec un jour précis au bout du terme, là-bas. Une carrière. Et pourquoi?

Ce n'est pas sans émotion que je franchis le seuil officiel de la rue de Valois et que je me fais expliquer, par un concierge important, les escaliers et couloirs à suivre. Tout cela est si nouveau. Le grand bureau où le chef me reçoit, la salle où il m'installe en face d'un jeune collègue

qui compose, avec deux sous-chefs et moi, tout le personnel; et le pupitre, l'encre, les porte-plumes, les règles, la sandaraque, les pains à cacheter. Me revoici écolier : élève un tel, vous copierez...

Je copie. En cela consiste mon humble fonction d'expéditionnaire. Je copie. Très peu de chose : dix lignes par heure, environ. J'apprends à alinéer, à marger, à ajourer mes phrases sur le beau papier lisse où la plume court toute seule. Décidément, ce n'est pas trop dur. Tout le monde est si poli, si condescendant. Un jour gris et neutre tombe des hautes fenêtres, la pièce est grave, le silence y tombe profond. Et l'ennui solennel y plane, au tic tac majestueux de la pendule.

Pour m'occuper, le chef invente des besognes, je ne sais quel recensement que j'exécute sous les auspices du plus vieux des sous-chefs. Lenteur de ses vieilles mains ridées, gestes paisibles : rien ne le ferait presser d'une seconde son pas goutteux. Ce n'est pas du travail, c'est une pro-

menade de limaces que nous faisons, avec des pauses interminables : silence, torpeur, paix morte de la pièce, paroles sans vie, regards figés. Suis-je vivant, est-ce que je dors? vais-je me réveiller? Quatre heures moins cinq, c'est fini. Nous avons mis au jour trois fiches, et le bon vieux me remercie et s'en va, serein, faire une longue toilette et peigner ses favoris. A l'heure juste, il s'en ira.

Mon existence s'écoulera-t-elle ainsi? Pendant des années et des années, suis-je voué à gâcher ce beau papier blanc de copies vaines, et cela, après d'innombrables tic tac d'horloge, après avoir usé le cuir de ma chaise et des centaines de boîtes de plumes, pour finir, amorti, résigné, podagre, comme ce sous-chef qui s'est blanchi à ne rien faire?

Non, je ne vieillirai pas sous ces lambris, je ne pousserai bientôt plus les lourds battants de cuir rembourrés à poignée de cuivre qui isolent notre incommensurable distance des vivants, ouatent notre torpeur. Au bout d'un

mois, le chef me fait appeler, m'ôte l'espoir qu'il partageait d'une place prochainement libre. Aux Beaux-arts, les cadres débordent, tandis qu'à l'administration mère, à l'Instruction publique... Je grimace : changer de maison, d'habitudes déjà prises et de travail, si on peut employer ce mot!... Ce que je vais perdre m'apparaît alors dans tout son beau : privilégié, si enviable. Que faire? Ici, l'incertain, un stage d'auxiliaire n'émargeant pas officiellement, là-bas, la ti-tu-la-ri-sa-tion!

Nouvelles démarches. Le général de Galliffet veut bien me recommander à Jules Ferry, alors ministre. Une dernière fois, je me rends rue de Valois pour remercier mon chef; galant, il arrondit le chiffre de mes appointements : entré à quatre-vingts francs, c'est cent francs que je vais aller toucher, sur ce bon, à la caisse. Cent francs obtenus avec mon travail. (Oh! mon travail!) Cent francs en un beau billet bleu que je prends avec joie parce que je l'ai tout de même gagné : d'où un peu de fierté, mêlée à beau-

coup de confusion. Cent francs, c'est énorme!

Plus d'une fois, je regretterai mon chef et ses vieux sous-ordres, les larges pièces solennelles, les parquets cirés, les confortables sièges des Beaux-arts, et le silence digne de l'heure égrenée au lent tic tac, et le Palais-Royal avec ses boutiques et la place grouillante devant le Conseil d'Etat, ses voitures, le flot des acheteurs du Louvre. La rue de Bellechasse, la rue de Grenelle sont d'autre aspect, sévère, et rien ne peut dire l'imposante tristesse que m'impose, à ma première venue, le ministère de l'Instruction publique avec ses cours sans soleil, ses façades aux fenêtres inhabitées, sa dignité morne.

Henry Roujon, alors sous-chef de cabinet, qui m'a aperçu à Valvins, chez Stéphane, — là, j'avais aime sa fine tête de mousquetaire sous un béret crânement campé, ses regards vifs, sa voix chaleureuse, — Henry Roujon, après l'accueil vague et courtois du chef de cabinet, Alfred Rambaud, me souhaite la bien-

venue, d'une réchauffante poignée de main. Je ne pressens pas encore ce qu'il sera pour moi : une protection discrète, une bonté vigilante à qui, déplorable employé et écrivain en révolte, je devrai de garder une place qu'on départirait si volontiers à d'autres. Ami des lettres, écrivain de talent, le futur surintendant des Beaux-arts fermera les yeux plus d'une fois sur ma tâche irrégulière, mes absences furtives, me défendra même...

Je sens aujourd'hui le prix de cette sécurité, achetée au poids des jours de plomb, des griffonnages de scribe, du travail sans intelligence, havre médiocre, port ensablé, grâce auquel du moins ma pensée a pu se libérer hors des étouffants murs, vers le ciel libre, l'horizon d'espoir. Ces années de geôle calme, mais aussi d'incubation mentale, d'efforts littéraires en gésine, c'est à Roujon que je les dois, et je l'en remercie.

Voilà donc ce que sera mon existence désormais.

Faute d'avoir su vouloir, d'avoir su agir, d'avoir su prévoir, j'ai vendu ma part de liberté contre un salaire modique, supérieur encore à ma besogne, sinon à l'affreux spleen qui pèsera sur tant d'heures désenchantées, vides de bâillements, nauséeuses dans l'odeur des cartons et des papiers poudreux. Employé du gouvernement, j'émargerai au budget. Je gagne ma vie. J'ai vingt et un ans. Je suis un homme.

Et si je me retourne alors vers l'enfant vêtu de noir qu'emportait le bateau d'Alger, loin de la ville étincelante de blancheur et des coteaux rouges tachés de vert, c'est à peine si je reconnais ce petit moi-même si puéril, si candide qui me sourit de loin, comme à une ressemblance incertaine. Et si je regarde dans l'avenir, je ne vois pas davantage l'image de ce que je deviendrai, si pareil et si différent, quand les vraies douleurs et les vraies joies auront marqué mon visage de leurs rides précoces et cendré mes cheveux.

Ce que je sais seulement, c'est que ma se-

conde vie est déjà vécue, irréparablement vécue, celle qui sépare l'adolescent, entré à mi-corps dans le réel, de l'enfant aux rêves que je fus, et l'arrête un instant devant sa destinée en marche, comme au tournant d'une route inconnue, dont on cherche à deviner la courbe à travers les talus et les arbres qui la masquent.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 10516.

